TOME XXX. N° 12. PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 SEPT. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

« Lou Pa » la paire de bœufs

(Chez nous, tout ce qui est accouplé pour l'achat, la vente, le travail, pour la vie ou la mort forme « un pa », une paire : des sabots, des poulardes, des animaux de labour, et même des personnes ; on dit : « un pa de personnes », une paire de personnes.)

J'ai rencontré pour la première fois, cet après-midi, Urbain Jacabé sans sa paire de bœufs. C'est un événement. Pas plus que Batistoun, l'ouvrier à toute main, ne sort sans ses chiens avec qui, au retour du travail, il braconne en tout temps, Jacabé ne « voyage » sans ses bœufs. On le croise souvent en morte-saison, l'aiguillon sous le bras et sifflant, suivi de ses bêtes dételées, rien que pour le plaisir de se promener en leur compagnie. Sa femme dit : « Il les mènerait au lit, à ma place, s'il pouvait. »

Je suivais un chemin creux, à l'ombre, au bruit des cigales, entre deux haies de châtaigniers, sous une bande de ciel étincelant. Le long du talus, Jacabé gagnait sa vigne, sans prêter attention « ni au tiers ni au quart », lui d'ordinaire si vif de regard et de propos.

Je le hélai. Il leva la tête, me reconnut, toucha du doigt

son chapeau de paille de raphia pour me saluer, et vint à moi sans mot dire. Il descendit dans le chemin. L'heure était lourde, nous nous assîmes.

— Vous alliez voir votre vigne, Jacabé?

— Oui, monsieur, on dit qu'il y a du blakrot.

Il se tut. Accoutumé à son rire, surpris, je lui dis : « Que se passe-t-il? Vous avez perdu la langue?

— Ah! monsieur, un malheur à la maison.

— La femme, les fils?

— Non, pas les gens, le Millét est mort, hier matin.

— Votre bœuf droit! Le plus beau. Vous étiez assuré?

— Oh! ce n'est pas seulement pour l'argent. Ils valaient bien pourtant huit « hercules », huit billets de mille... C'est pour lui, c'est pour eux que j'ai du regret... Voyez-vous, depuis que j'étais bouvier chez les autres, à plus forte raison chez moi, quand j'eus acheté le Bioulén, j'avais toujours rêvé tenir une paire de choix. Des gascons, de la pure race auréolée, gris clair, avec leurs taches noires aux genoux, les plus endurants, les plus « vaillants », les seuls capables de charroyer, l'été, sur nos routes brûlantes, étouffés de poussière, pour peu qu'on leur chante en chemin... J'avais trouvé avec ceux-ci.

— On dit que vous étiez allé les chercher loin.

— Non pas eux, leurs mères. A Lectoure, où les vaches sont le plus osseuses et charnues. Huit jours de route, à pied, aller et retour. Elles étaient magnifiques : grandes, souples, musclées. Le garrot épais, les reins et la croupe étendus, quoique soudés; la cuisse descendue; les jarrets accusés; les membres de devant d'aplomb; enfin la poitrine si profonde que, passant, elles avaient l'air de marcher au ras de terre... Toute la semaine, les voisins vinrent les admirer. Et de grands bras et des compliments. Il y a neuf ans.

— Je me souviens. Elles labouraient comme des bœufs.

— Plus vite, monsieur, bien que pleines. Elles mirent bas à un mois d'intervalle. Et j'eus cette chance : deux mâles. Et tout de suite gris clair, n'ayant pas besoin comme d'autres, nés couleur fer, de s'éclaircir en grandissant. Et tout de suite vivants, forts, bondissants. A huit jours, ils sautaient autour de leurs mères comme Picquart, notre chien. Et les mères leur avaient passé toute la race : si jolis qu'on les aurait crus faits exprès pour moi, avec le doigt...

— Vous aussi, vous avez dû lever de grands bras...

— Moi, et tous, la femme, Mariette, la fille, Noëlla, les fils, Cyprien et Martial... Une bonne paire, c'est le pain gagné et le vin tiré ; sans compter le contentement de la mener... Pourtant, pendant la nourriture, je pris peine double. Je ne me couchai jamais sans couper au couteau, l'hiver, les raves ou les pommes de terre cuites nécessaires à corser le lait ; et, au printemps, le fourrage vert, pour le donner ensuite rassis, en le portant sur mon dos ; sans concasser des fèves ou du maïs. Elles faisaient du lait comme la fontaine de l'eau... Bientôt, les petits se mirent à grignoter avec elles, à plonger le mufle dans les barbotages ; et moi de besogner double. Les garçons m'aidèrent. Ils avaient pris les veaux en amitié. Dès que les vaches laissèrent approcher, n'ayant plus peur qu'on les leur enlevât, ils allaient les caresser, les embrasser sur le museau, jouer avec eux... Ainsi, les bêtes se familiarisent avec l'homme... Souvent, appuyé au bat-flanc, je regardais les enfants et les petites bêtes s'amuser autant les uns que les autres.

— Comme si, Jacabé, ils avaient ri ensemble.

— Tout juste, monsieur. Vous dites comme je ne sais pas... La fille venait aussi. Elle les faisait manger à la main. Ils avaient pris trois, quatre mois. On les sortit. Ce fut un matin de mai, un matin luisant. A la lumière, ils parurent comme des écus, de ceux d'autrefois. Et les fils leur donnèrent des noms. Martial dit : « celui-là s'appellera Millét » ; et Cyprien dit de l'autre : « celui-là, Mascarét ». Des noms vifs qui leur allaient bien. Ils commencèrent à entrer dans la famille.

— Oui, tous ceux qui vivent sur la même terre et pour elle, sont tous de la maison, gens et bêtes...

— Dès que leurs cornes poussèrent, courtes, horizontales, jusqu'à moitié, et puis relevées un peu en avant, je vis qu'ils étaient nés pour le joug. La place juste de serrer et de maintenir la courroie. A quinze mois castrés, à vingt, je les accouplai. Nous nous mîmes tous à les dresser. Je les joignis d'abord chacun avec sa mère, parce qu'il avait l'habitude de la suivre ; et puis ensemble. Ils obéirent vite, ils étaient de sang de travailleurs. La fille allait devant, une friandise à la main pour les attirer ; les garçons derrière, les poussant de la gaule ; et moi, avec l'aiguillon (il en faut un peu, comme une piqûre de mouche) ; et enfin, le chien, Picquart... Vous savez, au pacage, toutes les bêtes écoutent le chien, quand il parle ; il a rarement besoin de mordre. Alors, s'ils

se butaient, refusant de marcher sous l'aiguillon même, pour ne pas les brutaliser, je commandais Picquart. Il aboyait, il grondait comme en colère, il les touchait à la fin du museau au bas du pâturon, ou d'un petit coup de dent sans serrer : les bouvillons partaient. Quelques pas plus loin on arrêtait, on caressait, on donnait quelque chose de bon. On continuait. Il n'y eut pas d'incidents. Trois semaines après ils me suivaient, accouplés, rien qu'à lever l'aiguillon devant eux. C'est là que j'ai pris cette manie de nous promener de compagnie...

— Chacun a la sienne, Jacabé. On vous enviait la vôtre...

— Ils perdirent leurs dents de lait. C'est le moment des premiers travaux pour les bouvillons, des légers : binages, hersages, labours superficiels. On les attelle aussi au râteau, à la faneuse dans les prés. Je mis les miens à tout. Ils prirent l'habitude de l'effort, de la sueur, de la patience et des mouches. Ceci est important. Les chars sont souvent longs à charger, ceux de foin en particulier. Tout ce qui pique se jette sur les bêtes, à les faire saigner. Il faut pourtant rester là. Comme attendre en d'autres saisons, sous le froid, sous la pluie, quand on livre le grain, le vin, qu'on cherche des engrais. Un bon attelage ne doit se troubler de rien. Les miens étaient calmes, endurants, parce que puissants. Tout de même vifs, un peu de plus chatouilleux. C'est-à-dire qu'ils n'aimaient pas à être commandés à tort, encore moins bousculés. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Au reste, ils étaient dressés à la voix. J'avais rarement besoin de les toucher de l'aiguillon. Ils furent aussi vite confirmés que joints.

— C'est le propre des bêtes de race, sélectionnées de loin par l'homme, de se mettre vite au pli. Aucun cheval ne prend si facilement la selle qu'un pur sang.

— Les miens comprenaient tout. Voici un trait. A quatre ans, pour la première fois, je les menais aux prestations. Nous étions partis pour l'Adour, avec des voisins, à la pointe de l'aube. On y voyait à peine sur une route détrempée. C'était quinze kilomètres bien comptés, au retour, avec deux mille kilos pour les cailloux seulement. Et des côtes. Au bas de celle de la Hiltère, qui est dure, où il y a tout de suite un mauvais coup de tête à donner, les autres me dirent : « Tu ne monteras pas ; nous te ferons la corde, si tu veux. » Ils avaient des attelages mûrs, en pleine force. — « Nous verrons. » — J'étais le troisième dans la file.

Je levai l'aiguillon devant mes bœufs, de coté, et leur dis : « Allons, les garçons ! » — Ah ! monsieur, ils auraient arraché une maison ! J'allongeai le pas, eux aussi. Je rattrapai le second bouvier et le dépassai ; je rattrapai le premier et le dépassai encore : et je continuai sans ralentir. J'entendais bien derrière moi souffler les bêtes, mais nous étions en haut. Je marchai quelques cents pas de plus et m'arrêtai pour leur laisser reprendre haleine. Les autres arrivèrent, un à un. Quand ils furent tous là, Millét et Mascarét ne soufflaient plus, et, la tête haute, ils se tenaient campés, comme à la foire. Les autres vinrent autour, jaloux un peu. Et l'Étienne, de l'Espérance, dit : « Ce fils du diable ne les a pas même fait ferrer. — Si, mais des quatre ongles extérieurs seulement. Aux autres, ils n'en ont pas besoin. A l'ordinaire, ils vont pieds nus. — Tu as toujours eu de la chance avec ce pa. Tu gagnes sur tout. Moi, je ferre entièrement les miens, rien que pour sortir sur l'aire. Ils ont les pieds tendres comme des demoiselles. — Et chacun de crier : « Hâ ! hâ ! » pour repartir.

— Vous avez été bien fier.

— Oui, cette fois, et d'autres depuis, quand on me les marchandait par exemple, à première vue, sur une route : « Si vous voulez les vendre, c'est fait. » — J'étais fier ; trop, monsieur. Il ne faut l'être de rien, on attire le malheur... Il est venu chez nous l'autre jour... Le temps n'était pas beau. Un temps d'orage qui couvait depuis la veille, sans soleil, à cause de lourds nuages noirs et gris, passant avec des bouffées de chaleur. Le blé était lié ! Tout le monde courait pour le rentrer. Autant de rentré, autant de sauvé. Je courais comme tous, avec la femme et les fils, et Millét et Mascarét. L'air pesait plus que le blé. Gens et bêtes étaient trempés de sueur. Les draps sur les uns, les chemises sur les autres collaient aux os... Nous avions le premier char plein, nous roulions déjà sur la route, à un kilomètre ou plus de la maison... Tout à coup le tonnerre, et un si grand vent qu'il soulevait les gerbes, et la pluie. Des gouttes comme le doigt d'abord, qui claquaient sur la terre, et puis des paquets d'eau si épais qu'on voyait à peine les éclairs au travers. Que faire? Marcher, marcher vite. Je poussai cette fois Millét et Mascarét de l'aiguillon, en me tenant sur la route, tandis que la femme et les fils suivaient derrière le char pour couper un peu l'eau. Le vent se rabattait et la jetait sur nous

comme à la pelle. Aveuglés par la trombe, les bœufs n'avançaient pas. Jamais ils n'allèrent si lentement. Un moment, ils faillirent se retourner comme ils font, seuls, par le mauvais temps, où ils se mettent la croupe au vent. Je les excitais pour rien. Et on les voyait fumer sous la pluie : une pluie froide, parce qu'il avait grêlé ailleurs.

— Heureusement pour vous. La grêle aurait tout pris dehors : le pain et le vin.

— J'aurais moins perdu, monsieur, en perdant mon pain... Enfin, nous arrivâmes. Je dételai, je les fis entrer tout joints dans l'étable, et nous allâmes nous changer. Changés, ma femme dit : « Va-t'en frotter les bœufs. » — Je les déshabillai, et je les frottai, pour les sécher, avec des bouchons de paille, jusqu'à fatigue. Arrivé à Millét, je sentis qu'il tremblait à petits coups, comme ceci. J'appelai la femme : « Regarde comme il tremble. » — Il a froid, l'eau l'a saisi. — Elle chercha une couverture, je la lui sanglai dessus, je fermai les portes. Je pensai : « Il a un chaud et froid. Nous verrons. » — Je sortis. A la nuit, je revins donner le foin et faire boire. Il ne tremblait plus, mais il refusa tout. Je pensai encore : « Le jeûne lui fera peut-être du bien. Il aura un barbotage demain. » — Je lui laissai la couverture. Le matin, il refusa le barbotage. Il ne ruminait plus. J'appelai encore la femme. Elle dit : « Envoie Martial chez le vétérinaire. » — Et nous partîmes pour le champ, où délier le blé et l'exposer à l'air, au soleil...

— Je sais, on ne peut rester là. Les choses sont trop pressées en cette saison.

— Le vétérinaire n'était pas chez lui. Le malheur le voulait sans doute. Invité à un concours agricole, il ne rentrait que deux jours après. Il arriva. Le Millét était couché ; et tantôt il tremblait de froid, avec des grands frissons comme s'il secouait des mouches ; et tantôt il brûlait comme s'il avait le feu dessus ; et il haletait et toussait sec, à la façon d'une personne. On raconta l'orage. Le vétérinaire fit lever le bœuf, l'ausculta, lui mit le thermomètre. On n'osait l'interroger. Lui, remuait la tête : « C'est tard. » Il commanda de lui envelopper la poitrine avec de la farine de moutarde, en cataplasmes. — « Et je reviendrai demain. » — On déchira des bandes, on l'entoura tout entier du remède, comme d'une couche de boue. Bientôt, il suait, tant la moutarde le mordait. Puis, il devint plus calme. Le soir, il se laissa tom-

ber sur sa litière, et parut reposer. J'étais rendu ; j'allai au lit.

— Mauvaises heures : tant de souci après tant de travail.

— Nous avions tout de même rentré le blé, avec les vaches... Je dormis mal. Au jour, j'étais à l'étable... Le bœuf gisait, étendu, les quatre pattes raides, mort. Les bêtes les plus fortes s'en vont le plus vite, comme les gens.. De l'autre côté de la stalle, arc-bouté sur ses pieds, le Mascarét tirait sur sa chaîne et soufflait d'épouvante... Je criai. La femme et les fils furent là, à peine vêtus.

— C'est mourir sous le joug, c'est bien finir, Jacabé, pour un animal serviteur de la terre... mieux que chez le boucher.

— Je l'ai pensé, monsieur, mais quel chagrin ! Les autres regardèrent, sans paroles, et retournèrent s'habiller. Martial, qui l'avait nommé, dit seulement : « Pauvre Millét. » — Moi, je restai. Je songeais à tout ce que je vous ai raconté, et aussi comme nous avions nos habitudes ensemble, comme nous nous entendions. Ils savaient mes manies pour labourer : lentement en commençant et en finissant le sillon, vite au milieu : que j'aimais les voir marcher la tête haute dans les vignes ; que j'aimais faucher rapidement, le travail se faisant mieux. Ils ne se trompaient pas au chantier... Ils venaient seuls, à la voix, se mettre sous le joug, chacun de son côté ; seuls ils reculaient pour prendre le timon. Ils m'auraient porté l'aiguillon, s'ils avaient pu... Aussi, quels soins pour eux. Au carnaval, quand je leur faisais faire carnaval avec nous, et que je leur portais un supplément fin de ration, ils flairaient mes mains et les léchaient... Je songeais enfin que toute la vie de la maison était sortie de leur travail autant que du mien, du nôtre... Je rentrai. Mariette pleurait au coin du feu. Il y a trois ans, quand Noëlla se maria, c'étaient eux qui avaient cherché son lit, et « fait la passade » à travers le pays, les draps piqués de fleurs ; et lorsque le père de la femme, Jacot, mourut l'an dernier, on les attela au tombereau pour le porter au cimetière... Les souvenirs, les tristes, les joyeux, lui revenaient. Alors, une femme... monsieur : c'est plus tendre que nous. Elle pleurait.

— Vous l'avez dit tout à l'heure, Jacabé, ils étaient de la famille.

— Il faut m'excuser, monsieur, d'avoir si longtemps parlé, et pas gaiement. J'avais tout cela sur le cœur. J'en étouffais. A mon âge, on s'attache beaucoup aux bêtes

qu'on élève. Sans comparaison, mais un peu de même, comme à des petits enfants... C'est un malheur. Et il ne viendra pas seul... Écoutez...

Un vent fin s'était levé, celui qui souffle l'après-midi, chez nous, l'été, venant des Pyrénées où il se rafraîchit sur les neiges, et il détendait la terre accablée de soleil, de la pointe des herbes à la cime des arbres. Il semblait la libérer de la pesanteur du jour, et lui rendre en même temps la voix. Tous les bruits des champs, comme étouffés par la chaleur à pic, se ranimaient, et les appels ou les rires de l'homme, l'aboi des chiens, les cris des animaux se multipliaient dans l'atmosphère allégé, roulés ou bercés dans le grand murmure doux sorti des bois, au toucher du courant aérien.

« Écoutez »... Et, de temps en temps, parmi ces bruits, on entendait un mugissement sourd, pareil au rauquement d'une bête traquée, qui arrivait du côté du Bioulén, la maison de Jacabé... Il dit : « C'est le Mascarét, monsieur. »

— Je comprends, il regrette à sa façon son compagnon de vie.

— Depuis que nous avons enterré Millét, il ne peut plus se taire... Peut-être il en mourra, à force de le redemander... Les gens se consolent, monsieur ; les bêtes, non.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

Le Troisième Centenaire de Bossuet

CETTE année ramène le troisième centenaire de Bossuet, qui naissait à Dijon le 26 septembre 1627. Nous le connaissons mieux qu'il y a cent ans et le texte de ses sermons, restitué d'après ses manuscrits, débarrassé des interpolations et des retouches des éditeurs du dix-huitième siècle, nous permet d'aimer dans sa spontanéité et sa familiarité magnifiques celui dont nous admirions surtout une manière plus étudiée et solennelle.

On ne lui refuse guère le rang du plus grand prosateur de la langue française, poète plutôt, et le premier en date de nos lyriques. Mais, dans cet éloge unanime, les uns le prennent pour le témon et le héraut de son siècle, dont il nous rend encore intelligibles, par la beauté de la forme, certaines façons de penser et de sentir, et l'admiration qu'ils lui donnent est une forme de piété envers ce moment du passé de la France ; les autres, avec Brunetière, sinon toujours pour les mêmes raisons, préfèrent souligner la modernité, l'actualité de Bossuet.

Il n'y a pas d'opposition entre ces deux vues. On ne dépasse son temps et son pays qu'en les exprimant d'abord avec perfection et, certes, nul ne fut plus « siècle de Louis XIV » que cet orateur de la mort et de l'éternité qui illustre sa constante méditation du néant de la vie présente par les plus somptueuses images de la gloire de son temps

et de son Roi. Il fut de son temps de la façon a plus profonde, la plus intime et la plus inconsciente dont on puisse en être, qui est d'appartenir par la naissance à la classe qui domine et anime cette époque.

L'autre grand Bourguignon, saint Bernard, était parti, pour entrer à Clairvaux, d'un château féodal. Les Bossuet étaient lentement montés, peut-être de l'atelier de charron que semble rappeler leur ancien surnom — Rouyer — et les roues d'or de leurs armes, sûrement de la boutique de marchands drapiers à Seurre, jusqu'aux charges anoblissantes de la Chambre des Comptes et du Parlement de Bourgogne ; leur fidélité au roi Henri contre la Ligue avait confirmé leur fortune, et Bossuet naissait peu après que les siens avaient achevé l'étape, juste dans le milieu social qui donne au règne ses plus grands ministres et ses plus grands écrivains au siècle : les Le Tellier, un Pascal, un Corneille, un Boileau sont pareillement de robe, à peu près de même rang et de même monde, légalement nobles, bourgeois pour un Saint-Simon, essentiellement gens du Roi qui gouverne avec eux et leurs pareils, tenant princes et grands « plus bas que l'herbe ».

De ce temps dont ses égaux manient les plus secrets ressorts, Bossuet est un témoin privilégié ; il a connu la province avant la cour et quand il était accueilli par Condé à Chantilly il pouvait se rappeler un épisode oublié des égarements du héros : jeune chanoine de Metz, il avait été député vers lui pour lui faire modérer la rançon que Frondeurs et Espagnols prétendaient imposer à la ville. Il a été le confident et le conseiller des plus illustres : il a converti Turenne, aidé Madame à mourir, dirigé Louise de la Vallière pénitente avant de prêcher le sermon de sa profession. Précepteur du Grand Dauphin, orateur de l'Assemblée de 1682, négociateur avec Leibniz d'un projet d'union des Églises, censeur des erreurs quiétistes qui avaient enchanté Fénelon, il a fait figure de ministre pour les affaires ecclésiastiques, de chef de l'Église gallicane. Se prend-il pour le pape français, *Papa Gallus* — dirait-on à Rome? Son influence véritable fut inférieure à sa réputation et à son autorité extérieure. Louis XIV qui l'honorait infiniment n'a fait, d'après ses conseils, aucun des actes décisifs de sa vie ou de sa politique religieuse. Quand Bossuet crut l'avoir décidé à rompre avec Mme de Montespan, il renoua avec elle et plus tard ce fut sous une

influence tout autre qu'il se convertit vraiment. Bossuet ne poussa ni à la Déclaration de 1682 qu'il défendit, ni à la Révocation, ni à la réconciliation de 1693 avec le pape.

Il n'a pas mené son temps. Ceux qui mènent leurs contemporains sont ou les hommes d'action qui se soucient peu des idées et les manient comme des forces, ou les penseurs qui imposent des conceptions nouvelles. Les génies représentatifs qui reçoivent les idées de leur époque, les éprouvent, les perfectionnent et en expriment avec éclat le meilleur et le plus solide, n'ont d'ordinaire qu'un rôle de modérateurs ; la lumière qu'ils augmentent dans les esprits ne se transforme pas en une force qui change le cours des événements. Bossuet est de ces génies représentatifs : nul ne fait mieux connaître les idées sur lesquelles son époque a vécu et pour savoir ce que jugeaient, par exemple, du jansénisme ou du cartésianisme les grands esprits qui n'étaient engagés ni dans l'un ni dans l'autre parti, rien n'est plus instructif que telle lettre de Bossuet au maréchal de Bellefonds ou à M. d'Allemans.

Se demander ce qui reste actuel, ce qui peut agir sur nous et nous servir dans l'œuvre de Bossuet, c'est presque chercher ce qui demeure vivant des idées générales de l'ancienne France à l'heure de sa plus haute fortune et, d'abord, c'est un fait que Bossuet n'est pas seulement lu par admiration littéraire. On connaît des âmes pieuses qui se nourrissent des *Méditations sur l'Evangile* comme de l'*Imitation* ou de l'*Introduction à la vie dévote*, et dans une bibliographie des ouvrages à consulter sur la Réforme, on ne sera pas complet si on ne mentionne pas l'histoire des *Variations*. Dans le combat qui ne finit pas des doctrines, Bossuet a toujours de quoi instruire et fortifier les champions de celles qu'il a défendues, car, avec l'accent d'une civilisation entrée dans le passé il a donné des formules immortelles aux vérités qui étaient la moelle de cette civilisation et, de la vérité fondamentale, de la conciliation du néant et de la grandeur de l'homme, il a parlé d'un ton et avec des accents qui sont uniques dans toutes les littératures.

I

Ce qu'il y a tout d'abord de moins moderne en Bossuet, c'est qu'il est le dernier écrivain universel. L'*Encyclopédie* sera un ouvrage collectif; il y aura toujours des polygraphes, mais qui seront des vulgarisateurs : Bossuet traite de première main les sujets si multiples auxquels il touche. Il a appris tout ce qu'en savent les spécialistes ; pour étudier la Bible, il a voulu savoir l'hébreu que la Sorbonne n'enseignait pas. S'il invoque comme une preuve de l'existence de Dieu la perfection de l'organisme humain, il est au courant des plus récentes découvertes de l'anatomie.

La charge de précepteur du Dauphin lui donna l'occasion d'apprendre ou de revoir toutes les connaissances de son temps :

« La charge à laquelle il venait de se consacrer pendant dix années, dit justement M. Herriot, dans le discours si honnête qu'il a prononcé à l'inauguration du Musée Bossuet, avait eu du moins cet avantage de l'amener à scruter toutes les formes de la connaissance : histoire, logique et morale, jurisprudence, politique, physique même et physiologie, si bien qu'ayant établi à la fois la théorie du catholicisme et celle de la monarchie, il apparaissait comme l'auteur d'une véritable Somme de son temps. »

Personne n'oserait, aujourd'hui, entreprendre une Somme. La spécialisation a triomphé. Celui qui prétendrait être à la fois orateur, philosophe, théologien et politique mettrait tout de suite en défiance. La complexité croissante des disciplines humaines paraît la cause de cette division. La raison vraie ne serait-elle pas que nous avons laissé s'affaiblir les idées générales qui ordonnent et ramènent à l'unité? Une histoire universelle en vingt ou cent volumes et par un seul auteur, comme l'essaya encore César Cantu, ferait sourire. Aucun érudit n'est familier à la fois avec le détail de la préhistoire, celui des guerres féodales et des négociations du traité de Versailles.

Mais celui qui aurait du destin de l'humanité une conception forte et aussi nette que Bossuet pourrait bien encore en écrire le résumé en un seul livre.

Ce qui a le plus contribué à reléguer Bossuet parmi « les

prophètes du passé », comme disaient les romantiques, c'est que rien en lui n'annonce, fût-ce pour les prévenir et les combattre, les tendances du temps qui suivra immédiatement le sien. Il est merveilleusement informé de tous les courants de la pensée : on trouvera dans sa bibliothèque un exemplaire manuscrit de Spinoza. Mais il ne s'est jamais arrêté à prendre au sérieux et à réfuter les objections des libertins, il n'a rien écrit contre les esprits forts, moins que La Bruyère, infiniment moins que Pascal, rien qui réfute directement à l'avance toute la polémique antichrétienne du dix-huitième siècle.

En politique, il rencontre les thèses révolutionnaires sous la plume du protestant Jurieu, et si on peut penser qu'il a moins bien connu que les scolastiques les cas où la résistance à l'autorité est légitime, nul n'a mis dans un plus beau jour cette évidence que la souveraineté, c'est-à-dire le droit de décider en dernier ressort, est absolue par définition, si elle ne doit pas être arbitraire et de quelques façons que soit constitué son organe. Que la forme la plus heureuse en soit la monarchie héréditaire, ceux qui le pensent n'en ont pas donné de raisons plus simples et plus fortes que celles qu'il énonce dans la dixième proposition du livre deuxième de sa *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte :*

Rien n'est plus durable qu'un État qui dure et se perpétue par les mêmes causes qui font durer l'univers et qui perpétuent le genre humain... Point de brigues, point de cabales dans un État pour se faire un roi ; la nature en a fait un... Le gouvernement est le meilleur, qui est le plus éloigné de l'anarchie. A une chose aussi nécessaire que le gouvernement parmi les hommes, il faut donner les principes les plus aisés et l'ordre qui roule le mieux tout seul.

La seconde raison qui favorise ce gouvernement, c'est que c'est celui qui intéresse le plus à la conservation de l'État les puissances qui le conduisent. Le prince qui travaille pour son État travaille pour ses enfants ; et l'amour qu'il a pour son royaume, confondu avec celui qu'il a pour sa famille, lui devient naturel. Il est naturel et doux de ne montrer au prince d'autre successeur que son fils, c'est-à-dire un autre lui-même ou ce qu'il a de plus proche.

La onzième proposition n'explique pas moins simplement la jalousie nationale qui faisait la vraie raison d'être de la loi salique :

Où les filles succèdent, les royaumes ne sortent pas seulement des maisons régnantes mais de toute la nation ; or, il est bien plus convenable que le chef d'un État ne lui soit pas étranger, et c'est pourquoi Moïse avait établi cette loi : « Vous ne pourrez pas établir sur vous un Roi d'une autre nation, mais il faut qu'il soit votre frère. »

Ainsi la France où la succession est réglée selon ces maximes peut se glorifier d'avoir la meilleure constitution d'État qui soit possible et la plus conforme à celle que Dieu même a établie. Ce qui montre tout ensemble, et la sagesse de nos ancêtres, et la protection particulière de Dieu sur ce royaume.

D'ailleurs, et c'est la douzième proposition :

Il n'y a aucune forme de gouvernement, ni aucun établissement humain qui n'ait ses inconvénients, de sorte qu'il faut demeurer dans l'état auquel un long temps a accoutumé le peuple, c'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes en quelque forme qu'ils soient établis ; qui entreprend de les renverser n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu.

Voilà les motifs tout réalistes sur lesquels Bossuet fonde ce que l'Église de France aimait à appeler : « la religion de la seconde majesté ». Rien de moins mystique que cette notion du droit divin.

Bossuet évite parfaitement, du reste, de poser les questions que soulèvent les révolutions victorieuses. Quand un gouvernement légitime aura été injustement renversé, à quelles conditions et au bout de combien de temps cessera-t-il d'être le gouvernement de droit en face du gouvernement de fait? Au siècle des révolutions on n'a pas manqué de solliciter la pensée de Bossuet pour résoudre ces controverses sur lesquelles il avait voulu se taire, car les malheurs des Stuarts suffisaient à les poser devant lui. Cette réserve est parfaitement caractéristique de la tournure d'esprit de Bossuet. Exposer les vérités certaines et constantes, en faire les applications nécessaires, éviter la banalité en exprimant l'essence même des choses, mais fuir les controverses évitables à la fois comme une curiosité et comme un risque d'erreur. Ce fut la maxime constante de celui qui fut un si grand controversiste.

Il n'avait point prévu que, jusque dans son Église, on tirerait argument de l'Évangile en faveur de l'égalité politique et sociale. Celui qui fera l'histoire des idées égalitaires

et qui trouvera une de leurs sources dans l'éloquence de la chaire, dénonçant habituellement les dangers de la cour et les vices des grands, devra noter avec quelle conviction qui ne s'attendait même pas à être contredite, Bossuet avait affirmé que la cité sainte avait ses inégalités comme la cité terrestre et que l'existence de celles-ci rendait en quelque sorte celles-là nécessaires.

Il a conscience de n'émettre aucun paradoxe quand il prêche ainsi *l'Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise* :

Dans tous les royaumes, dans tous les empires il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires, et la source de ces privilèges c'est qu'ils touchent de plus près ou par leur naissance ou par leurs emplois à la personne du Prince.

Puisque nous apprenons par les saintes lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces privilèges, sinon de la société avec son Prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ... Qu'on ne méprise plus la pauvreté et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple, mais le Roi de gloire l'ayant épousée, Il l'a anoblie par cette alliance, et ensuite Il accorde aux pauvres tous les privilèges de son empire.

La maison du Père où il y a plusieurs demeures a d'autres rangs que la société politique, mais ces inégalités qui s'opposent aux premières les corrigent sans les contredire et sans les condamner : une pensée politique tout aristocratique aboutit à un éloge de la pauvreté d'une ferveur franciscaine.

On conclurait fort injustement que Bossuet n'a rien à apprendre à l'apologétique moderne quand celle-ci lutte contre une incrédulité radicale, parce que toute son activité intellectuelle a été dominée par le souci de la controverse avec les protestants et qu'il suppose toujours admise la vérité de la révélation chrétienne et s'attache seulement à démontrer quelle en est l'interprétation authentique.

Il est certain que même ses luttes intérieures au sein du catholicisme sont animées par la préoccupation de rendre plus facile le retour des protestants : son augustinisme et, pour une part, son gallicanisme s'expliquent par là. Mais a-t-on assez pris garde que l'argument essentiel qu'il oppose à la Réforme ne va pas seulement à démontrer pour un croyant une des notes de la véritable Église, mais, pour tout

esprit de bon sens, une des caractéristiques de la vérité?

Avant de confronter un témoin avec les autres et avec les faits connus de la cause, on le confronte avec lui-même.

S'il se contredit, sa mémoire ou sa bonne foi, ou les deux, seront suspectes. Si la longueur des débats et les pièges des questions le trouvent toujours invariable, voilà un témoin qui mérite créance. Or, en face des confessions protestantes, l'Église catholique peut seule tenir cette gageure de dire : « Qui me convraincra de variations? » comme Jésus disait aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché? » Mon *Credo* est celui du concile de Trente, qui était celui de Nicée, qui était celui des Apôtres, et la révélation évangélique complète, sans la contredire, la révélation mosaïque qui, elle-même, confirmait et précisait la révélation primitive.

Voilà la foi de Bossuet.

Il montrait avec une facile évidence les changements de croyance des réformateurs et les contradictions successives des confessions de foi les plus solennelles de leurs Églises.

On a pu dire qu'il fut trop victorieux et que la lumière de sa démonstration rendit sensible à beaucoup de protestants qu'ils étaient encore plus loin de l'Église catholique qu'ils ne l'avaient imaginé. Les réformateurs avaient prétendu retrouver la vérité religieuse et restaurer les doctrines primitives de l'Église. Divisés en fait sur ce qu'était cette vérité, ils n'avaient pas tout d'abord admis que la ruine d'une autorité ecclésiastique extérieure empêchât de retrouver et de maintenir cette vérité pure et fixe. Bossuet fit prendre conscience à plusieurs que le libre examen n'arrive point à restaurer, comme la libre recherche, le fait dans les sciences, l'accord unanime sur des certitudes immuables. Plutôt que de renoncer au libre examen et de revenir à une autorité dogmatique ils acceptèrent une notion minimisée de la vérité religieuse ; ils admirent que la recherche de la vérité importe plus que sa possession et que la connaissance que nous en avons peut et doit non seulement se développer et s'enrichir mais se corriger, se modifier, changer.

Or toute la controverse de Bossuet, sous la richesse de ses développements, se ramène à cette constatation élémentaire : « La vérité ne change pas. »

Soit la vérité scientifique. Tant qu'on tâtonne en la cherchant, les hypothèses et les approximations se succèdent et se remplacent ; mais quand la plus humble vérité

est une fois trouvée, elle ne connaît plus de changement.

S'il a été donné aux hommes de connaître la vérité religieuse et de la connaître par une révélation divine, elle aura ce caractère premier et simple d'être toujours identique à elle-même. Si elle peut évoluer, si ses variations sont légitimes, il faut que ses formules ne soient pas la définition d'une vérité qui nous dépasse sans nous tromper dans ce qu'elle laisse saisir, mais bien l'approximation provisoire et révisable d'une réalité ineffable et proprement inconnaissable. Une fois éliminée la notion d'immutabilité, on aboutit, suivant les tempéraments, au protestantisme libéral, au modernisme ou à l'agnosticisme.

S'il y a au contraire un corps de doctrines métaphysiques et morales, religieuses, que ses dépositaires proposent depuis des siècles à travers les changements de civilisations en justifiant qu'ils ne les ont altérées en rien, il y aura déjà une chance que ces doctrines soient véritables. L'immutabilité qui se prouve historiquement est une présomption d'infaillibilité valable même pour ceux qui ne sont pas sensibles aux autres preuves de la révélation, et par là la gageure de Bossuet disant aux protestants : « Nous n'avons pas varié », ne vaut plus seulement contre les dissidents, mais contre l'incrédulité la plus radicale.

Bossuet n'a d'ailleurs pas développé la partie positive de l'argument dans un ouvrage qui s'égale à l'*Histoire des Variations*. Il n'est pas entré dans le détail pour soutenir le défi qu'il a lancé. Il proclame en passant la « parfaite conformité des deux Testaments ». Un fervent de Bossuet comme Nisard aurait voulu une démonstration de cette continuité de l'ancienne loi à la nouvelle. On peut trouver encore que dans sa *Défense de la Tradition et des Pères*, Bossuet plaide trop, tient trop à défendre de toute erreur chaque auteur qu'il ne croit pourtant pas isolément infaillible.

C'est comme au centre d'un halo d'interprétations libres et d'applications disciplinaires variables que brille le noyau irréductible d'une vérité inchangée.

Il importe peu qu'un apologiste, fût-ce Bossuet, étende ou restreigne trop la part de l'immuable, mais il importe beaucoup de savoir à quelle autorité il reconnaît le droit de faire ce départ.

Il est de peu d'intérêt que certaines de ses positions contre

Richard Simon ne soient plus tenues par l'exégèse la plus conservatrice. Là où Bossuet a été dépassé, c'est quand il refuse à cette tradition infaillible un organe permanent et vivant. En n'acceptant pas l'infaillibilité personnelle du pape en ce qui concerne la foi et les mœurs, il ne laissait qu'au corps dispersé de l'épiscopat ou aux sessions intermittentes des conciles œcuméniques la possibilité de fixer ce qui est ou n'est pas contenu dans le dépôt sacré.

Mais, contrairement aux apparences, nul n'a plus fait que Bossuet pour rendre nécessaire et préparer la définition à laquelle il n'adhérait pas encore.

Son apologétique de l'immutabilité, de l'infaillibilité postulait cette reconnaissance d'une autorité personnifiée et vivante qui use rarement de son privilège, mais qui peut toujours en user et qui, même quand elle ne l'engage pas, en tire un surcroît de prestige pour ses enseignements ordinaires et ses directions religieuses. Les timidités de Bossuet dans sa défense de la tradition n'ont plus de raison d'être dès lors que la vérité religieuse a un juge de tous les jours et n'a pas besoin d'attendre la convocation d'un concile ou l'assentiment unanime des évêques de l'univers. La gageure a été reprise avec plus de force. Voici une autorité dont certains actes ne comportent pas d'erreurs ; si on pouvait en trouver deux de cet ordre qui fussent en contradiction, la gageure serait intenable, c'est un fait qu'elle est victorieusement tenue.

Nulle apologétique, à condition de la compléter, n'est plus appropriée aux temps actuels. La théorie du développement de Newman suppose comme point de départ l'immutabilité sans cesse rappelée par Bossuet.

Sans doute, d'ailleurs, l'invariabilité n'est pas preuve absolue de vérité ; c'est, si nous osons le dire, une éliminatoire. Des églises ou des écoles qui se proposent comme maîtresses de vérité absolue, celle-là seule peut soutenir sa prétention qui ne s'est jamais contredite.

La bienfaisance d'une doctrine est une autre présomption de sa vérité. L'Église qui répète la parabole de l'arbre et de ses fruits se défie pourtant d'un pragmatisme trop facile. Si le vrai est un absolu, le bien pratique ne l'est pas et l'âme de vérité d'une illusion peut faire fleurir des résultats heureux qu'il ne faudrait pas attribuer à l'erreur mêlée à cette vérité comme l'ivraie au froment.

Mais si vous rapprochez les deux notes, l'immutabilité et le bienfait, si vous constatez l'accord des doctrines que vous propose la tradition invariable avec les faits constatés par l'expérience, qui est la méthode des sciences, vous arrivez singulièrement près de cette démonstration qui emporte la certitude morale et ne laisse à désirer pour la foi que l'action de la grâce.

Le Play retrouve dans la coutume des peuples prospères du dix-neuvième siècle l'essence des prescriptions du Décalogue : si les dix commandements étaient d'hier ils pourraient paraître les fruits de l'expérience humaine ; mais voilà trois millénaires que cette loi d'un peuple nomade s'est démontrée la règle irremplaçable des civilisations les plus différentes. Un des dix commandements semblait de discipline pure aussi spéciale que les rites du Lévitique ou du Deutéronome. Or voici que le repos du septième jour se révèle éternellement accordé au rythme de l'effort et de la fatigue humaine, nécessaire à un cotonnier de Manchester ou à un mineur d'Anzin comme à un pasteur d'Orient.

Le plus profond observateur des mœurs contemporaines, M. Paul Bourget, dans la Préface de ses œuvres complètes, a développé cette raison de croire si forte pour les esprits les plus prévenus contre l'appareil des preuves classiques. Il y a un enseignement qui n'a jamais varié, et toute sa partie vérifiable par l'expérience sensible, — c'est sa morale, — se trouve vérifiée. Pour l'avoir trouvé inerrant, je le confesse infaillible.

C'est la leçon développée de Bossuet. Il est le docteur de ce qui ne change pas, c'est pour cela qu'il fut l'orateur, il est de mode de dire aujourd'hui le poète du sens chrétien de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité.

II

La méditation sur la brièveté de la vie n'est pas spécifiquement chrétienne et ce n'est pas la foi qui nous révèle le rien qu'est ce moment comparé à l'infinité du temps qui l'a précédé et qui le suivra. Les sciences, en bousculant les brèves chronologies traditionnelles et les représentations du monde qui le subordonnaient à la terre, la géologie avec les millé-

naires qu'elle suppose, l'astronomie calculant l'éloignement des étoiles

Qui sont à vingt mille ans de lumière de nous

auraient même dû logiquement pénétrer l'âme des modernes d'un sentiment plus vif de leur condition d'infiniment petits dans le temps et dans l'espace. Mais tant que nous ignorons le rapport de cet infini à notre personne, sa représentation trop sensible ne peut que nous écraser et risquer de nous empêcher de prendre notre rôle au sérieux :

Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus ; prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! Qu'il y en a où je ne serai point ! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme de temps ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

C'est la *Méditation sur la brièveté de la vie* que Bossuet a composée à vingt et un ans, au moment de recevoir le sous-diaconat, et ces lignes pourraient exprimer les réflexions de l'athée le plus persuadé que le temps où il ne sera plus ne diffère en rien pour lui du temps où il n'était pas encore. La religion ne nous apprend ni la fuite des jours, ni la profondeur de l'abîme où ils tombent, mais elle nous assure que cet abîme n'est pas vide, qu'il n'est pas pour nous le néant mais le monde des éternelles responsabilités. Plus nous le contemplerons, plus nous apprendrons à estimer infiniment le prix de la vie ; un chrétien ne peut pas se tenir à dire :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

puisque cette ombre fugitive est une semence d'éternité et que chacun de ces actes dont le souvenir même périra vite recevra une récompense ou un châtiment qui ne finira pas.

L'Israélite le plus attaché aux promesses temporelles dont sa Loi l'alléchait, le Grec ou le Romain le plus ardent à donner le nom d'éternel au petit nombre de siècles qu'il espérait emplir de la survie de son nom, ne pouvait donner à la vie autant de valeur que celui qui sait qu'il rendra compte d'une parole oiseuse, mais qu'il lui sera tenu compte du don d'un verre d'eau froide.

Encore une fois tout est vain en l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle, mais tout est précieux, tout est important si nous contemplons le terme où elle aboutit.

C'est l'argument de l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre après avoir été celui de l'Oraison funèbre de Yolande de Monterby. Bossuet ne fait que redire, et il le redira toute sa vie, l'enseignement commun de l'Église. Il est bien inutile de chercher son apport personnel ; il n'enseigne rien que tout croyant ne sache.

Mais croire et savoir est une chose, sentir en est une autre, toute différente. Combien professent et prêchent la foi de l'Église sur l'éternité, s'en inspirent même dans leur conduite et n'ont jamais réalisé ce dogme dans leur imagination et leur sensibilité? Ils sont comme des astronomes qui savent bien combien de fois le soleil est plus grand que la terre, mais ne se le représentent guère que comme un globe de feu, quand ils ne sont pas dans leur observatoire. Pour nous borner à l'expression littéraire du sentiment de l'éternité, il y a bien peu d'auteurs parmi les plus grands qui en soient pénétrés et qui, en même temps, soient de grands peintres de la figure de ce monde.

Bourdaloue représente assez bien dans la chaire française l'effort tout intellectuel pour concevoir la durée infinie. Dans son célèbre sermon sur l'éternité malheureuse, il invite ses auditeurs à se convaincre que le temps le plus long qu'ils puissent imaginer, supposé écoulé, ne diminue pas d'une seconde l'éternité. Mais cette notion qui illumine son esprit ne meut pas son sang et ses nerfs, ne fait pas tressaillir sa chair et ne le poursuit pas tandis qu'il revient, suivant son devoir, aux analyses morales et psychologiques par lesquelles il exhorte ceux qui l'écoutent à leurs devoirs d'état et à l'amour solide de Dieu. S'il ferme les yeux suivant sa légende, ce n'est pas qu'il frémisse devant cet abîme de l'autre monde où « le temps a fini ».

Cet abîme, Pascal l'a vu ouvert un jour ; il en garde le tremblement inguérissable et, depuis lors, tout ce qui est de la terre n'est plus pour lui qu'une vanité tragique ; il n'a pas repris son assiette ; il n'est pas arrivé à goûter dans les devoirs quotidiens leur sens surnaturel, ce sens que saint François de Sales enseigne à sa Philothée et qui faisait dire à saint Louis de Gonzague que la trompette du Jugement n'interromprait pas sa récréation.

C'est le secret de quelques saints de revenir ainsi à aimer tranquillement les choses terrestres en fonction de l'éternité, sans attache et sans dégoût. Chez la plupart, ou la vision des choses futures est moins forte, ou c'est le spectacle de la terre qui semble distant et comme décoloré.

Voilà précisément pourquoi Bossuet est unique dans les lettres humaines. Aucun auteur ascétique ou mystique n'a senti plus sincèrement, plus profondément le néant de cette vie, ne l'a exprimé en paroles plus puissantes, et aucun auteur profane n'a plus aimé la vie. Le cri que lui arrache sa fuite n'est pas d'un cœur qui en soit dépris :

La vie humaine est semblable à un chemin, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : « Marche ! marche ! » On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantements. Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer. Les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort.

Avec l'amour de la vie, il a l'appétit du bonheur et il veut le régler, non le tuer.

« Tout le but de l'homme est d'être heureux. » C'est la première ligne de la première des *Méditations sur l'Evangile* où il commente le Sermon sur la Montagne ; il continue :

Mettre le bonheur où il est, c'est la source de tout le bien, et la source de tout le mal est de le mettre là où il ne faut pas. Disons donc : « Je veux être heureux. Voyons comment ; voyons la fin où consiste le bonheur, voyons les moyens d'y parvenir. »

La création le ravit et il en remercie Dieu :

O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde !

Tour à tour la méditation de l'infini l'enivre et le spectacle des choses finies l'enchante dans leur beauté périssable. Son familier, l'abbé Ledieu, note dans son journal, à une rémission de sa dernière maladie (18 octobre 1703) : « Il y a plaisir à l'entendre parler de sa santé en des termes qui expriment l'amour de la vie et il est assez étonnant que la méditation continuelle de l'Évangile n'ôte pas ce sentiment. »

Le goût de la vie conservé dans la méditation continuelle de son néant, voilà ce qui donne ce frémissement unique

avec lequel Bossuet parle de la vie et de la mort. C'est là son lyrisme, la source toujours jaillissante de sa poésie.

Un enfant sensible qui prend au sérieux, tandis qu'il les apprend par cœur, les pages maîtresses des Oraisons funèbres, s'étonne confusément d'entendre la même voix lui parler presque en même temps de la mort comme un prophète et un saint et de la gloire comme le courtisan le plus émerveillé. Il y a là plus qu'une antithèse ; le tout-puissant artisan de paroles n'a pas réussi, il est bien trop sincère pour cela, à fondre, à accorder les deux sentiments, et cela fait une dissonance près de laquelle les plus justes harmonies paraissent fades. Car des biens de ce monde, c'est justement le plus dangereux qui le fascine, la gloire et la grandeur humaine.

L'amour de la gloire il l'a vaincu pour lui-même si parfaitement qu'il semble n'en avoir jamais été touché. On n'est pas moins homme de lettres. Il a quarante-quatre ans quand il publie son premier livre, la moitié de son œuvre ne sera éditée qu'après sa mort. Son ennemi intime, M. l'abbé Bremond, lui rend là-dessus justice : « Lacordaire, quand il descend de la chaire de Notre-Dame, veut qu'un frère convers l'humilie et le piétine, avide, pour ainsi parler, de sentir et d'étreindre son propre néant. Bossuet fait mieux ; il ne pense pas à lui habituellement ; facilement, d'instinct, il s'oublie. »

Il est bien le seul grand écrivain qu'on puisse louer de cet instinct. Cette suppression de tout retour sur soi donne au style de Bossuet la candeur inimitable qu'il garde jusque dans sa magnificence. Dans les passages les plus étudiés, les plus ornés, Bossuet donne tout à la beauté qu'il veut réaliser, rien à l'effet et à l'applaudissement.

Aussi peut-il en toute bonne foi multiplier ses anathèmes :

Tous les présents du monde sont malins, mais le plus dangereux de tous, c'est la gloire ; qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? La gloire, il est vrai, défend de quelques fautes, mais défend-elle de la gloire même?

Ce qui est émouvant, c'est que ce n'est pas pour lui un lieu commun, il a médité, il s'est pénétré de cette vanité et de ce péril de la gloire. Et il l'adore. Il l'aime dans son Roi, dans les grands hommes qui entourent celui-ci et les illustres de tous les temps, dans la grandeur de sa patrie et dans celle de tous les empires.

L'admiration de la nature, même quand elle va au sentiment le plus passionné, n'a pas le même risque, car la nature mène directement à son créateur, elle n'eut rien qui put distraire saint François d'Assise du culte de la pauvreté et du Divin Pauvre. Quand Gerbet s'écrie devant un beau soir : « Mon Dieu ! que sera donc la patrie de l'homme puisque son exil est si beau ! » il laisse sentir à merveille comment l'amour des choses visibles peut être un degré pour monter à la contemplation des choses invisibles. Bossuet le sait et il le dit expressément : « Si vos yeux ont besoin de spectacles, n'aimez pas le monde, aimez la nature. »

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux? Chantez avec David : « Je verrai vos yeux qui sont les ouvrages de vos doigts ; la lune et les étoiles que vous avez fondées. » Écoutez Jésus-Christ qui vous dit : « Considérez les lis des champs et ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité, Salomon, dans toute sa gloire et avec ce beau diadème dont sa mère a orné sa tête, n'est pas aussi richement paré qu'une de ces fleurs. » Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu ! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, l'inépuisable richesse qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole souvent. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau.

Il serait injuste de dire que Bossuet n'a pas eu le sentiment de la nature, les images et les comparaisons qu'il lui emprunte n'ont rien de conventionnel et de factice. Il a, au chapitre XXXII du *Traité de la Concupiscence*, une nuit et une aurore que Chateaubriand n'a pas dépassées, mais enfin ce n'est pas le sentiment de la nature (qu'il recommande), qui préoccupe son imagination, c'est le monde et la gloire du monde qu'il maudit — et qu'il admire.

Il a trouvé dans saint Augustin un moyen de se rassurer. Après tout, le génie humain ne rend pas moins témoignage au Créateur que les merveilles de l'univers inanimé. Si l'orgueil humain oublie de rapporter à Dieu ses dons et s'affole jusqu'à s'en faire honneur à lui-même, sachons admirer des dons si excellents, mais en rendant gloire à leur auteur :

Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités comme il a fait le soleil ; qui n'admire ce bel astre?

Ce sera son Cantique du Soleil, à lui, de célébrer la sagesse du Sénat romain et le « royaume le plus illustre qui fût jamais... et devant Dieu et devant les hommes », la prudence politique et la valeur militaire. Le généreux éloge donné au comte de Fontaine relèvera de toute sa chevalerie la gloire de son jeune vainqueur. Jamais les grandes actions humaines n'auront été mieux louées par ceux qui n'imagineraient pas de gloire plus solide. Sait-on la dernière lecture que Bossuet se fit faire? Ce fut la *Vie du père Joseph*. Comme ce mystique qui fonda le Calvaire et à qui dans son agonie Richelieu vint crier : « Brisach est pris ! » Bossuet eût mérité que jusque sur le seuil de son éternité on vînt l'avertir de quelque victoire cadette de Rocroi.

Le génie de l'homme ne peut même se comparer avec exactitude aux astres. Il est une œuvre bien plus excellente puisqu'il est doué de liberté. Qu'il s'exerce, mais en connaissant sa destinée. C'est la grâce de la condition royale qu'elle peut sanctifier par un esprit de religion ce qu'une juste gloire conseille au Prince :

Ainsi aimer Dieu à un Roi, ce n'est rien faire d'extraordinaire ; mais c'est faire tout ce que son devoir exige de lui pour l'amour de celui qui le fait régner... En se proposant le bien de l'État pour la fin de ses actions, il pratique l'amour du prochain dans le souverain degré, puisque dans le bien de l'État est compris le bien et le repos d'une infinité de peuples.

Lorsqu'il soutient sa gloire, il soutient en même temps le bien public ; car la gloire du Prince est l'ornement et le soutien de tout l'État.

S'il entreprend quelque grand ouvrage, comme des ports, *de grands bâtiments* et d'autres choses semblables, outre l'utilité publique qui se trouve dans ses travaux, il donne à son règne une gloire qui sert à entretenir ce respect de la majesté royale si nécessaire au bien du monde.

Voilà Versailles absous, justifié. Toute grandeur peut être sanctifiée. Pourtant Bossuet frémit toujours de l'inquiétude qu'elle ne le soit pas, que les plus grands hommes n'aient eu qu'une ambition frivole, digne d'une frivole récompense : *vani, vanam.*

Tout ce qu'il admire, Bossuet le pèse au poids du sanctuaire. Lui qui a analysé si profondément les causes de la grandeur de Rome, les vertus rustiques de son peuple, ce

qu'il ne craint pas d'appeler la sainteté de ses lois, se désespère de ne pouvoir penser que toute cette sagesse et toute cette force païenne aient eu de quoi plaire vraiment à Dieu, et il résume son admiration et sa déception par ces mots qui révèlent si bien la préoccupation surnaturelle qu'il garde constante au milieu de ses enthousiasmes :

Il leur donne pour récompense l'empire du monde comme un présent de nul prix.

Comme il sait ce prix que sa raison et sa foi dédaignent ! Enfin il ne pouvait lui convenir de rester sur cette vue qui réduisait à une pure vanité, une grandeur dont il avait l'âme si enchantée, et voici la dernière démarche de sa pensée. Tous ceux qui ont fait de grandes choses ont, fût-ce sans le savoir et sans acquérir de mérites, fait l'œuvre de Dieu. Pascal avait déjà dit, faisant lui-même écho à saint Augustin : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Diarus et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, servir sans le savoir la gloire de l'Évangile. »

La suite des empires servant de préparation à l'avènement du christianisme, la paix romaine surtout faisant tomber les barrières qui auraient risqué d'arrêter les propagateurs de la bonne nouvelle, cette interprétation de l'histoire, c'est tout le *Discours sur l'Histoire universelle.*

Il a été de mode de dédaigner et de dénigrer cette recherche de la finalité, mais après les dernières enquêtes des sciences historiques, il est apparu que cette vue était l'analyse la plus exacte des causes. L'unification du monde sous une seule domination était vraiment la plus grande facilité humaine que pût rencontrer l'expansion d'une religion universelle. Qui déduit exactement les causes n'a besoin, pour les croire providentielles, que de croire à la Providence.

Le thème que Bossuet avait pris à Pascal et dont il avait fait l'âme de son *Discours* est si peu épuisé ou démenti, qu'un des hommes qui ont le mieux figuré leur génération, Charles Péguy, le reprenait dans cette veillée d'armes où, sentant venir la guerre et la mort, il demandait à Bossuet de lui assurer que l'histoire comme la vie a un sens surnaturel, *Gesta Dei*...

M. DE ROUX.

Le Mariage autrichien

On causait, dans un cercle parisien, de ces deux anarchistes italiens condamnés à mort aux États-Unis et dont le cas est surtout une de ces « affaires » qui prennent tout à coup la valeur d'un symbole. On ne manquait pas d'évoquer d'autres « affaires » célèbres et de remarquer le revirement subit du sentiment public à l'égard de la grande république américaine qui passait, naguère encore, pour la terre de la liberté et le phare de la démocratie.

— Nous n'aurions qu'à chercher dans le catalogue de la bibliothèque, dit le général baron Grimbert, doyen d'âge du club, pour y trouver une espèce de petit roman d'un homme d'esprit qui écrivait sous le second Empire et qui était libéral. Ce Laboulaye n'était pas une bête. Son *Prince Caniche* est un ouvrage charmant que les générations nouvelles ne connaissent plus. De mon temps nous ne lisions pas beaucoup, mais elles lisent encore moins que le sous-lieutenant de hussards que j'étais avant la guerre, je veux dire celle de 1870. Je me rappelle en ce moment combien ce Laboulaye m'irrita avec son *Paris en Amérique* que les adversaires de l'Empire portaient aux nues et où il opposait les libertés et les garanties dont jouissaient les citoyens des États-Unis au gouvernement de la France sous Napoléon III. Ce souvenir de jeunesse fait que, tout à l'heure, j'ai longuement serré la main de notre ami Greenwood. Jamais ce représentant de la bannière étoilée ne m'a paru plus sympa-

thique. Ce que c'est que de vivre vieux ! L'âge nous apporte des revanches singulières. C'est égal, jamais je n'aurais imaginé que les États-Unis passeraient un jour pour le pays de la réaction.

— On a écrit l'histoire de presque tout ce qui a été, dit alors l'académicien F... On a écrit l'histoire des peuples et celle des philosophies, l'histoire des arts, des sciences, des inventions, des voyages, du commerce, des lois. Il est une histoire que jamais on n'écrira parce qu'elle est impalpable et diverse à l'excès, celle des opinions. Homère a dit que les idées des hommes leur étaient envoyées par Zeus tous les jours. C'est pourquoi elles changent comme le temps. Et c'est pourquoi chacune d'elles a son tour. Mme de Boigne raconte dans ses Souvenirs qu'elle fut invitée au palais de Fontainebleau quelques mois après la révolution de 1830. C'était la première réception du nouveau monarque à qui la bonne société tournait le dos. Mme de Boigne n'avait pas de ces préjugés. Elle était d'avis que tous les gouvernements sont bons du moment qu'ils font respecter l'ordre. Un jour, le petit duc d'Aumale, avec une précocité singulière, attira l'attention de la vieille dame opportuniste sur une porte ornée d'un médaillon du temps des Valois. On y lisait : « François II, roi des Français. » Le petit prince expliqua malicieusement que ce titre, repris par son père pour signifier que la nouvelle monarchie était citoyenne, avait été abandonné trois siècles plus tôt parce qu'il semblait marquer une sujétion insupportable à des hommes libres. Les Bourbons s'étaient donc appelés rois de France, ce qui, à la longue, avait paru l'expression d'un droit de propriété incompatible avec la dignité d'une nation fière, et l'on était revenu à la formule « roi des Français », abomination de la désolation pour les fidèles de Charles X.

M. Durand de l'Aube, dont le grand père avait été un des collaborateurs du comte Molé, prit à son tour la parole.

— Il est vrai, dit-il, qu'on a toutes les peines du monde à imaginer aujourd'hui, quand on n'a pas recueilli personnellement les souvenirs de cette époque, ce que furent les haines entre les partisans des deux branches. A la monarchie de Juillet, les légitimistes eussent préféré la république la plus rouge. La vieille marquise de Pimodan laissait à sa famille, rassemblée autour de son lit de mort, cette maxime suprême en guise de règle de vie : « Mes enfants, rappelez-

vous toujours qu'on ne doit jamais déranger les domestiques pendant leur repas et que Louis-Philippe est un usurpateur. » Je dois dire que les orléanistes n'étaient pas plus tendres pour les carlistes, comme on appelait à cette époque les partisans de la légitimité. Ah ! on était loin, alors, de la « fusion » et les ressentiments qui dataient de la révolution de 1830 l'ont rendue longtemps chmérique. L'exemple de l'animosité était donné par les membres atrocement divisés de la famille royale elle-même. La cour du roi des Français ne prit même pas le deuil à la mort de Charles X. Par représailles, le comte de Chambord se montra dans un concert le jour où l'on apprit que son cousin le duc d'Orléans, fils du roi-citoyen, s'était brisé le crâne en tombant de voiture...

— Les miens, mon cher Durand de l'Aube, étaient justement dans le camp opposé à celui des vôtres, fit alors M. de N... C'est ainsi que j'ai connu le fait suivant qui n'est pas seulement l'illustration de tout ce que vous venez de dire, mais qui constitue un curieux envers de l'histoire.

*
* *

Le 28 juillet 1835 — cinq ans jour pour jour après la révolution qui avait renversé Charles X et précisément pour commémorer les « trois glorieuses » — le roi Louis-Philippe, escorté de ses fils, passait en revue la garde nationale. Le cortège arrivait au boulevard du Temple lorsque, d'une fenêtre, partirent les vingt-quatre fusils de Fieschi, premier inventeur de la mitrailleuse. Par miracle, ni le roi ni aucun des princes n'étaient atteints. Tout autour d'eux, c'était un massacre. Des morts et des blessés gisaient au milieu du sang. Les chevaux se cabraient. La foule fuyait en désordre et s'écrasait dans les rues adjacentes croyant qu'une autre machine infernale allait éclater.

Tandis que Louis-Philippe rassurait tout le monde en se montrant, avec un grand calme, le chapeau à la main, ses fils secouraient les victimes. C'est ainsi que le duc d'Orléans vit étendue sur le sol, inanimée, une jeune fille d'une grande beauté dont la toilette aussi élégante que simple marquait la distinction. Elle ne portait aucune blessure. Elle s'était apparemment évanouie par l'émotion et dans l'horrible violence de la bousculade.

Il est superflu de dire que le prince fut troublé d'une autre manière quand, pour soustraire cette délicieuse créature au piétinement des chevaux cabrés, il la tint entre ses bras. Ne pensant déjà plus à la fusillade, ses vingt-cinq ans s'émurent des traits, des formes et du parfum de l'inconnue et du premier regard qu'elle lui jeta en ouvrant des yeux d'un noir pénétrant. Lorsqu'elle eut repris connaissance, le prince était amoureux. Et l'on concevra sans peine l'intérêt dont fut saisie une jeune personne d'une nature passionnée et d'un cœur généreux pour le séduisant officier à qui elle devait la vie et dont le visage à la fois anxieux et souriant se trouvait à cette minute tout près du sien. De pareils moments sont plus propices que d'autres à la naissance des passions soudaines et le voisinage de la mort enflamme dans les cœurs le puissant génie qui tient la chaîne des êtres.

Mais il est temps de dire qui était la belle inconnue.

Depuis les funestes journées de 1830, le marquis de Troismares, frappé jusqu'à l'âme par la chute de la monarchie légitime, s'était réfugié avec ses souvenirs dans sa tourelle bretonne. Plus intransigeant encore que tant d'aristocrates qui se cloîtraient au faubourg Saint-Germain, il n'avait plus voulu revoir la ville dont les pavés et la boue trop souvent sanglante s'étaient levés contre le vrai roi. Devenu veuf durant cet exil volontaire, il avait élevé sa fille dans le carlisme le plus pur. Le seul journal qui entrât chez lui était *la Quotidienne*. Et s'il arrivait qu'on parlât du roi Louis-Philippe, c'était pour rappeler avec horreur le régicide dont son père s'était souillé.

Cependant, Diane de Troismares ayant atteint sa vingtième année, le marquis eut des remords de la solitude où il la laissait, et, songeant à l'établir, il décida de revenir à Paris. L'hôtel de la rue de l'Université, qui avait pris une forte odeur de renfermé après cette longue absence, fut ouvert de nouveau et il n'y parut que quelques-uns de ces émigrés de l'intérieur pour qui rien n'existait plus depuis l'usurpation.

On devine dans quelle mélancolie et dans quelle exaltation avait grandi Diane de Troismares. On pressent aussi les dispositions romanesques qu'avaient développées en elle l'isolement, le reniement du siècle et les leçons de son père. Tout conspirait à favoriser chez cette jeune fille les

facultés de l'imagination. Elle mettait Louis-Philippe au même rang que Robespierre et Marat et si elle était allée, sans en rien dire au marquis, voir le cortège de l'usurpateur, c'était un peu dans les sentiments d'une Charlotte Corday. Mais avec quelle facilité, dans un cœur ardent et pur, ces sentiments-là prennent-ils un autre cours !

Lorsque le duc d'Orléans vit les couleurs revenir au visage de Mlle de Troismares, lorsqu'un regard humide le remercia, il était déjà épris. Diane l'était aussi à son insu. Et, ne reconnaissant pas son sauveur, elle ne fut pas effleurée un instant par l'idée qu'il était le fils aîné de celui sur qui elle aurait vu tomber la fusillade de Fieschi comme un châtiment du ciel.

Quant au duc d'Orléans, si une réserve et une prudence toutes naturelles ne lui avaient interdit de se nommer, il s'en fût gardé davantage encore lorsqu'il sut qui était Diane. Il n'ignorait pas les opinions intransigeantes que professait M. de Troismares, et l'adresse de la rue de l'Université, que Diane lui donna tout de suite, ne permettait ni doute ni méprise. Le jeune prince se contenta de se présenter comme le colonel Dedreux.

On excusera cette supercherie chez un jeune homme qui venait d'échapper à un grand danger et qui avait vu l'amour surgir des ombres de la mort. S'il dissimula d'abord son nom, ce ne fut pas dans l'espoir absurde, étant donné la personne dont il s'agissait, de poursuivre une banale aventure. Née dans un moment d'émotion violente et déjà en lui-même véritablement pathétique, sa passion était sincère. En se dévoilant, le prince eût perdu à l'instant toute chance de revoir celle qui, d'un mouvement pareil au sien, lui marquait un intérêt si visible. Peut-être, aussi, car le cœur des hommes est compliqué, éprouvait-il un secret plaisir à séduire une belle adversaire. La rareté de la chose, la difficulté même ne manquèrent pas d'aiguiser son sentiment.

Un fiacre se trouva là fort à propos. Le prince aida Diane, encore défaillante, mais dont le cœur battait d'une émotion nouvelle, à y monter. Il donna au cocher l'adresse de l'hôtel Troismares et, s'excusant sur la nécessité où il était de rejoindre la revue, il prit congé après avoir sollicité et obtenu la permission de rendre visite le lendemain.

En racontant son équipée, Diane n'aurait pu dissimuler à un père l'impression que l'aimable officier lui avait faite,

n'eussent été les circonstances. Tout ému du péril auquel sa fille avait échappé, M. de Troismares ne lui reprocha même pas la curiosité qui l'avait conduite boulevard du Temple. Le nom du colonel Dedreux ne lui disait rien et il était, comme Diane, à mille lieues de la vérité. Du reste, depuis que le prince avait l'âge d'homme, le marquis ne l'avait pas rencontré, car les Orléans se tenaient à l'écart de la cour de Charles X. Aussi ne devait-il pas reconnaître le fils de l'usurpateur. Et, lorsque le prince se présenta sous son nom d'emprunt, M. de Troismares le reçut avec la courtoisie incurieuse et un peu négligente que les gens du monde ont pour les visages nouveaux.

Depuis leur dramatique rencontre, l'amour avait cheminé au cœur des deux jeunes gens. Le duc d'Orléans sentit trembler dans sa main la main de Diane et ils échangèrent un de ces regards qui lient deux êtres l'un à l'autre sans qu'un langage plus précis ait besoin d'intervenir. L'ingéniosité que des amoureux mettent à se voir ne tarda pas à leur donner l'occasion de se parler sans témoin et ils se jurèrent, par le même entraînement de jeunesse, d'être l'un à l'autre.

Il est inutile d'ajouter que, pour toutes sortes de raisons, dont celle qui parut suffisante à Diane était les convenances, le prince vint fort rarement à l'hôtel Troismares. Ce qui, sans qu'ils s'en rendissent compte, nourrissait encore ce qu'on appelait autrefois et justement, bien que la métaphore soit usée, leur flamme, c'étaient leurs scrupules réciproques. Diane se reprochait un amour secret, par là même condamnable, pour un homme de famille inconnue au service d'un gouvernement abhorré, un amour qu'elle n'osait avouer à son père moins par crainte que par respect et piété filiale. Quant au prince, il s'accusait de son côté d'une sorte d'abus de confiance en gardant son pseudonyme. Et il retardait une révélation qui, à n'en pas douter, serait la fin d'un rêve et briserait un cœur.

L'honneur, cependant, lui interdisait de prolonger le mensonge. Et Diane, le jour où elle sut qui était celui qu'elle aimait, — je laisse à imaginer cette scène, il faudrait un poète pour la rendre, — vécut la tragédie de Chimène. Est-il besoin de dire qu'elle ne l'en aima que davantage après ce déchirement? Cependant entre l'héritier de la couronne usurpée et la fille du gentilhomme légitimiste l'idée de mariage s'écartait d'elle-même. Et rien de contraire à l'hon-

nêteté ne se concevait chez une Troismares. C'était l'amour sans espérance, celui auquel s'attachent le plus les âmes passionnées.

*
* *

Mon histoire ne s'achève pas ici, poursuivit M. de N... Je dirai plutôt qu'elle commence.

Tout le monde sait que le duc d'Orléans épousa en 1837 la princesse Hélène de Mecklembourg qui lui donna le comte de Paris dont un Troismares, après avoir servi le comte de Chambord, fut plus tard l'ami fidèle et le représentant pour la Bretagne. Tout le monde sait aussi que cette union fut précédée d'un projet de mariage, qui échoua, avec l'archiduchesse Thérèse d'Autriche. Beaucoup d'explications, sans compter l'explication officielle, ont été données de cet échec qui fut sensible à l'amour-propre du roi Louis-Philippe. Je crois être le seul à en connaître la véritable clef.

Si Diane de Troismares, portant dès lors le secret d'un amour impossible, se vouait dans son cœur à celui dont tout la séparait, le prince était obsédé par son souvenir et son image. Il pensa quelque temps à une union morganatique, et même à renoncer à ses droits : nous avons vu d'autres fils de roi céder le trône pour suivre leur inclination. Mais, bien qu'on fût en plein romantisme, il y avait des choses qu'on ne devait faire que plus tard. Le duc d'Orléans prit la résolution des forts. Il partit. Il alla se battre en Algérie.

Il n'est pas toujours vrai que l'absence soit un remède et que, comme disait l'autre, la fuite, en amour, soit une victoire. Peut-être, si Diane l'eût oublié, l'eût-il oubliée lui-même. Quand un homme pense longtemps à une femme, c'est qu'elle n'a pas cessé de penser à lui. Une chaîne mystérieuse les tient à travers l'espace. Lorsque le duc d'Orléans revint d'Afrique, sa plaie n'était pas fermée.

Cependant l'heure était venue pour lui d'assurer la succession du trône. Le roi Louis-Philippe et la reine Amélie, voyant la nouvelle monarchie s'affermir après ses débuts chancelants, désiraient que l'héritier de la couronne contractât un brillant mariage. Le ministre d'alors, qui était Thiers, le désirait peut-être encore plus qu'eux et il avait fait son affaire personnelle de donner pour femme au duc d'Orléans une archiduchesse d'Autriche, ce qui effacerait la tache originelle de la monarchie de Juillet et lui permettrait de

parler en égale aux cours les plus orgueilleuses de l'Europe. C'eût été, pour le nouveau régime, la consécration que Napoléon avait déjà cherchée en épousant Marie-Louise. Et Thiers mettait tant de feu à la préparation de ce projet, pour lequel il envoyait dépêches sur dépêches à notre ambassadeur Sainte-Aulaire, que le roi lui dit un jour en riant :

— En vérité, monsieur Thiers, on croirait qu'il s'agit de vous marier vous-même.

La chose, à la vérité, n'était pas faite. Avant d'avoir le consentement de l'archiduchesse, il fallait obtenir celui du prince, qui écartait toutes les idées de mariage, donnant pour seule raison qu'il ne sentait pas encore que le moment fût venu. Cependant M. Thiers bouillait d'impatience. Il harcelait le roi, la reine, Madame Adélaïde, les suppliant d'user de leur autorité et de leur influence. Le duc d'Orléans se dérobait toujours. Louis-Philippe se décida enfin, sur les instances de son ministre, à parler à son fils le langage de la raison d'État.

Pour un jeune homme généreux et passionné, que son inclination vers les idées libérales rendait peu sensible à l'intérêt dynastique et politique, ce fut encore un douloureux débat que sa conscience eut à soutenir. Avouer un amour de chimère, un engagement idéal et presque mystique, il n'y songeait même pas. Au fait, il ne pouvait rien dire. Les mots qu'il aurait prononcés n'auraient eu aucun sens dans ce conseil de famille. L'impossibilité de sa situation morale s'imposa à lui. L'idée d'un autre devoir lui apparut. A la fin il se soumit, ou plutôt il se rendit.

Thiers tenait sa grande affaire du mariage autrichien. Il la poussa avec fébrilité. Déjà M. de Sainte-Aulaire avait sondé Metternich, l'empereur et l'archiduc Charles. Il fut décidé qu'au mois de mai, — on était en 1836, — le duc d'Orléans, accompagné de son frère Nemours, se présenterait à la cour de Vienne. Et la nouvelle du projet matrimonial, que la pétulance de Thiers n'avait pu garder secrète, se répandit rapidement.

Ce fut avec une explosion de colère que les milieux carlistes l'accueillirent. Que le fils de l'usurpateur, le petit-fils du régicide épousât une princesse du sang de Marie-Antoinette, le scandale était pire que l'entrée de Marie-Louise dans le lit de Buonaparte. C'était surtout, pour la monarchie de Juillet, une absolution et une sorte de bap-

tême de la légitimité. Dans les maisons les plus intransigeantes du faubourg Saint-Germain, et celle du marquis de Troismares était du nombre, on ne se contentait pas de s'indigner. On pensait aux moyens d'obtenir, grâce aux relations de l'aristocratie française avec la société viennoise, que Thiers, Louis-Philippe et leur jeune homme en fussent pour leur courte honte.

Par ses alliances, qui l'apparentaient à plusieurs grandes familles d'Europe, M. de Troismares avait ses entrées à la cour de Vienne. Son cousin, le duc de Polastron, y avait représenté le roi Charles X. Tous deux, ne se fiant pas aux lettres ni aux intrigues nouées à distance et qui risquaient de se perdre en vains bavardages et en lamentations stériles, décidèrent de se rendre sur les lieux mêmes et, par leur présence, par leur action, de ne rien négliger pour que le jeune prince s'en retournât bredouille, comme ils disaient avec mépris.

Les deux missionnaires devaient réussir mais pour une raison bien différente de tout ce qu'ils avaient pu imaginer.

Avec quels sentiments Diane, enfermée dans son mystère, assistait à ces conciliabules, avec quel frémissement elle se vit associée à ces projets, on le devinera sans peine. Des pensées contradictoires l'agitaient. Elle était partagée entre les deux instincts de la femme qui aime : la vengeance et le sacrifice. Tantôt celui à qui elle avait donné son cœur lui paraissait coupable de la trahison la plus atroce, et tantôt elle eût mis ses délices à s'immoler à lui. Durant le long voyage où elle dut accompagner son père elle s'enferma dans un silence impénétrable pour le vieux gentilhomme, lui tout à sa passion politique, elle à une autre passion. Et, en arrivant près de la Hofburg, Diane ne savait pas encore à quelle impulsion elle céderait, la colère de l'amour déçu ou le pardon de l'amour sublime dont la joie est de dire : « Il me doit jusqu'à sa liberté. »

Car il était certain que Diane, à Vienne, se retrouverait en présence du prince. Et le sort du grand dessein de Thiers était entre ses mains.

*
* *

En dépit de M. de Troismares et de son cousin Polastron, Orléans et Nemours furent bien reçus à la cour d'Autriche. Ils y firent une impression excellente. On les trouva nobles,

gracieux et spirituels, d'un tact parfait et, en toutes circonstances, d'une dignité sans affectation. Il n'échappa pas que l'archiduc Charles était conquis, que M. de Metternich ne résistait pas. Et ce qui importait plus encore, l'archiduchesse Thérèse semblait fort sensible à la mâle et juvénile beauté du prince français. M. de Sainte-Aulaire envoyait au ministre des dépêches qui étaient des bulletins de victoire. Le mariage autrichien marchait à l'étoile. M. de Troismares et son cousin Polastron étaient consternés.

Un jour qu'ils essayaient d'endoctriner la princesse Esterhazy, celle-ci leur répondit, avec sa légèreté viennoise :

— Que voulez-vous ! Votre usurpateur a aussi de trop beaux garçons. Il nous envoie un enjôleur. Ce n'est pas notre faute si cet Orléans séduit tout le monde. L'archiduchesse est éprise. Nous n'y pouvons plus rien.

Diane était présente à l'entretien et ces mots entrèrent dans son cœur comme un poignard.

Cependant les réceptions et les fêtes se succédaient. M. de Troismares ne fut pas du dîner magnifique que donna Salomon de Rothschild et où se surpassa le cuisinier français du fameux banquier. Mais le marquis ne put se dispenser, non plus que sa fille, d'assister au grand bal de la princesse de Metternich où le mariage autrichien se rompit quand tout le monde le croyait fait.

Qu'il est mélancolique d'évoquer les élégances du temps jadis ! Ma grand'mère, dans sa vieillesse, lorsqu'elle était assise au coin du feu, croyait revoir les soirées de la cour de Louis XVI et les flammes prenaient pour elle la figure de tous ceux qu'elle avait connus. La vie mondaine de la Vienne d'autrefois a disparu dans un passé aussi fantastique. Et le bal de la princesse de Metternich, tel que je l'ai entendu décrire et raconter, fut d'un éclat dont nous n'avons plus l'idée, pas plus que nous n'avons l'idée de ce qu'étaient les robes et les uniformes de ce temps-là. On vit à cette soirée toutes les beautés viennoises, Bertha Lobkowitz et Éléonore Schwartzenberg, revenue d'Italie la veille et plus jolie que jamais. On vit tous les cavaliers élégants : Alfred Potocki, Sedlnitzky, Malzahn, Alcudia, un monde qui est aussi loin que celui de Versailles.

Il y eut rarement bal plus animé, souper plus splendide. Le progrès évident des fiançailles princières mettait une joie inaccoutumée. Le prince de Metternich lui-même, Clément

comme ses intimes l'appelaient, voyait dans le mariage la promesse d'un succès politique et le moyen de ramener vers la Sainte-Alliance la monarchie libérale de Juillet. M. de Sainte-Aulaire était ravi et comptait sur les félicitations de Thiers. Quant au duc d'Orléans, tous les yeux étaient pour lui et l'on fit cercle lorsqu'il dansa la polonaise avec la princesse de Metternich et la première valse avec Bertha Lobkowitz.

Diane de Troismares était venue à cette fête la mort dans le cœur. Pour la première fois depuis l'entrevue suprême et déchirante où ils avaient pleuré tous deux sur l'irréalisable et sur la fatalité, elle allait revoir celui dont sa pensée ne se détachait pas. Et dans quelles circonstances ! Lui, heureux, brillant, charmant comme le jour où il s'était nommé le colonel Dedreux, mais oublieux déjà. Elle chargée d'un secret pesant et détestant celui qu'elle adorait. Si M. de Troismares étouffait de rage en voyant les archiducs empressés auprès d'Orléans et de Nemours, c'était pour Diane, lorsqu'elle pensait à sa haute et heureuse rivale, une douleur aiguë et d'une espèce qu'elle ne connaissait pas encore : la jalousie.

Jusque-là, dans les vastes salons du palais Metternich, il lui avait été facile d'éviter la rencontre du prince et pourtant elle ne pouvait se décider à partir. Elle n'avait pas de plan, pas d'idée. Elle souffrait seulement lorsqu'en pénétrant pour se reposer dans un boudoir qu'elle croyait solitaire, elle se trouva en présence du duc d'Orléans qui causait galamment, déjà presque tendrement, avec l'archiduchesse Thérèse.

Au lieu de se retirer, Diane resta devant eux comme si une force étrangère à sa volonté l'eût clouée au sol. Elle ressemblait à une statue du remords. A sa vue, le prince pâlit, balbutia, perdit contenance comme si un fantôme lui était apparu.

— Qu'avez-vous? fit l'archiduchesse.

Et regardant Diane avec hauteur, elle demanda :

— Quelle est cette personne?

Diane, dont la nature était noble, s'est repentie plus tard comme d'une faute aussi contraire à la charité qu'à la bienséance, de la violence et de la fureur qui la saisirent alors. Mais elle n'était plus maîtresse d'elle-même.

— Madame, dit-elle à l'archiduchesse, celui qui aspire

à votre main ne vous appartient pas. Il n'a abusé que de mon cœur. Mais c'est assez pour me donner des droits sur lui.

— Étrange insolence, murmura l'archiduchesse en regardant le prince décomposé. Ceci veut une explication.

Diane, à demi défaillante, se rendit compte à ce moment de l'énormité de son audace et du scandale de son inconvenance. Passant la main sur son front d'un air encore à demi égaré, elle retrouva l'attitude de son monde et la dignité de son rang. Esquissant une révérence, elle ajouta :

— Pardonnez-moi, madame. Je ne me contenais plus.

Elle se mit à la recherche de M. de Troismares, et, l'emmenant hors du palais Metternich où continuait la fête, elle dit au vieux gentilhomme étonné :

— Vous pourrez dormir tranquille cette nuit, mon père. Le mariage que vous vouliez empêcher ne se fera plus.

Le mariage ne se fit pas, en effet. L'archiduchesse Thérèse, le soir même, reprit sa parole au duc d'Orléans. Le lendemain du bal, elle assista encore avec l'archiduc Charles à un déjeuner où étaient invités les princes français. Mais sa froideur soudaine fut remarquée. On nota aussi qu'elle refusa de prendre part à l'excursion qui était organisée à Vœslau.

Quelques jours plus tard, le bruit se répandait à Vienne et parvenait jusqu'à Paris que les fiançailles étaient rompues. M. de Sainte-Aulaire se désolait, voyant sa carrière compromise. Thiers lui envoyait un courrier toutes les vingt-quatre heures. Et notre ambassadeur n'obtenait de Metternich que cette réponse :

— Madame l'archiduchesse est convaincue qu'elle serait tuée à la première émeute qui éclaterait à Paris. Elle ne s'est pas senti le courage de courir les périls auxquels la famille royale est exposée en France.

L'explication du refus n'était pas brillante. L'attentat d'Alibaud survint deux semaines plus tard, moins d'un an après celui de Fieschi, fort à propos pour appuyer le prétexte et l'excuse que la cour de Vienne présentait. Cependant il n'est secret si bien gardé qui ne transpire. La scène du bal Metternich, qui avait entraîné la rupture, ne resta pas ignorée. On bavarda beaucoup. M. de Sainte-Aulaire enquêta et finit par tout savoir. L'histoire fut racontée à Paris même, et, pour couper court aux bruits qui couraient, Metternich écrivit au comte Apponyi une lettre hautaine comme à son ordinaire mais assez mystérieuse et ridicule. Il y disait, après

avoir affirmé de nouveau que l'archiduchesse Thérèse seule avait refusé sa main au duc d'Orléans pour la raison que sa vie serait en danger à Paris :

« Il est assez naturel que bien des personnes qui savent quelque chose de l'affaire du mariage cherchent des causes et des influences étrangères à la question telle que je viens de la poser. Eh bien ! toutes ces personnes — je mets de leur nombre également M. de Sainte-Aulaire — sont dans l'erreur. Pour décider d'une chose sans courir le risque de se tromper, il faut bien des conditions ; les propos sont ordinairement fort loin de la vérité dans les choses. »

*
* *

Vous trouverez, poursuivit M. de N..., ce document qui est le type du démenti diplomatique, c'est-à-dire de la confirmation implicite, dans les Mémoires du prince de Metternich à la date du 30 juillet 1836. Le récit que je viens de vous faire, et que je tiens d'une tradition de famille, est l'explication véritable d'un événement qui a changé le cours de l'histoire. Ce freluquet de Thiers, qui mettait sa vanité personnelle dans la politique, furieux d'un échec qu'il regarda comme le sien, changea brusquement son fusil d'épaule. Il rompit avec la cour autrichienne, abomina Metternich, la Sainte-Alliance et le système conservateur. Il se retourna impétueusement vers les forces libérales de l'Europe. Il applaudit au mariage du duc d'Orléans avec une princesse protestante. Et il conduisit son pays à la crise européenne de 1840, que Louis-Philippe parvint à conjurer mais d'où la monarchie de Juillet sortit blessée à mort. Tel fut l'effet d'une rencontre et d'un hasard d'où était né un amour malheureux.

— Votre histoire, dit l'académicien F..., ressemble à celle du *Verre d'eau*. Elle donne aux grands événements de petites causes. Scribe, cet habile homme, en aurait fait une pièce de théâtre dramatique et larmoyante.

— Mais qu'est devenue Diane de Troismares? demanda le général baron Grimbert. Cette jeune fille m'intéresse beaucoup.

— Elle est entrée au Carmel, répondit M. de N... Comme Mlle de Lavallière, mais plus pure et innocente, elle a consacré le reste de sa vie à la prière. Elle y a trouvé le pardon, l'oubli et la paix.

— Mon cher ami, dit alors M. Durand de l'Aube, votre anecdote historique m'a fort intéressé. Elle est tout à fait dans la note de 1830 et je ne voudrais pas mettre en doute vos traditions de famille. Pourtant laissez-moi vous dire que si votre petit roman est bien construit, il pêche par la base. Le duc d'Orléans ne pouvait pas relever Diane de Troismares évanouie le jour de l'attentat de Fieschi parce qu'il n'était pas boulevard du Temple. Et il n'était pas boulevard du Temple parce qu'il était à ce moment-là en Afrique. Vous avez placé sa campagne d'Algérie et son éloignement par chagrin d'amour un mois plus tard. A cela près, je ne marchande pas la vraisemblance, et, comme on dit aujourd'hui, la crédibilité de votre arrangement.

— Je n'y tiens pas plus qu'il ne faut, répliqua M. de N..., et si ma petite anecdote nous a aidés à passer la soirée, c'est tout ce que je demande. Reconnaissez d'ailleurs qu'elle en vaut bien tant d'autres qui courent Paris tous les jours, et que nous acceptons les yeux fermés. Est-ce que ce n'est pas notre habitude de « chercher la femme » lorsque nous voulons trouver les ressorts de la politique et expliquer le jeu des partis au lieu de nous contenter des raisons apparentes qui nous sont fournies officiellement?

— C'est que, conclut l'académicien, il n'y aurait rien de plus ennuyeux que la politique et l'histoire si nous n'y faisions entrer un peu de mythologie.

JACQUES BAINVILLE.

La Vie turbulente de Camille Desmoulins (1)

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

Les Cordeliers.

Avant la Révolution, Paris formait vingt et un quartiers d'importance fort inégale. La loi du 17 avril 1789 établit une nouvelle division en soixante districts, circonscriptions électorales correspondant à peu près au territoire des paroisses. Après les votes, à différents degrés, qu'ils eurent à émettre, les électeurs, au lieu de se séparer, s'étaient constitués en assemblées permanentes et avaient continué de se réunir aux sièges de leur district. C'était, pour les plus nombreux, expédient illégal mais toléré de conserver une importance qui les flattait et, pour quelques autres, moyen unique de « rester debout et groupés contre les ennemis de la Révolution ».

Le district des Cordeliers s'était, dès sa fondation, signalé par son *patriotisme.* Il était situé entre Saint-Sulpice et Saint-André-des-Arts et portait le nom de la chapelle dans laquelle s'étaient tenues les assemblées primaires. Ce coin de Paris avait, de tout temps, formé dans la grande ville

 Voir *la Revue Universelle* du 15 août et du 1er septembre 1927.

une cité distincte dont les habitants étaient de métiers similaires. Graveurs, imprimeurs et brocheurs qui fabriquaient les livres, côtoyaient journalistes et gens de lettres qui les écrivaient et s'étaient, autant qu'eux, dès la convocation des États généraux, montrés frondeurs du pouvoir et fauteurs de désordre.

C'est dans ce quartier, en des hôtels meublés différents selon l'état de sa bourse, que Camille Desmoulins avait vécu depuis qu'il était sorti du collège. Quand, en 90, sa situation lui permit de payer la contribution du marc d'argent, « avec quel plaisir il écrivit son nom sur le registre de Pierre Duplain pour prendre possession de son titre d'honorable membre de l'illustre district ! » « Si je n'étais comme Pangloss, dans le meilleur des mondes, écrit-il, je me trouvais dans le meilleur des districts possible. Je ne pus me défendre d'un sentiment religieux ; je croyais renaître une seconde fois. »

Pour lui, le district des Cordeliers est « le premier de Paris » et « incomparable ». Toutes ses rues sont des « voies sacrées où s'affermira la Révolution ».

Le hasard a groupé les électeurs les plus en vue dans le pâté de maisons aux pierres noircies qu'entourent les rues Saint-André-des-Arts, de la Harpe, des Fossés et des Cordeliers. Rue Saint-André, non loin de Bergier, le limonadier populaire, habite Billaud, avocat sans cause, auteur sans succès, aussi maigre, noir et muet que sa femme est replète, blonde et loquace. Au coin de la rue de la Harpe et de la rue Serpente est la boutique de l'imprimeur Mamoro, dont Manuel est le voisin. Le docteur Chevetel habite rue des Fossés, et, rue des Cordeliers, un cordon de fer, servant de sonnette, désigne le logis délabré où, dans un cabinet exigu, Marat, la tête enveloppée d'un mouchoir trempé de vinaigre, écrit ses articles de *l'Ami du peuple.* Le fils d'un cordonnier de Nevers, Chaumette, encore étudiant en médecine, mais déjà connu pour son exaltation, est locataire, rue du Paon, d'une petite chambre meublée. Sergent a son atelier rue des Poitevins, Simon, son échoppe rue des Cordeliers, et Legendre, son étal rue des Boucheries-Saint-Germain. Enfin, dans la cour du Commerce, passage qui fait communiquer la rue Saint-André-des-Arts avec la rue des Cordeliers, Danton, ci-devant avocat aux conseils du roi et l'électeur le plus célèbre du district, a, sur la porte du nº 1, une plaque avec son nom gravé.

Tout à côté de ce dédale de rues étroites et sinueuses, s'élève le quartier neuf de la Nouvelle-Comédie où Camille Desmoulins ira s'installer au moment de son mariage et qu'habitent déjà le Provençal Rovère, Brune, qui a quitté l'École de droit pour la casse du typographe, Stanislas Fréron l'orateur du peuple, et Fabre, le poète, qui va bientôt ajouter son nom à celui de l'églantine qu'il a gagnée aux jeux floraux.

Tous ces hommes, lorsqu'ils ne s'attardent pas à boire de la bière rouge à la brasserie de l'Hortensia, ou des « demi-tasses » au café du Rendez-vous, se réunissent au siège du district, dans la chapelle des Cordeliers. « C'est là qu'on maintient les principes » et qu'on se propose de « faire à Paris la loi ». Aussi, avec quelle fureur y fut accueilli le décret de l'Assemblée qui, en mai 90, supprima les districts et institua, pour les remplacer, quarante-huit sections de vote où il ne devait être permis de délibérer qu'au moment et à propos des élections !

« O mes chers Cordeliers, adieu ! écrivit le nouvel inscrit, Camille Desmoulins. Adieu donc à notre sonnette, à notre fauteuil, à notre tribune retentissante et pleine d'orateurs illustres ! Tous les républicains sont consternés. »

Pour pouvoir se grouper encore, en dépit du fâcheux décret, les principaux électeurs du quartier décidèrent de fonder un club qu'ils appelèrent *Société des Amis des droits de l'homme et du citoyen* et qui devait devenir célèbre sous le nom de Club des Cordeliers.

Le lieu de réunion de la société resta au siège de l'ancien district. La salle était ouverte à tous ; femmes et enfants pouvaient assister aux séances et les femmes ne s'en privaient pas. La devise des Cordeliers était : Liberté, Fraternité, Égalité, et leur emblème un œil ouvert, symbole des « défiances salutaires ». Il n'y avait aucun règlement, aucune contrainte ; l'essentiel, quand tous les assistants avaient récité, debout, comme en prière, la *Déclaration des droits*, était que l'orateur combattît le trône et l'autel, dénonçât quelque trahison nouvelle de la municipalité ou de l'Assemblée nationale.

Quand il y avait une réunion importante aux Jacobins, on s'y rendait en groupe et la soirée, le plus souvent, se terminait chez Roze, le traiteur de la rue Grange-Batelière. D'autres fois, Camille recevait chez lui ses amis du club

attirés par la bonne grâce et « la beauté parfaite » de Lucile. Ce n'est que plus tard, quand il eut échangé « le médiocre logement », qu'il habitait alors, contre un appartement plus vaste, dans la même maison, que Danton « prit l'habitude de traiter souvent, cour du Commerce, Fabre, Brune, Desmoulins, Legendre, Chaumette, Billaud et autres ». En 90, ayant quitté sa charge d'avocat au conseil du roi, il était si gêné que « sa femme n'aurait pu subvenir aux frais du ménage sans le louis par semaine qu'elle recevait de ses parents ». Agé de trente et un ans, mais portant plus à cause de sa forte corpulence, il avait le cou gras, le nez écrasé, une large face grêlée, le teint coloré de rouge brun comme un « Tartare ». « Avec sa jovialité brusque, a écrit M. Madelin, son dernier et sagace biographe, un certain sans-façon qui flattait le boucher et amusait l'homme de lettres, il exerçait du couvent des Cordeliers au café Procope la dictature de sa parole. Elle le faisait « chérir » et, par elle, Georges-Jacques Danton était roi de la république des Cordeliers. »

Il avait le geste vif, le parler franc, et, sans cesse, « le rire et la débauche aux lèvres ». Il était cynique et grossier, mais sans fiel, non par vertu mais par tempérament. « Ses plaisanteries sont aussi rustres que lui, disait Lucile Desmoulins ; malgré cela, il est bon diable. » Il arrivait accompagné de sa femme, jeune et jolie, avec des manières douces, et suivi toujours de Brune « qu'il appelait son *Patagon* à cause de son immense taille ».

Marat ne se montra pas souvent rue du Théâtre-Français et, malgré le prestige dont jouissait Robespierre auprès de son ancien camarade de collège, il semble qu'il n'ait pas été un familier de la maison. Il venait Chaumette et Alquier, le boucher Legendre et Panis, son beau-frère, le beau Ricord et sa femme. Quelquefois, Pétion quittait son « intérieur délicieux » pour aller comploter avec les habitués du salon de Lucile et l'on y voyait presque toujours, l'air déjà inquiétant, Fabre, qui espérait trouver, dans la politique, une situation qu'il avait vainement cherchée au théâtre. A part Legendre, le docteur Boucher et deux ou trois autres c'était, autour de Camille, tout heureux de son rôle d'amphitryon, un cercle d'avocats et de gens de lettres, de gens de lettres plutôt que d'avocats. Si Danton se servait, par paresse, de la plume que Desmoulins tenait à sa disposition, Philipeaux gaspillait une encre brouillonne et vaniteuse à écrire article

sur article. Brune avait à peine quitté le royaliste *Journal de la cour et de la ville* qu'il prêtait sa maison et ses presses à une feuille incendiaire, *la Bouche de fer.* Robert, « petit homme à tête noire, aussi large que haut », depuis qu'il avait épousé, en mai 90, une femme « spirituelle, adroite et fine », rédigeait avec elle *le Mercure national* et Fréron était le journaliste le plus en vogue du moment.

Un autre faiseur de libelles, Suleau, n'avait pas cessé de voir son ancien camarade de collège, Desmoulins, encore qu'ils fussent « perchés à l'opposite sur les deux pôles de la Révolution ». Il ne se présentait, rue du Théâtre-Français, que lorsqu'il était sûr de ne pas se trouver « en détestable compagnie ». Il y était toujours reçu avec plaisir. On avait beau presser Camille de rompre avec un ami « engoué du panache blanc », il refusait, arguant de son faible pour les gens d'esprit et, quand il avait dîné avec lui, se bornait à dire, en sortant de table : « Dieu soit loué ! je l'ai fait sans péché. »

Suleau lui donnait des « conseils modérés » et aurait voulu l'arracher à un entourage qui, prévoyait-il, le conduirait à sa perte. Il trouvait Lucile « jolie et intéressante » et craignait, qu' « un de ces matins, elle devînt la veuve d'un pendu et la proie d'un pandour ».

En vérité, nombre de ceux qu'accueillait Camille chez lui étaient amoureux de la maîtresse du logis. Avant d'épouser une gentille ouvrière en modes, Brune envoyait des cadeaux à Lucile et Thuriot est, dans le diurnal, l'objet d'un repoussant et un peu vif portrait, parce qu'il s'était un soir montré sottement entreprenant avec elle. Elle avait « garde de se laisser séduire ». Quand « je m'aperçus que Danton... oh ! pour celui-là, je m'en défiai, note-t-elle. J'avais à craindre les yeux de sa femme avec laquelle je ne voulais pas être mal. Je fis si bien que l'un ne sut pas que je m'en étais aperçue et l'autre que cela pouvait être ».

Aussi bien, Danton, si ardent au plaisir qu'il fût ou dît être, croyait à l'amitié et « s'étonnait de la trahison ». Il chérissait sa femme et savait qu'il pouvait compter sur le dévouement de Desmoulins. Par loyauté, il cessa à temps un jeu dangereux. Mais « une chose surtout chagrinait Lucile : c'était Fréron », qui avait été, tout de suite, séduit par sa beauté et conquis par sa grâce. Il avait une jolie tête de petit maître, des traits réguliers, une bouche sinueuse

et narquoise. L'aménité de ses manières et le soin qu'il prenait de sa personne contrastaient avec le ton grossier et la mise désordonnée de quelques-uns de ses compagnons. Il était plaisant à écouter, spirituel et tendre, galant et discret. Chassé de *l'Année littéraire* que son père avait fondée, il avait toujours trouvé le moyen de mener la vie facile et dispendieuse qu'il aimait. Après de nombreuses bonnes fortunes, il vivait avec une demoiselle Masson, sa maîtresse, dont il avait deux enfants. Il la délaissait depuis qu'épris de Lucile Desmoulins, il passait chez Camille une partie de son temps.

« Chaque jour, écrit la jeune femme, je voyais de nouveaux progrès et ne savais que faire ; je consultai maman : elle approuva mon projet de badiner et plaisanter là-dessus et c'était le parti le plus sage car, que faire? Lui défendre de venir? Chaque jour Camille et lui avaient affaire ensemble, tous les jours nous nous serions rencontrés... je me crus donc très prudente de le recevoir avec amitié et réserve comme à l'ordinaire. »

Fréron se consolait en lisant un sonnet de Pétrarque et, comme son auteur favori, il se contentait de sentir toujours « présente en lui » celle qu'il aimait et de s'occuper surtout d'elle.

Toutefois, il ne négligeait pas son journal et était assidu aux séances des Cordeliers. Quoiqu'il portât encore, comme Desmoulins et Danton, le catogan, l'habit, la veste et la culotte, il fut, à plusieurs reprises, nommé président du club, composé en majorité d'hommes en bonnet rouge, en carmagnole et en pantalon. Mais, en vérité, de cette société populaire, Marat restait l'âme et Danton l'orateur. Les autres meneurs leur étaient assujettis : Fréron, Legendre, Brune, Billaud et Desmoulins lui-même dont la trace se perd dans le sillage qu'il suivait à la traîne. Même dans les *Révolutions de France et de Brabant*, on sent qu'il tient la plume mais ne la conduit pas. Danton, du reste, a écrit de sa main un numéro entier du journal et, dans les autres, son influence est évidente. Camille l'aide de son mieux. Il rivalise de cynisme avec Marat pour pénétrer plus bas dans les masses et, inventant chaque jour quelque complot liberticide, il excite les soupçons du peuple et le pousse à l'insurrection.

La municipalité de Paris était attaquée avec une telle

violence au club des Cordeliers qu'elle obligea ses membres à quitter le couvent devenu propriété nationale. Après avoir passé quelque temps au Jeu de paume du docteur Bergeron, ils s'installèrent rue Dauphine, dans l'hôtel de Mouy, pour ne pas tarder à revenir au siège de l'ancien district, non dans la chapelle, mais dans le réfectoire des moines expulsés.

C'est dans cette salle, dont un assistant éventuel a fait un saisissant tableau, que se fomenta ouvertement « le second accès de la Révolution », sans que l'Assemblée, déjà impuissante, ait rien fait pour en empêcher la préparation.

CHAPITRE XII

L'inutile émeute.

Quand, le 21 juin 91, se répandit la nouvelle du « decampativos des Capètes et Capets », selon l'injurieuse expression de Camille, ce fut, dans Paris, une stupeur générale. Le canon sonnait l'alarme ; dans les rues, on lacérait les portraits du roi ; à la place de Grève, on mutilait son buste. La foule lisait les imprécations de Desmoulins dans *les Révolutions*, les insultes de Marat et de Fréron dans *l'Ami* et *l'Orateur du peuple*. « Nous voilà libres et sans roi ! » disait-on aux Cordeliers où l'on demandait si La Fayette et Bailly, chargés de la police de Paris, étaient « des imbéciles ou des traîtres ». « Trahison, parjure, vociférait Camille... il faut leur trancher la tête ! »

La famille royale, arrêtée à Varennes, arriva à Paris le 25 juin, à sept heures du soir. L'Assemblée avait, le jour même, suspendu Louis XVI du pouvoir et décidé que les ministres gouverneraient seuls en attendant une décision prochaine. Mais, déjà, les Cordeliers avaient réclamé la République, non qu'ils fussent encore partisans de cette forme de gouvernement, mais parce qu'ils comptaient sur la destitution du roi pour amener le renversement de l'organisation sociale. Si, « dirigés par une main invisible », certains préparaient un nouveau règne, si, par principe, d'autres étaient acquis au régime républicain, Camille Desmoulins, ses chefs et ses comparses n'avaient pas d'idées arrêtées, de projets bien assis. Régence ou dynastie nouvelle, république ou dictature, peu leur importait pourvu qu'une place

prépondérante leur pût être faite dans le gouvernement.

Le 15 juillet, à la demande de Barnave, l'Assemblée avait décrété que Louis XVI, enlevé de force, était irresponsable de sa fuite. Ce vote fut la cause d'une tumultueuse séance aux Jacobins. Dans la salle étroite, à la lueur des chandelles, les orateurs se pressaient pour obtenir la parole. Laclos présidait. Travaillant pour le duc d'Orléans, son maître, il proposa « avec vigueur » de rédiger une pétition qui serait apportée à l'Assemblée nationale pour la faire revenir sur le « fatal » décret. La majorité du club était prête à refuser, quand on annonça qu' « une multitude de citoyens portant dans leurs yeux et leur geste l'énergie et la tranquillité des hommes libres » accouraient aux Jacobins pour réclamer la déchéance. C'étaient « quelques centaines de motionnaires et de coureuses » recrutés, peut-être par Laclos, plutôt par Brune, Fréron et Camille qui n'étaient pas à leur coup d'essai.

L'orateur de la troupe invite « les amis de la constitution, les vrais soutiens de la liberté, à se rendre, en corps, au Champ-de-Mars, pour jurer, sur l'autel de la patrie, de ne jamais reconnaître Louis XVI comme roi des Français ». On applaudit aux tribunes. Dans la salle, les jacobins intimidés se rangent au « vœu du peuple » et cinq commissaires sont nommés pour « rédiger une pétition légale qui puisse être envoyée aux quatre-vingt-trois départements ».

Le lendemain matin, avant neuf heures, les membres des Cordeliers étaient au Champ-de-Mars, rangés autour de l'autel de la patrie. Ils avaient, à la boutonnière, la carte du club avec l'œil ouvert et l'un d'eux portait une bannière avec ces mots : La liberté ou la mort ! Les Jacobins arrivèrent beaucoup plus tard. Desmoulins harangua le peuple dans le costume des conspirateurs, petite veste légère et pantalon de toile. Danton fit, de « sa voix stentoriale, une lecture très animée de la pétition ». Elle faillit être signée sur l'heure, mais des difficultés de texte furent soulevées et il fallut remettre la discussion à la soirée, aux Jacobins. On y apprit que l'Assemblée venait formellement de reconnaître Louis XVI comme roi. Persister était prendre le parti des factieux. La pétition fut retirée.

Le coup était manqué si un nouvel effort n'était tenté. La victoire resterait, comme toujours, aux plus audacieux. Dans la matinée du 27 juillet, une vingtaine d'hommes

entrent au Champ-de-Mars. Ils y rencontrent deux invalides. Sans raison, ils leur coupent la tête et, selon l'usage, promènent ces trophées sanglants dans les rues de la capitale. C'était un dimanche. La garde nationale était alertée. Des bagarres se produisent un peu partout. Mais l'Assemblée, cette fois, résiste à l'émeute et proclame la loi martiale. La Fayette ordonne de tirer sur la populace qui s'enfuit en poussant des cris de haine et des menaces de mort.

Ni Desmoulins ni Danton n'avaient paru dans la mêlée. A peu près seul de leurs amis, Legendre, qui était, par goût, de tous les coups de force, y avait assisté. A huit heures du soir, il accourut chez Danton. Camille Desmoulins, Sergent, Brune, Fabre, Santerre, Duplain et Momoro étaient en conciliabule. Legendre était tout essoufflé d'avoir couru. Il arrivait de chez lui où l'attendaient deux personnes qu'il nomma et qui lui étaient venues dire : « Nous sommes chargés de vous avertir d'aller hors de Paris aujourd'hui, dîner à la campagne. Emmenez Danton, Camille et Fréron ; qu'on ne les voie pas en ville. C'est Charles de Lameth qui les y engage. »

Les conjurés n'attendirent pas un second avis. Ils partirent chacun de son côté, rasant les murs, et se retrouvèrent à Fontenay où Charpentier, le beau-père de Danton, leur offrit à souper. Dans la nuit, ils revinrent à Paris. Legendre alla rassurer sa femme, toujours peureuse, et Camille donner à la sienne rendez-vous, dans quelques jours, à Bourg-la-Reine. En passant sur le Pont-Neuf, Fréron fut reconnu, foulé aux pieds et ne dut de pouvoir s'échapper qu'à la protection de quelques Cordeliers qui faisaient partie de la garde nationale et qui le défendirent.

Le lendemain, Danton partit pour Arcis. Desmoulins, Fréron et Legendre se réfugièrent à Versailles, chez un ami de Marat et, quelques jours après, Camille avait rejoint Lucile à Bourg-la-Reine.

L'accusateur public du VIe arrondissement, Bernard, saisi de l'affaire, avait requis qu' « il fût informé contre les auteurs, fauteurs et complices des desseins funestes manifestés par les événements du 17 juillet » et délivré, contre Camille Desmoulins, Danton, Legendre et quelques autres Cordeliers, un mandat de prise de corps. Les presses de *l'Ami du peuple* et de *l'Orateur du peuple* furent mises en sûreté et on ne trouva au bureau des *Révolutions de France et de Brabant* que Roch-Mercandier, le secrétaire de la rédaction, qui fit feu

sur les soldats et, battu, malmené, fut conduit en prison, les vêtements en lambeaux.

Pendant ce temps, Camille était allé tranquillement s'installer à Bourg-la-Reine. Dans les premiers jours, il ne se montra pas au village. Mais on y avait appris sa venue. Le conseil municipal, composé de petits commerçants, était tout dévoué à la Révolution. Le maire, Poncelle, quitta son auberge pour aller saluer le journaliste patriote. L'abbé Pascal, qui avait prêté serment, quelques mois auparavant, vint aussi jusqu'au clos Payen, ainsi que de nombreux habitants du bourg. A part deux ou trois aristocrates et les dames de Montmartre, qui n'avaient pas encore été expulsées, tout le monde se réjouissait que Camille eût échappé à la prison. M. Duplessis n'était pas le moins enthousiaste. Élu commandant de la garde nationale du district, il était fier de son uniforme bleu et de ses épaulettes d'or et il assurait son gendre que, si on osait venir l'arrêter, il le défendrait à la tête de son bataillon.

Le 30 août, Brune sortit de prison. Moins heureux que Desmoulins, il n'avait pu fuir après la journée du Champ-de-Mars, avait été arrêté. Il fut invité à Bourg-la-Reine avec Fabre d'Églantine, Duplain, Robert et Stanislas Fréron. L'été, dans la vallée de la Bièvre, a un charme discret, d'une singulière douceur. L'air qu'on y respire, le ciel qu'on y voit, la chaleur qui vous pénètre sont autant de caresses. Les heures passaient, limpides et riantes, au clos Payen. Les hommes qui avaient poussé le peuple au carnage ne semblaient pas de mauvais bergers en ces bocages. Loin de Paris, des journaux et des clubs, ils s'amusaient comme de grands enfants et s'étaient donnés des surnoms candides. Camille, c'était *Honhon* ou *Bouli-Boula*, Fréron, *Lapin*. Ils appelaient Mme Duplessis, *Daronne* ou *Melpomène*, et Lucile, *Rouleau*. Fabre lisait quelque pastorale ou chantait : *Il pleut, bergère;* Brune, se souvenant de sa jeunesse indépendante, sautait comme un chevreau sur les pelouses inclinées. Robert souriait à ces ébats dans sa grosse face de chanoine et, à table, mangeait tandis que sa femme parlait.

Fréron n'avait d'yeux que pour Lucile. Elle était coiffée en poudre avec un coquet bonnet sur la tête. Auprès de sa mère, encore jeune et toujours séduisante, et de sa sœur Adèle, « elle se démène comme un lutin, joue comme un chat en montrant les dents ». Elle fait scintiller au soleil quelques

gouttes d'eau à la chaîne du vieux puits, cueille les fleurs du jardin, offre les fruits de la ferme. Elle donne à manger à ses lapins, les compare à Fréron, dont les lèvres tressaillent et, comme il rit en se moquant, elle lui tend une odorante brassée de thym et de serpolet avec ses « petites mains à trous ».

Il l'amène avec lui dans l'allée de tilleuls taillés qui longe l'enclos et longuement il lui parle des auteurs qu'elle préfère, Young et Grécourt, pour la retenir auprès de lui : « Que Camille en murmure, a-t-il écrit, qu'il en dise ce qu'il voudra... il ne peut faire à sa femme l'injure de penser qu'il est seul au monde qui la trouve aimable et qui ait le droit de le lui dire. » Et Fréron, qui sait les mots qui troublent, dit ce qu'il éprouve pour elle à Lucile, qui s'enfuit en criant : « Oh ! non, Stanislas ! »

« Être indéfinissable, » disait Fréron, « *Rouleau*, *Rouleau* chéri, mon pauvre *Rouleau*, mon bon diable », pensait Camille, le cœur encore plein d'amour. Toutefois, il n'était pas mécontent des sentiments inspirés par Lucile et de l'attrait qu'exerçait la jeune femme dans le cadre charmant qui semblait fait pour elle. « J'aime *Lapin* parce qu'il aime *Rouleau*. — Je sais que Fréron aime Lucile à la folie, » ne craignait-il pas de répéter, hors de toute sagesse, l'indéfectible gouailleur. Quant à Lucile, « la prudence, la discrétion étaient son étude » : « Qu'il devienne fou s'il veut, je m'en fiche, écrivait-elle au sujet de Fréron ; va, mon pauvre Camille, n'aie pas peur ! »

Jeux innocents et plaisirs champêtres, chansons d'amour et tendres idylles ne pouvaient durer toujours. Sauf Desmoulins, bien pourvu de rentes et puérilement heureux de montrer à ses amis « son patrimoine de Bourg-la-Reine », les autres ne pouvaient vivre longtemps dans l'inaction. Lui-même n'en avait pas le goût s'il en possédait les moyens. Danton n'était plus là, parti d'Arcis en Angleterre, pour l'entraîner à la lutte, mais Robespierre ne pouvant, comme ancien constituant, être député à l'Assemblée législative, poussait son camarade à se présenter aux élections. Malheureusement le décret de prise de corps dont Camille était frappé l'empêchait de faire acte de candidat. Il bouillait d'impatience. A plusieurs reprises, et au risque de se faire prendre, il était allé à Paris. En vain fit-il placarder une affiche « dénonçant au mépris des citoyens l'accusateur public et les juges du tribunal du VI[e] arrondissement » et

vint-il « causer du tumulte dans le deuxième bureau de l'assemblée électorale », la tactique des ministres au pouvoir était de laisser en liberté les conjurés du 17 juillet, mais de les empêcher d'entrer à la Législative. Quand l'amnistie fut votée, le 13 septembre, il était trop tard ; les élections avaient commencé.

Pour la deuxième fois et malgré qu'il en eût, Camille Desmoulins était évincé. Il était découragé « de voir tous ses cadets dans la Révolution lui passer sur le corps ». Aussi, « après avoir contribué à élever aux places qu'ils occupent Pétion, Robespierre, Rœderer, Manuel, etc. », il décide de « rentrer, après la Révolution, dans le barreau où la Révolution l'a trouvé quand elle a commencé ».

On le voit, pour Camille, qui était nanti, la Révolution était terminée en 91. Il pensait, comme Danton depuis l'échec du Champ-de-Mars, que « le royaume constitutionnel durerait plus longtemps en France que le royaume despotique ». Il était « respectueusement soumis à la Constitution jurée » et, en attendant sagement des élections nouvelles, il revenait prendre sa place au Palais.

L'occasion était propice. Depuis que, selon le souhait qu'il avait formé naguère, l'ordre des avocats était supprimé, les défenseurs officieux qui en avaient fait partie voyaient affluer la clientèle. Toutefois, Camille plaida peu, parce qu'il parlait mal. Il défendit d'abord les jacobins de Marseille contre le ministre d'André. Il se présenta, ensuite, devant le tribunal de police pour un escroc, fileur de cartes, qui fut condamné à six mois de prison et enfermé à Bicêtre, malgré l'appel formé contre le jugement. Dans son goût pour le bruit, Camille porta cette affaire hors du Palais. Il fit afficher, dans tout Paris, un grand placard en papier rouge où il protestait contre l'emprisonnement arbitraire de son client et s'élevait contre « l'injustice qu'il y avait à assimiler le vice et le crime, à égaler le voleur au joueur ».

Cette « scandaleuse apologie des jeux de hasard » indigna les honnêtes gens et un journal, *le Patriote français*, publia, contre son auteur, un violent article qui se terminait ainsi : « Cet homme ne se dit donc patriote que pour calomnier le patriotisme. »

Camille, piqué au vif, ne pouvait manquer de répondre. L'attaque était signée Girey-Dupré, mais c'est contre le directeur du journal, Brissot, qui avait essayé naguère de

le régenter, que Desmoulins partit en guerre. « Il ne vous sert à rien, écrivit-il dans la brochure qu'il publia, de dire que la diatribe n'est pas de vous. Le maître est responsable du domestique... Il est commode à un journaliste de prendre ainsi M. Girey en croupe pour couvrir son dos. Mais je saute à la bride, parce que c'est vous qui la tenez. »

« Un quart de bon garçon et trois quarts de cuistre, » Brissot n'était pas malhonnête homme. Il avait, avant la Révolution, mené une vie méritoire d'écrivain pauvre. Était-il vrai qu'à cette époque il eût gardé les souscriptions qu'il avait recueillies pour un ouvrage qu'il ne fit jamais paraître? L'insulteur Morande, le plus vil des drôles, l'avait écrit sans le pouvoir prouver. Camille s'empara de cette accusation et en souffleta son ennemi. Il prit, comme épigraphe de son libelle, *Factus sum in proverbium* — je suis devenu proverbe — et inventa contre Brissot le verbe *brissoter*, synonyme de filouter.

Brissot ne devait pas se relever des coups qui lui étaient assénés. Le venimeux pamphlet n'était pas seulement inspiré par l'amour-propre irrité. Le directeur du *Patriote français* se voyait reprocher sa fureur belliqueuse et ses sentiments républicains, à un moment où Camille Desmoulins était, avec Robespierre, contre la guerre et s'était, avec Danton, « interdit de prononcer le nom de république ». L'attaque était redoutable et allait devenir mortelle. *Jean-Pierre Brissot démasqué* contenait en germe l'*Histoire des Brissotins* et servait de prélude à la chute prochaine et à la condamnation des girondins.

Après cette œuvre de haine, Camille laissa la « carrière athlétique ». Ne faisant pas partie de l'Assemblée et n'ayant plus de journal, il perdit l'habitude de se mettre en avant. Il ne paraissait plus guère aux Cordeliers et aux Jacobins. Il n'écrivait plus, ne dénonçait plus, n'insultait plus. Il se souvenait qu'il avait « souffert du froid et de la faim à l'hôtel de la Frugalité » et pouvait être satisfait de mener une vie agréable, dans un intérieur confortable, entre une table bien servie et son lit « de damas bleu ». Il recevait ses amis, rue du Théâtre-Français, les retrouvait au café, les emmenait à Bourg-la-Reine en parties de plaisir, allait dîner en ville avec Lucile et la conduisait au spectacle. Il semblait que cette existence lui avait fait abandonner ses rêves de gloire et perdre le goût de l'esclandre et du bruit.

CHAPITRE XIII

La Tribune des Patriotes.

En vérité, ce tranquille bonheur ne le contentait pas. Malgré le retentissement de son pamphlet contre Brissot, il regrettait le temps où chaque numéro des *Révolutions* le faisait bruyamment acclamer ou maudire. Il était las de « se reposer de ses fatigues polémiques » ; il lui en coûtait de « déroger à plaider des causes bourgeoises après avoir traité de si grands intérêts ». « Il en est de la plume comme de l'épée, mandait-il à son père, on ne peut plus la mettre au fourreau une fois qu'elle est dehors... M. Necker ne soupirait pas plus dans la retraite, après son rappel du contrôle général, que je n'ai fait, depuis ma démission de journaliste, après un imprimeur qui me rappelât au gouvernail de l'opinion. »

On le voit, ce n'est pas d'écrire qu'il est surtout pressé ; il veut sortir de l'ombre où, grâce à l'aisance qu'il a acquise en se mariant, il a pu vivre, pendant quelques mois, à l'abri des représailles et sans le souci journalier de l'article à faire. Il sent qu'on l'oubliera s'il continue de se taire et il n'est rien qu'il craigne tant que le silence sur son nom.

D'autre part, depuis son mariage, les ressources du ménage ont diminué de jour en jour. La dot qu'a donnée M. Duplessis étant « placée sur le roi », c'est en papier qu'en sont payés, avec de grands retards, les arrérages. Or, la devise révolutionnaire est dépréciée déjà, au point que le député Cambon a pu dire : « Un petit écu en assignat ne vaut plus en Angleterre que 35 ou 50 sous, puis 43 sous. » Les 3 000 livres de rente qu'a apportées Lucile n'en représentent plus que 2 500 environ — dix à douze mille francs d'aujourd'hui. C'est insuffisant « en un moment où tout est renchéri plus de la moitié que du tiers », surtout que Camille va « tout à l'heure avoir un enfant et qu'il sent déjà les charges de la paternité par les frais de layette ».

C'est boutade de dire qu'il lui serait « plus aisé de vivre dans un tonneau que dans un palais ». Son appartement est vaste et bien disposé et s'il se sert d'un tonneau pour loger le vin dont il est gourmand, il serait bien fâché qu'on le

forçât à mener l'existence de Diogène. Il recherche les plaisirs et les fêtes, se complaît à la vie facile et brillante, a du goût pour la bonne chère. « Grand coureur de repas, » tout de même que le vicomte de Mirabeau qu'il a accablé de ses sarcasmes,

Il tient en honneur la cuisine,
Aime que le gigot commence à prendre mine
Et ne dédaigne pas les flacons de Bordeaux.

Or, malgré qu'il en ait, il est, comme naguère, réduit à l'abstinence. Ce n'est pas faute d'avoir prévenu sa femme et son beau-père. Il n'a pas cessé de leur montrer que la banqueroute était inévitable. Il n'est pas parvenu à se faire croire de sa famille. Lucile n'a jamais consenti à convertir ses rentes en biens nationaux. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Parce qu'il n'a pas été écouté, il se voit à la veille de perdre une dot considérable. Il faudrait, pour vivre, qu'il reprît son métier de journaliste et, « faute de fonds », il ne peut créer un nouveau journal. Il n'a plus de pécule depuis qu'il a cessé *les Révolutions de France et de Brabant.* « C'est une grande sottise qu'il a faite » et qui semble irréparable. En dépit de tout ce qui a été écrit contre lui, il n'est pas plus riche que ses confrères en révolution. Robespierre, Panis, Brune, n'ont rien gagné, mais il a perdu plus de la moitié de la fortune qu'il tenait de sa femme. Fréron et Marat vivent de leur plume et Danton gagne 3 000 livres par an depuis qu'il a été élu substitut du procureur de la Commune.

Naturellement enclin à la dépense, mait fort ignorant dans les affaires d'argent, Camille Desmoulins n'était guère capable de lutter contre la mauvaise fortune. Son ami Fréron, au contraire, avait autant d'habileté à présenter un journal au goût du public que d'ingéniosité à trouver les éléments indispensables à sa fondation. Il avait été obligé de quitter *l'Orateur du peuple*, depuis l'échauffourée du Champ-de-Mars. Les fonctions municipales et la présidence du club des Cordeliers lui laissaient des loisirs. Une collaboration avec Desmoulins, dont il admirait le talent, sans compter qu'elle pourrait être un gage de succès, s'il s'occupait lui-même du journal, lui permettrait d'être reçu plus souvent encore au foyer de son ami. Il s'employa, avec beaucoup d'adresse et de persévérance, à trouver les fonds nécessaires à la séduisante entreprise. Le libraire Duplain était, comme lui, un

habitué de Bourg-la-Reine. Il passait pour riche et on le disait assez avare. Les familiers du clos Payen lui avaient donné le surnom de *Saturne*, non que, n'ayant jamais été père, il dévorât ses enfants à leur naissance, mais parce que, au milieu de tous ces jeunes gens, il avait une allure de patriarche et prédisait sans cesse que l'âge d'or régnerait en France aussitôt que les Cordeliers seraient au pouvoir. C'était, comme on voit, un bon *patriote* dont Fréron sut flatter si bien l'exaltation politique qu'il finit par consentir à « se faire entrepreneur de vérités » en mettant à sa charge les frais du nouveau journal.

Camille va pouvoir enfin « dégainer la plume de l'écritoire », sous la bannière d'un « libraire selon son cœur ». « De l'encre, du papier ! » crie-t-il aux échos et se rengorgeant : « Me voilà redevenu journaliste, c'est-à-dire un des nouveaux pairs de France et un peu plus puissant qu'un prince français ! »

Il a trouvé un bon titre : *la Tribune des patriotes* et, le 30 avril 1792, le premier numéro paraissait avec un éclatant prospectus : « La sève du printemps fait sortir les révolutionnaires de leur quartier d'hiver :

« *Le bruit court que Marat va tout réduire en poudre*
Et dans les Cordeliers est entré comme un foudre. »

« Aux presses de *l'Ami du peuple*, saisies tant de fois, *l'Orateur du peuple* joint aussi les siennes, anoblies par les décrets de prise de corps. C'est dans ce journal, que nous intitulons *la Tribune des patriotes*, et qui fait suite au n° 86 des *Révolutions de France et de Brabant*, que Stanislas Fréron, l'orateur du peuple et président des Cordeliers, va rentrer en campagne avec Camille Desmoulins, membre de la société des *Amis de la Constitution en* 1789 et aujourd'hui le doyen des Jacobins.

« Les aristocrates de toutes les couleurs croient voir le président Fréron, à qui s'applique si bien ce vers d'Horace :

O matre pulchra filia pulchrior

monté sur le Bucentaure, comme le doge de Venise, sortir du port des Cordeliers pour leur donner la chasse. »

Les articles étaient signés, « au moins en lettres initiales ». « Pour ne pas prendre un fardeau au-dessus de ses forces, » Camille ne rédigeait qu'une feuille sur les trois dont le journal

était formé. Dans *la Tribune des patriotes*, on ne retrouve pas le polémiste ardent de *la France libre* et des *Révolutions.* Il s'en excuse lui-même : « Alors, dit-il, j'étais sûr de ma main et mon style n'avait pas été gâté par la méditation et les expériences de la vie. Aujourd'hui, si mon lecteur ne rit plus tant, je tâcherai qu'il n'en pense pas moins. »

Le style aurait paru aussi plaisant que naguère si, en guidant sa plume, on n'avait jugulé la verve du polémiste. A n'en pas douter, Desmoulins et Fréron écrivaient sous l'influence de Robespierre. Il avait pris sur leur esprit un tel ascendant qu'ils « le regardaient comme le point de ralliement des patriotes et le panache sans tache qui mènera la nation à la liberté et au bonheur ». Ainsi Camille se désintéresse-t-il de Brissot qu'il vient de démasquer, parce que Robespierre fait encore fond sur Brissot et veut qu'on le ménage, tandis que, dans chaque numéro de *la Tribune*, La Fayette est attaqué avec une animosité sournoise, se voit reprocher sa « très grande influence aux Jacobins ». Les apostrophes gouailleuses de naguère ont fait place à une monotone controverse, sorte de réquisitoire contre le général qui domine « l'Assemblée nationale et garnit toutes les places de ses suppôts ».

Ces longueurs insidieuses et de ton mesuré ne sont, ni dans le fond, ni dans la forme, à la manière du procureur de *la Lanterne.* Il avait la passion de la vogue mais était trop insouciant pour aspirer au pouvoir. Au contraire, l'ambition de Robespierre était sans limite et « tous ceux que les regards publics avaient distingués étaient à ses yeux des rivaux » qu'il s'acharnait à abattre. Il usa de Desmoulins envers La Fayette, comme il devait s'en servir plus tard contre les girondins et les hébertistes. Et ses opinions précises apparaissent dans le cours du journal qu'il inspire, soit pour condamner la guerre, soit, mieux encore, pour protester contre l'interdiction des processions et défendre les prêtres qui « rendent de grands services ».

Parfois, pourtant, parmi les phrases cheminant comme une eau égale, scintille l'éclair d'une paillette. L'écrivain libéré a joyeusement déchiré de sa plume le manteau de Basile et, redevenu lui-même, il persifle et menace :

« Mes généreux confrères me regardent comme le lion qui s'est laissé faire les ongles par Amaryllis. Faire les livres est un métier qui s'apprend et s'oublie. Demandez à Mercier.

C'est la paresse et la désuétude qui m'ont rongé les ongles. Avec un peu d'expérience, ils repousseront... Tremblez, ingrats, ambitieux, aristocrates, contre-révolutionnaires ! »

Les ongles n'eurent pas le temps de pousser pour que puissent trembler les uns et les autres. *La Tribune des patriotes* eut seulement quatre numéros. Un mois après sa création, l'ennuyeux journal avait cessé d'exister et ses auteurs, rengainant la plume une fois encore, s'étaient armés de la pique révolutionnaire.

CHAPITRE XIV

La suprême partie.

Tout se préparait pour un soulèvement contre la cour. Des conciliabules se tenaient, presque tous les soirs, au Soleil d'Or, chez le brasseur Santerre. On s'y plaignait du manque de travail, de la cherté du pain ; on en rendait responsables la trahison du roi et la perfidie de la reine. Les partis de gauche étaient d'accord pour organiser une journée. Mais Danton et Robespierre auraient préféré qu'elle n'eût pas lieu encore ; ils pensaient qu'il fallait attendre le 14 juillet et « convoquer, pour ce jour-là, toute la nation au Champ-de-Mars ».

Le 13 juin, Louis XVI, qui avait imprudemment accepté le licenciement de sa garde constitutionnelle, refusa de sanctionner deux décrets de l'Assemblée, l'un pour la formation d'un camp de 10 000 hommes sous Paris, l'autre pour la déportation des prêtres réfractaires, « comme fauteurs de troubles ». Le ministre de l'Intérieur, Roland, protesta, dans une lettre insolente, contre le *veto* du roi. Il fut prié de « remettre son portefeuille » avec deux autres membres du cabinet, Servan et Clavières.

Le matin du 14, les ministres disgraciés furent accueillis à l'Assemblée comme des « martyrs ». Ils paraissaient fort irrités et se montraient décidés à employer la force pour obliger le roi à les rappeler au ministère et c'est, en effet, « dans le salon de Mme Roland que fut conçue et combinée l'insurrection ».

Au contraire, les amis de Danton et de Robespierre

appréhendaient les suites d'un mouvement populaire : « Nous voyions, écrivait Camille Desmoulins, que la violence ne pouvait tourner nullement au profit de la liberté. Aussi, après avoir applaudi, dans le conseil général de la Commune, aux pétitionnaires lorsqu'ils vinrent prévenir, cinq jours d'avance, la municipalité qu'ils se proposaient de célébrer, le 20 juin, la commémoration du serment du Jeu de Paume, ai-je fait tous mes efforts aux Jacobins pour que cette levée de boucliers ne fût autre chose qu'une bénédiction de drapeaux, une revue des patriotes, pour que ce ne fût qu'une insurrection comminatoire. »

Il prit la parole dans trois séances consécutives, répétant que « rien n'était plus dangereux qu'une émeute partielle, qu'il fallait attendre ».

Ainsi, dans cette journée du 20 juin, où la populace envahit les Tuileries, Desmoulins ne joua aucun rôle. Comme il le redoutait, l'échauffourée fut, pour ceux qui l'avaient fomentée, un véritable échec. Louis XVI avait reçu les insurgés avec un courage tranquille. Il refusa de retirer son *veto* et se fit acclamer en buvant un verre de vin à la santé du peuple. Le trône, au lieu de s'effondrer, sembla consolidé. Il y eut dans Paris un revirement général et, de tous les départements, arrivèrent des protestations contre l'humiliation infligée au monarque. On accusa Danton, Robespierre, Marat, qui n'avaient pas participé à l'émeute et il se vendit une caricature où « *Janot-Desmoulins*, coiffé du bonnet des esclaves phrygiens, se sauvait en hâte, écrasé sous sa lanterne, tandis que la débâcle faisait craquer et fondre tout le nouveau monde démocratique ».

Cette réaction serait devenue inquiétante si La Fayette, qui était accouru pour sauver le trône, n'avait été désavoué par la reine. Dans la crainte du péril, les partisans de Robespierre, d'accord cette fois avec ceux de Roland, se ressaisirent. De nombreux fédérés étaient partis des départements pour « renforcer le patriotisme » de la capitale. Secondés par la municipalité, Jacobins et Cordeliers redoublèrent d'effort pour enfiévrer les esprits. Ils répétaient, dans tous les clubs et tous les cafés, qu'il fallait, pour « sauver l'État », « chasser les Tarquins ». C'est du roi qu'il s'agissait. Le 29 juillet, Robespierre avait réclamé aux Jacobins la suspension de Louis XVI. La section du Théâtre-Français, qui avait remplacé le district des Cordeliers, était le foyer de la conspi-

ration. Manuel, Billaud-Varenne, Fabre d'Églantine, Brune, Fréron, Desmoulins s'y groupaient autour de Danton qui avait publiquement annoncé qu'on se débarrasserait du roi le 14 juillet : « Cette g... de Révolution est ratée, les patriotes n'y ont rien gagné, » disait-il à ses affiliés pour exciter leur convoitise. Desmoulins le secondait de son mieux, allant, tous les soirs, trinquer avec des ouvriers chez Santerre, au faubourg Saint-Antoine, cher Bergier, rue Saint-André-des-Arts et aussi au Cadran bleu.

Le 30 juin, Mme Duplessis vint de Bourg-la-Reine pour voir sa fille et s'installa auprès d'elle. Le 6 juillet, Lucile mit au monde un fils. Le clergé constitutionnel tenait encore les registres des naissances. « Le décret de l'Assemblée législative, relatif au mode de constater l'état civil des citoyens autrement que par des cérémonies religieuses, » n'était pas en application. Camille, pour se distinguer, voulut, avant tout le monde, « user des dispositions de la loi constitutionnelle, afin de s'épargner un jour, de la part de son fils, de l'avoir lié par serment à des opinions qui ne pourraient pas encore être les siennes et de l'avoir fait débuter dans le monde par un choix inconséquent entre neuf cents et tant de religions qui partagent les hommes dans un temps où il ne pouvait pas seulement distinguer sa mère ».

Le 9 juillet, accompagné de deux témoins, députés à l'Assemblée nationale, Lecointre (de Versailles) et Merlin (de Thionville), il se rendit à « la ci-devant maison commune de Paris, entra dans le lieu ordinaire des séances du conseil municipal et, toutes portes ouvertes, il dit que « le 6 de ce mois, il lui était né un fils du légitime mariage de lui, comparant, avec Anne-Lucile-Philippe Laridon-Duplessis ». Ensuite, il « requit l'officier municipal de constater l'état civil de l'enfant qu'il lui présentait sur le bureau, voulant que son fils se nomme Horace ».

Cette longue déclaration fut inscrite sur un registre provisoire des naissances et, tout fier de la manifestation qu'il venait de faire, ainsi que du prénom bien romain qu'il avait choisi, Camille revint chez lui où il reçut les félicitations de nombreux *patriotes*.

Lucile fut assez tôt remise, mais son esprit naturellement inquiet se tourmentait sur le destin de l'enfant glorieux : « Faible créature ! Quel sera ton sort? écrivait-elle dans son diurnal. O que je t'aime ! Tu ne me quitteras jamais ! » Et,

pour suivre non les leçons, mais l'exemple de Rousseau, elle envoya Horace en nourrice à l'Ile-Adam.

Aussitôt qu'il lui fut possible de sortir, elle quitta Paris pour aller se reposer chez ses parents, à Bourg-la-Reine. Son mari, « qui était dans la Révolution jusqu'au col », ne put l'accompagner. « Fier comme Don Quichotte, il paraît dans la cavalcade de la municipalité », va des Jacobins aux Cordeliers, de la section à la Commune, dîne chez Robespierre et soupe chez Danton. Il parcourt Paris à cheval, « consacre une journée à proclamer au milieu de trois mille gardes nationales et de vingt pièces de canon, le danger de la patrie ».

Le 24 juillet, il prononça au conseil général un discours qui effraya quelques rentiers : « Nous ne pouvons, dit-il, traiter le peuple français comme César qui traita le peuple romain sur 2 200 tables et donna ensuite à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en manger pendant trois mois. Il semble qu'il n'y ait de patriotisme et de vertu que dans la pauvreté, du moins dans une fortune médiocre. Mais dressons des tables devant nos portes, célébrons notre délivrance de l'aristocratie comme les Juifs célébraient leur délivrance des Pharaons ; mangeons aussi tous ensemble devant nos portes le gigot national, comme ils mangeaient le gigot pascal ; viens, respectueux artisan ; que tes mains durcies par le travail ne méprisent pas la mienne qui n'est fatiguée que d'une plume, viens, buvons ensemble ; embrassons-nous, et les ennemis seront vaincus. »

Après ces offres plus intéressées que généreuses, l'amateur de gigot se souvient de sa *Lanterne :* « Qu'on sonne le tocsin ! que toute la nation s'assemble ; que chacun soit investi du droit de punir de mort les conspirateurs, clame-t-il. Pour le salut de la liberté, un seul jour d'anarchie fera plus que quatre ans d'Assemblée nationale. »

Le 8 août, Lucile, quoique souffrant encore d'un abcès au sein, était revenue de la campagne. Elle avait des Marseillais à dîner le lendemain et passa sa journée à débarrasser les meubles de leur housse, à tout mettre en place.

Le repas fut gai, la chère excellente, les vins bien choisis : « Nous nous amusâmes assez, » écrit Lucile qui, lorsque ceux de ses invités qui n'étaient pas des familiers de la maison eurent pris congé, s'en fut, avec les autres, terminer la soirée chez Danton. Ils étaient attendus. M. et Mme Charpentier

les avaient précédés chez leur fille. La vieille dame pleurait, Charpentier avait l'air hébété.

Dès l'arrivée de Camille, Danton ne lui cacha pas sa résolution d'en finir avec la cour dans la nuit même, mais il était inquiet, craignant de ne pouvoir entraîner la foule. « L'affaire aura lieu, affirma Lucile, comme si elle le savait bien, quoiqu'elle n'en fût pas du tout sûre. » Elle était dolente encore et si nerveuse qu'elle se mit, sans raison, à rire comme une folle.

— Mais peut-on rire ainsi ! disait Mme Danton.

— Cela me présage bien des larmes, peut-être ce soir, répondit Mme Desmoulins, tout d'un coup attristée.

M. et Mme Charpentier se levèrent pour partir. Danton, désireux de rester seul pendant quelque temps avec Camille, engagea sa femme à aller reconduire ses parents jusque chez eux. Elle partit avec Lucile. Les rues étaient calmes. Les Parisiens prenaient paisiblement l'air devant leur porte. Charpentier, depuis qu'il avait quitté son commerce de limonadier, habitait rue de la Vieille-Monnaie, non loin de l'église Saint-Jacques de la Boucherie, entre les rues Saint-Louis et Saint-Martin.

La nuit était admirable, le ciel pur, l'air calme, un peu chaud. M. Charpentier offrit de s'asseoir à la terrasse d'un café. Quelques sans-culottes passant une chanson aux lèvres, Lucile, toute tremblante, demanda à rentrer. Mme Danton se moqua de sa faiblesse, mais, « à force d'en entendre, la peur la gagna aussi » et les deux femmes, quittant M. et Mme Charpentier, s'en retournèrent en courant à la Cour du Commerce.

L'appartement de Danton s'était rempli de monde. Lucile, s'approchant de Mme Robert qu'elle aperçut dans un coin de la pièce, lui demanda d'une voix angoissée si l'on sonnerait le tocsin. « Mais oui ! » lui fut-il répondu. Elle en fut si émue qu'elle resta immobile, écoutant tout, ne disant rien.

Bientôt les hommes apportèrent des armes. Lorsque Camille parut, tenant un fusil, Lucile eut une crise de larmes ; elle s'enfonça dans l'alcôve en cachant son visage dans ses mains. Puis, guettant le moment de parler en secret à son mari, elle lui dit son inquiétude. Il la rassura tant bien que mal, lui promettant qu'il ne quitterait pas Danton.

Fréron était là. Il regardait avec fixité sa « trop cruelle amante » et il répétait, pour être entendu d'elle : « Je suis las de la vie, je ne cherche que la mort. »

D'autres patriotes arrivèrent encore. Pour ne pas voir les apprêts du combat, Lucile « alla se fourrer dans le salon qui était sans lumière ». Quand ils furent partis, elle s'assit près d'un lit, « accablée, anéantie », s'assoupissant parfois et déraisonnant quand elle essayait de parler à Mme Danton et à Mme Robert qui tentaient vainement de la calmer.

A minuit sonnant, Danton rentra pour se coucher. Des sectionnaires vinrent le demander à diverses reprises. « Il n'avait pas l'air empressé. » Enfin, il s'en fut pour aller à la Commune où il était attendu. Quand il y arriva, les sectionnaires étaient les maîtres de l'Hôtel de Ville. « Franchissant le Rubicon, » il fit appeler Mandat, qui commandait la garde nationale, et, « signant ainsi, comme il s'en est vanté, l'arrêt de mort » du seul homme qui pouvait défendre le trône, il assura la victoire des insurgés.

Les femmes étaient seules. Le silence pesait. Soudain, on entendit une cloche. C'était le tocsin des Cordeliers. Il sonna longtemps seul. Lucile était revenue dans le salon. Le visage baigné de larmes, elle écoutait, à genoux sur l'embrasure de la fenêtre, retentir sur la rue déserte la fatale cloche.

Mais Danton était rentré. Il n'apportait pas de nouvelles. Mme Robert, fort inquiète sur le sort de son mari, le questionna. Il répondit qu'il ne savait pas et alla se jeter sur son lit.

D'autres hommes arrivaient, venant donner de vagues indications, tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Personne ne pouvait dire ce que Robert était devenu : « Il marche avec le faubourg, dit sa femme. S'il périt, je ne lui survivrai pas ! » Et Danton qui reste dans son lit, lui, le point de ralliement ! Si mon mari périt, je suis forcée de le poignarder. »

Elle roulait des yeux terribles. Lucile, un peu remise à voir le souci d'autrui, essayait de la consoler et ne la quittait pas, sachant ce dont elle était capable.

A une heure du matin, Camille était de retour. Lucile lui passa tendrement le bras autour du col et il s'endormit sur son épaule.

Mme Robert insistait pour partir : « Je ne puis rester ici, répétait-elle, Mme Danton m'est insoutenable. Elle est tranquille, elle, son mari n'a pas envie de s'exposer ! »

Camille et Lucile lui proposèrent de l'emmener chez eux, rue du Théâtre-Français. Elle les suivit avec reconnaissance. Un lit de sangle fut installé dans le salon avec un matelas

et des couvertures et la pauvre femme put s'allonger pour prendre quelque repos, tandis que ses amis allaient eux-mêmes se coucher dans leur chambre. Mais les tocsins qui sonnaient maintenant de tous côtés les empêchèrent de dormir. Camille se leva au petit jour et, avant de partir, il jura à Lucile qu'il ne s'exposerait pas.

Mme Robert n'exhalait plus sa douleur, « mais son cœur était si fort serré qu'elle en devenait jaune ». Les deux femmes firent à déjeuner. Dix heures, onze heures passèrent. Pour distraire leur crainte, elles lurent alternativement et à voix haute les journaux de la veille, assises sur le canapé. A un moment, passa dans la rue un convoi de Marseillais jurant et criant victoire. Lucile descendit pour voir, puis, comme il lui manquait du pain, elle alla en prendre chez le boulanger. Elle fut reconnue et insultée par des voisines qui lui crièrent que Desmoulins était la cause de tout le mal.

Elle remonta toute tremblante et attendit dans l'angoisse. Vers une heure, Camille revint avec Fréron. Elle se jeta sur eux en pleurant. Ils étaient pâles, défaits. Ils venaient de voir mourir sur la brèche des Tuileries, qu'il défendait, leur camarade Suleau de Louis-le-Grand. Ils en étaient si émus qu'il en oublièrent de raconter à Lucile les péripéties de la matinée. Ils avaient fait, l'un près de l'autre, le coup de feu sur la place du Carroussel. Les Tuileries étaient forcées. Le roi et sa famille étaient allés demander refuge à l'Assemblée.

Camille était accouru pour donner des nouvelles, mais il fallait repartir. Fréron assura qu'il n'y avait plus rien à craindre et c'est de la terrasse du café Hottot, près du pont tournant, qu'ils assistèrent, tous les deux, au massacre des Suisses.

Ils ne revinrent que tard dans la soirée. La foule s'était ruée sur le château, avait achevé les blessés, tué, à coups de pique et de sabre, les serviteurs du palais, incendié les écuries du roi, enfoncé les caves. Tout avait été pillé et cassé, mais on s'était acharné spécialement contre ce qui avait appartenu à Marie-Antoinette et un insurgé apportait en offrande, à Lucile, dont le mari triomphait, « des éponges et les brosses de toilette de la reine ».

RAOUL ARNAUD.

(La fin au prochain numéro.)

Vasco [1]

CINQUIÈME PARTIE

> « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra. Celui qui l'aura perdue l'accroîtra. »
>
> (Luc, xvii, 33.)

I

« Impossible... impossible... » Telle fut la première idée qui me sortit du sommeil au lendemain de cette nuit singulière. Je ne suis pas impressionnable mais j'ai toujours eu la passion de voir clair dans les faits. L'histoire de Plessis me revenait, dans la lourdeur du réveil, comme un trait de migraine.

« M. Philippe est parti pour Paris au train de sept heures, » me dit la vieille servante en m'ouvrant les fenêtres. « Il a laissé un billet pour vous. » Vasco s'excusait de me fausser compagnie ; il avait, disait-il, affaire à Paris. Il ne serait, ajoutait-il, absent que quelques jours et je lui rendrais service en n'abandonnant pas la campagne en son absence. Il espérait m'y retrouver au retour.

J'avais tout le loisir nécessaire et, malgré la brusquerie de ce départ bien dans sa manière, je décidai de rester. Renoncer à le revoir après ces incomplètes confidences, à tâcher de rendre à ce malheureux l'équilibre qu'il semblait avoir perdu m'eût paru une infidélité à

 Voir *la Revue universelle* des 15 juillet, 1er et 15 août et 1er septembre 1927.

notre amitié de jeunesse. Surtout je ne pouvais me résoudre à demeurer dans le désordre d'esprit où la fin de son histoire m'avait laissé.

Tout le jour, en une rumination fatigante, je repassai les détails donnés par Philippe sur Plessis ; j'avais beau les comparer, je ne parvenais pas à trouver un lien de vraisemblance sinon de logique entre eux et cette suprême démission de soi-même qui l'avait conduit à « se faire lépreux ». Sans doute il ne faut point chercher de la conséquence dans une nature désespérée, mais rien dans le caractère dévoyé de son « desperado » ne me paraissait de nature à le porter à cette immolation tout au plus explicable par une foi ardente ou une presque surhumaine charité. Je n'avais pas été sans relever à plusieurs reprises, au cours du récit de Vasco, une tendance évidemment inconsciente de sa part à « inventer » Plessis, si je puis ainsi dire, en soulignant tout ce qui pouvait être trait ou apparence de détachement chez son ami pour glisser sur ce qui n'était que cynisme et outrance, au bénéfice de cette ombre romanesque qu'il profilait sur lui. Mais cette tendance, si elle pouvait expliquer certaines déformations, certains fléchissements des faits que j'avais d'instinct redressés dans leur probable réalité, ne pouvait donner la clef du fait immensément troublant qu'il avait rapporté. Suspects aussi à y bien songer avait été son agitation, son attitude hallucinée lorsqu'il avait décrit, revécu dans un cauchemardesque mélange d'obscurités et de détails presque trop précis les minutes pathétiques de la détermination de Plessis.

C'est au milieu de ces demi-soupçons et de ces interrogations sans réponse que me trouva encore, le surlendemain, la lettre d'Oswald. Le facteur rural me l'avait remise sur la terrasse et en la portant dans la chambre de Philippe, l'œil attiré par le timbre d'Océanie, j'avais comme de juste remarqué le nom déjà connu de l'expéditeur.

J'ai déjà fait l'aveu de ma curiosité et des indiscrétions auxquelles presque invinciblement elle me mène chaque fois qu'un intérêt un peu vif la vient aiguillonner. Le nom d'Oswald m'avait remis très vivant en mémoire le portrait que m'avait fait Vasco de son premier compagnon de Tahiti. Je me souvenais encore du propos incisif dont il avait jadis amorcé chez Philippe le désir d'entrer en relations avec le « desperado ». A coup sûr la lettre, apparemment copieuse à en juger par son poids, de ce vieil amateur d'hommes et d'aventures devait être riche en détails sur le pays que Philippe venait de laisser, si même elle n'avait point trait à ses dernières histoires. J'eus le pressentiment très net que j'y trouverais un éclaircissement. Enfin — s'il est besoin encore de chercher une excuse — en posant la lettre sur

la table, je m'avisai que l'enveloppe amollie et froissée par le long trajet bâillait sur un coin. Je n'eus qu'à passer un doigt.

Je l'ai encore aujourd'hui devant moi, cette lettre, ainsi que la plupart des papiers de Vasco. Elle devait me mettre sur la voie, en confirmant mes premiers soupçons, d'une indiscrétion plus grave à quoi je dois d'avoir de la main même de Philippe l'explication du mystère. Mais d'abord voici la lettre :

Papeete, 15 septembre 192*.

Mon cher ami,

Que devenez-vous? Me voici revenu à Tahiti, quitté, vous le savez, peu de temps après votre départ pour Maupitia, et désolé de ne pas vous y retrouver : les bons amis ne s'oublient pas. La rumeur publique m'a appris votre retour en France.

J'ai savouré, avec force commentaires, diverses versions de vos belles aventures chez les Paumotous. Vous auriez entre nous mieux fait de suivre mon conseil et de ne pas vous embarquer avec votre oiseau de malheur. Enfin rien ne sert de prêcher! Quant à lui vous ne serez sans doute pas fâché d'avoir de ses nouvelles, je viens de le revoir peu changé — bien qu'un peu moins brillant toutefois — par ses deux années à l'ombre. Au fait vous ne saviez peut-être pas que ce bootlegger distingué, votre ami, avait trouvé moyen avec l'adresse qui le caractérise, de se fourrer entre les pattes de la Prohibition qui l'a impitoyablement coffré. Ce qui ne l'a pas empêché, car c'est un homme qui a de la suite dans les idées, de débarquer de nouveau, il y a trois semaines environ, sur notre quai fleuri où il a appris de votre ex-compagne votre départ des Marquises. J'imagine sa déconvenue dont, d'ailleurs, il ne m'a pas fait part. Pour le moment il se morfond seul dans sa vieille case de Fautaua en attendant de repartir sans doute pour Tautira. Dernier détail sur votre Pylade ; il a hérité d'un double, voire triple chapeau de feutre, assez défraîchi, qui sied fort bien, pour ses petites promenades mélancoliques sur les plages, à sa beauté fatale.

Quant à la belle Dinah qui est en train de se refaire un peu de son séjour chez les cannibales vous l'avez, m'a-t-elle laissé entendre, mise à rude épreuve et elle ne semble pas avoir goûté comme vous les douceurs de la vie d'ermite. Vous commenciez, paraît-il, à déménager sérieusement là-bas... Mais s'il fallait croire tout ce que racontent les femmes... Enfin je pense que vous avez été fort sage en reprenant le bateau. La douce enfant a adopté dans Papeete-la-bien-aimée un genre de vie plus frivole et davantage dans ses goûts après toutes ces années de réclusion.

Voyez-vous, il est ahurissant de constater combien ces îles du Sud attirent justement ceux qui sont le moins faits pour y trouver le bonheur.

Un de vos anciens voisins de Tautira, autre Don Quichotte des cocotiers et adepte comme vous de H. D. Thoreau (1), *après avoir goûté un peu trop longtemps de la solitude et de la vie-nature, s'est héroïquement ouvert les veines, avec une lame Gillette paraît-il, sur la plage idyllique que vous aimiez ensemble. Une vieille Canaque, qui contemplait de chez elle ce fait d'armes, est intervenue quand les crabes commençaient à lui manger les oreilles... Enfin de ces gens-là il y en a partout. J'ai assez couru le monde pour que vous puissiez m'en croire.*

Que cela ne vous décourage pas de revenir. Il y aura toujours du plaisir pour moi à vous revoir et à vous suivre. Donnez-moi de vos nouvelles et excusez l'incorrigible bavardage de

Votre vieil

OSWALD.

Inutile de dire qu'après cette lecture je ne songeais guère à déplorer ma curiosité. La lettre d'Oswald, dans sa souriante férocité, me confirmait bien clairement ce que j'avais déjà pressenti; l'imagination de Vasco avait joué, aussi bien dans ses malheurs que probablement dans ses enthousiasmes, le rôle prédominant. Le trait cruel dont le Suisse soulignait sans avoir l'air d'y toucher les illusions, les lubies et les tendances saturniennes de Vasco me montrait avec évidence de quelle marge s'entourait la réalité de son histoire. Mais surtout — c'était sur l'instant ce qui m'intéressait le plus — cette lettre me révélait cette extraordinaire imposture : Plessis n'était jamais revenu aux Marquises...

Que signifiait de la part de Philippe cette fabulation dont j'avais, à si juste titre, relevé l'invraisemblance? Je me creusais la tête. Hallucination? Mais dans son agitation même il n'avait cessé de garder une entière cohérence. Désir de me frapper l'esprit par cette extravagante histoire? Mais alors que voulait dire cette fièvre, cette émotion évidemment non simulée qui l'avait saisi à la fin avec une violence qui n'eût pas été plus grande si l'histoire eût été vraie?...

Je ne devais pas tarder à le savoir. En levant les yeux de la lettre d'Oswald j'aperçus devant moi sur la table, à peine dissimulée par

(1) H.-D. THOREAU, auteur de *Walden ou la Vie dans les bois.* Dans cet ouvrage paru en Amérique en 1854, Thoreau préconise en de longues méditations à l'usage des hommes las de la civilisation à outrance la vie-nature qu'il mena lui-même de longues années dans les forêts du Massachusetts. Ce livre était un des ouvrages favoris de Vasco qui y puisa pour une grande part l'inspiration de sa malheureuse expérience. L'ironie d'Oswald ne vise que le mauvais usage que fit de sa doctrine son « Don Quichotte des cocotiers ». Lui-même avait mis longtemps en pratique de la façon la plus efficace le salutaire exemple de Thoreau.

les photographies, la liasse qui m'avait déjà intrigué le premier soir. Dirai-je qu'il n'était pas besoin du stimulant de la lettre que je venais de lire pour me mettre en goût de m'en saisir aussitôt, de la dépouiller avidement?

Journal décousu, notes amoncelées au fil des heures, citations de livres relevées au cours de lectures, essais inachevés, c'était une liasse épaisse, emmêlée de lettres éparses où pouvait se lire sur des feuillets mi au crayon mi à l'encre, depuis les heures du départ, toute l'odyssée de Vasco. Dès les premières pages je retrouvai, je puis presque dire, avec son accent, l'histoire qu'il m'avait contée ; même lyrisme du voyage, mêmes hyperboles, même transposition du réel sur le plan chimérique. Je n'ai pas eu de peine, à l'aide de ce journal qui est, je l'ai dit, aujourd'hui encore entre mes mains, à rétablir son récit. Mais au cours de ce premier déchiffrage ce n'est pas à ce que je connaissais déjà de ses aventures que je m'attardai. L'étrange invention que m'avait dénoncée la lettre d'Oswald, l'énigme laissée par Philippe de son retour m'intriguaient autrement. En hâte je courus à la fin de la liasse.

Les dernières pages ne me déçurent pas. J'y trouvai en quelque sorte le nœud de l'histoire. Je n'eus que quelques dates à rétablir pour reconstituer presque jour par jour la crise sur quoi se termina sa tentative désespérée d'échapper au sort commun. Ce sont, n'omettant que ceux qui n'y ont point trait, ces derniers feuillets, datés de Nouhiva, que je transcris.

. . . .

Akéani, 6 juin 1920, 10 heures.

Été enfin hier à Tahuka. Rentré trop tard et trop fatigué pour noter la journée. Je croyais que c'était moins loin : six heures de route à peu près. Et quelle route ! Le cheval passe juste entre la montagne et le versant. A pied, j'aurais eu le vertige.

Le cirque de Tahuka : la merveille ! Un hémicycle à pic, très reculé, encadrant la baie. Une seule brèche où s'engage entre des contreforts la vallée de ségrégation, une oasis entre ces roches géantes débordant de palmes et de feuillages. Toujours la même paix mais à Tahuka plus profonde, plus bleue, plus Paradis. Toujours cet air de mort aussi.

Personne à la léproserie. J'étais curieux de voir le frère. Barrière fermée. « Il est à la mission », m'a dit un petit derrière les barreaux. Il doit leur apprendre à baragouiner le français. Rien de sinistre dans l'ensemble. J'aurais aimé voir de plus près. J'y étais allé un peu pour

cela. Leurs cases : en gradins de chaque côté, une vingtaine, disséminées. Massifs d'hybiscus, larges feuilles de taros en écrans sur le ruisseau, papayers, touffes d'arbres. Eux... Je n'en ai vu aucun. Aperçu seulement un grand vieux sous un manguier : est-ce un effet de lumière? A travers le feuillage, il m'a paru des pieds à la tête couvert de chaux. Dans la figure deux yeux rouges qui m'observaient de loin. Vu aussi l'oreille boursouflée du petit.

Près de l'entrée, la case du frère, toute simple, en bois, peinte en blanc, couverte de tôle. En face, sa chapelle, toute blanche aussi, portes et fenêtres en ogives, bien dépaysée entre ces palmes. Le clocheton est à peine plus haut qu'une flèche d'arbre et cependant la petite croix domine le trait de la montagne au fond. On imagine un apôtre là dedans. Le petit m'a montré sa chaise sur la porte.

...Pas tout à fait perdu ma course. Revenu par les tikkis de la baie ; les plus monstrueux entre tous ceux qu'on voit un peu partout ici. Deux fois la taille humaine, en une sorte de basalte effrité, maculé de lichen. Tous les traits sortent dans l'ombre des banians. Toujours les mêmes figures du cauchemar marquisan, les fentes des yeux rejointes par deux traits aux commissures de la bouche distendue, le rictus cannibale. Il y en a trois grands et six petits entablés dans les blocs du marae. Vraiment ceux-là font peur. Hallucinante dans ce fouillis de lianes, cette pénombre de feuilles moisies.

...Une vallée de lépreux, ces tikkis, quelques villages moribonds, il ne reste plus guère que cela aux Marquises. Il faudra que j'aille voir la tombe de Gauguin. Là les amateurs ne s'en vont pas...

7 juin.

...Il faut que je revienne l'un de ces jours à Tahuka. Cette idée de lèpre m'accompagne depuis avant-hier et chaque fois que je pense « lèpre » je repense à Plessis, à cette femme qu'il a pu emmener le soir à Mooréa. Il a bien dû s'en préoccuper quelquefois tout de même. Chaque fois que je lui en ai parlé, il a haussé les épaules. Incroyable fatalisme.

Plessis lépreux. Ce n'est pas la première fois que j'y pense. Qui sait si rien ne s'est déclaré, si ce n'est pas la raison de son silence? Comment finira-t-il, celui-là? Est-ce cela qui l'attend? Ce serait bien dans sa ligne. Je le revois encore dans sa case tabou.

14 juin.

Repris ce matin le *Walden* de Thoreau. La force, le bonheur dans la solitude de cet homme inégalable me remplissent d'une admira-

tion toujours nouvelle. Mais je ne sens que davantage tout ce qu'il faut de fermeté, d'audace pour se tenir à la hauteur d'un pareil exemple. J'en éprouve aujourd'hui tout le manque en moi.

Tout ce passage serait à relire chaque jour :

« Je gagnai les bois parce que je voulais vivre suivant mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de la vie et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner, non pas quand je viendrais à mourir découvrir que je n'avais pas vécu... Ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en Spartiate pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie, couper un large andain et tondre ras, acculer la vie dans un coin, la réduire à sa plus simple expression et si elle se découvrait mesquine, eh bien ! alors, en tirer l'entière, authentique mesquinerie, puis divulguer sa mesquinerie au monde, *ou si elle était sublime le savoir par expérience...* »

Mon expérience est la même, mes raisons les mêmes. Pourquoi faut-il, après avoir si laborieusement réalisé les conditions d'un même bonheur, d'une même force, que je me retrouve aujourd'hui si souvent accablé par la monotonie des jours et la « mesquinerie » de ma vie.

La question est d'ordre intérieur sans doute. Ma vie sur ce point du cercle est la même qu'à l'autre bout. Ce n'est plus la peine de changer.

Où est le « sublime »? Je ne le trouve plus dans une contemplation qui s'éternise. Je suis las du travail que je fais. Comment trouver le « sublime » autrement qu'à la faveur d'un acte, d'un acte de dépassement de soi? Et où trouver l'occasion de cet acte quand on a fait le vide autour de soi?

6 juillet, 9 heures.

Encore la même angoisse, le même poids au réveil, sur la poitrine, dans les membres, comme du plomb, et cette peur d'ouvrir les yeux... Depuis des semaines, si je n'ose reprendre ce journal si souvent abandonné, c'est sous la crainte de reconnaître, de voir à quoi cela ressemble. Au moins ce courage-là, cela vaut mieux.

Tout est manqué, perdu, n'est-ce pas? Qu'est-ce que tu attendais? Qu'est-ce que tu espérais? Te faire ici une autre vie, trouver la paix, valoir mieux que tu ne le pouvais en restant à tourner dans la cage? C'est bien cela... J'ai trouvé la solitude dont j'avais besoin, dont je ne puis plus me passer, la liberté que je me suis donnée, ce pays où tout est sous la main, plus beau, plus profond qu'aucun autre au monde...

Et j'étouffe.

D'où vient ce poids? Est-ce fatigue? Est-ce cet esprit funèbre, cette pensée de mort, cette ombre qui traîne partout ici? Est-ce cela?

Qu'est-ce qui m'attend? Ce qui m'attend je l'ai déjà vu vingt fois et l'autre jour encore dans la case pourrie de ce Siméon qui s'achève à doses de rhum à côté de cette vieille femme qui ne veut même plus lui chasser ses moustiques. Il se dit philosophe, pauvre carcasse déchue. Encore quelques mois ou quelques années et j'en serai là. J'ai eu ça devant les yeux. Je n'ai pas osé me l'avouer. Pourquoi n'avoir pas noté cette visite l'autre jour? Regarde l'avenir en face au moins.

...Était-ce cela le désespoir de Plessis? Il n'y avait aucun abandon chez lui. Il risquait tout, il s'exposait à tout, mais il n'acceptait pas cette déchéance, du moins je le crois. Il y avait en lui une force terrible, une décision irrésistible. Il n'hésite jamais. Reviendra-t-il? Étrange chose que de mettre à présent tout mon espoir dans ce désespéré.

...Je me demande parfois ce qu'il fait dans ma vie, ce que nous avons de commun. Il se pose si peu de questions. Cette menace sur lui qui m'a tant attiré, aujourd'hui je la sens sur moi. Par moments, il me semble que je le vois trop à travers moi-même comme une projection agrandie, à d'autres au contraire que je ne suis que son ombre sur sa trace, son timide suiveur de Maupitia. Mais il y a quelque chose qui nous confond comme dans la fameuse nuit là-bas. Nous sommes sous le même signe.

Est-ce sur moi que la menace s'abattra?

11 juillet (matin).

Comme je le connais depuis longtemps, ce goût d'encre à la bouche le matin.

Je sais bien d'où il me vient, qui me le met sur la langue ce poison. Je la connais bien, la vieille compagne que je n'osais plus me nommer à moi-même. Elle m'a si longtemps réveillé, endormi, poursuivi, celle qui dit : « Tue-toi. » A Paris autrefois. Chaque soir, chaque matin à présent.

Je l'avais chassée, je l'avais fuie. Elle revient. Je n'ai plus beaucoup de forces. Est-ce qu'elle aura raison?

Qu'est-ce donc en moi qui se tord quand elle approche, qui se noue, qui ne veut pas?

Quand tout cela finira-t-il? Comment?

13 juillet, 9 heures.

C'est sûrement physique, cette dépression. Cela se surmonte, je me le répète soir et matin. J'essaie de dominer cette lassitude.

Hier soir Dinah m'a massé. J'avais voulu travailler dans la vanillière l'après-midi, j'étais fourbu. En me massant elle m'a découvert dans le dos, au-dessus de la hanche, à hauteur du nœud du pareo, une tache ronde « toute grise », m'a-t-elle dit. D'un drôle d'air. On aurait dit que ça l'inquiétait. Quelque écorchure. Elle a mis du talc dessus. Ce qui est étrange, c'est que sous mon doigt je ne sentais rien.

16 juillet, 9 heures (soir).

Cette tache me tourmente. Je sens l'érosion en y passant la main. Dinah m'observe, c'est visible. Elle n'ose plus m'en parler, ni moi. Ce matin, j'ai été à la rivière avec un morceau de miroir. Je n'ai pas pu arriver à la trouver. Qu'est-ce que ça peut être, mon Dieu?

18 juillet (midi).

Il n'y a pas de doute, pas de doute. C'est effroyable. Le mot tourne, tourne dans ma pauvre tête. Je n'ose pas l'écrire. Mes mains en tremblent. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Où aller? A qui demander?

...C'est la lèpre. C'est la lèpre, j'en suis sûr. Cette fois-ci, ça y est. Il fallait que je l'écrive. Je ne pouvais plus garder ça. C'est chez Plessis que je l'ai attrapée. Que je ne le revoie jamais !

Mon Dieu, ayez pitié de moi !

A quoi bon tourner, tourner depuis des heures? Il faudra bien se résoudre. Je ne vais pas pourrir cette femme. D'ailleurs elle me dénoncera. Si je vais trouver le type d'Atuona, il m'enfermera dans sa léproserie... C'est ça qui m'attendait, moi, moi seul. C'est ça...

...J'ai prié, prié comme un perdu. Je n'avais pas prié depuis des années, depuis mon enfance. Il fallait une pareille angoisse pour m'agenouiller. J'ai la supplication dans l'âme. Mon Dieu, sauvez-moi de cette horreur.

Je ne sens plus rien. Je suis stupéfié, à bout de peur, prêt à tout. J'irai demain à Atuona.

20 juillet (soir).

Quelle imbécile histoire ! Avoir marché près de quinze heures pour ça. Il n'a pas goûté la plaisanterie d'être réveillé de nuit, le toubib.

« C'est votre caboche qui est malade, mon brave. Soignez ça. » Il m'a donné de la pommade au calomel. Et tu en es pour tes prières, malheureux. Quelle dérision !

Troublant tout de même, cet appel à Dieu dans la terreur. Encore un legs héréditaire. C'est passé. Mais quelle alerte !

Quelle alerte? Le plus singulier, c'est le peu de joie que m'a causée cette assurance que je n'avais rien. J'aurais dû être transporté de joie, soulagé d'un poids énorme. Au fond, ça ne m'a rien fait — comme si j'avais pris mon parti, accepté la petite case là-bas. Pourtant, si ç'avait été vrai...

Je suis rompu. Je vais dormir.

23 juillet, 9 heures (matin).

Rien n'est changé. Le poids n'est pas tombé. Au contraire. C'est une oppression sans nom. Qu'est-ce que cela veut dire?

Le sommeil même ne me repose pas. Quand je dors c'est comme si quelque chose volait autour de moi, s'approchait doucement. Et ça me prend à la gorge, ça me serre. Je veux lever la tête, je ne peux pas. Alors je crie. C'est arrivé comme cela cette nuit. Dinah a hurlé, levé la lampe. Elle croit au toupapau, cette pauvre fille, à l'esprit.

Elle finit par me faire peur. L'esprit d'ici? Le tikki?

J'ai besoin d'écrire tout cela. Quand je l'écris, cela me soulage. J'en juge l'insanité. Est-ce qu'on peut lutter quand la folie commence?

Hier j'ai encore failli me mettre à genoux.

26 juillet, 9 heures (soir).

J'y suis allé. Il y a trop longtemps que cela dure. Il fallait que je voie un homme, que je parle à quelqu'un. Pourquoi pas lui? J'ai bien fait ; je me sens mieux.

Je l'ai trouvé devant sa petite maison blanche, sur sa chaise, son chapelet entre les genoux. Je ne le croyais pas si vieux. Il a tout un collier de barbe blanche et les cheveux sur le cou. Mais les yeux si clairs, si frais qu'il a levés quand je suis entré. « Je savais que vous étiez venu et je pensais bien que vous reviendriez », m'a-t-il dit. Il doit être Breton à son accent. Il a une bonne figure paysanne. Et cette pauvre main éléphantiasique qu'il m'a tendue, énorme et molle comme un gant bourré d'étoupe. Sa jambe est en bien pire état... Il l'avait étendue devant lui. Elle ne peut plus tenir dans son bas comme l'autre qui est prise aussi pourtant. Elle a la proportion

d'un tronc d'arbre, enveloppée dans son bandage. « Vous regardez mon féfé... » Il pouvait sourire quand il m'a dit ça : « C'est lourd. » Il y a trente ans qu'il est là.

Il marche quand même. Il s'est levé sur sa canne pour me conduire « voir ses pauvres malades ». J'ai pensé que j'allais sentir l'effet que ça m'aurait produit si... Pas de bêtises !

Je les vois encore. Ils sortaient de leurs cases derrière les feuilles, un à un comme les bêtes d'une cage, à mesure qu'il approchait. Comme des bêtes... Il y en avait un, on aurait effectivement dit qu'il avait une tête de lion, un mufle carré avec des tempes gonflées, les yeux serrés, de longues oreilles flasques qui lui pendaient sur les épaules. Et ce vieux que j'avais vu l'autre fois couleur de chaux de près, on l'eût cru tout badigeonné de cendre avec ces trous à vif de la bouche et des yeux. Il n'y a que la petite fille qui n'était pas hideuse, curieusement jolie même, saine de peau et de dents... Elle est arrivée à cloche-pied, elle semblait jouer avec cette perche qu'elle tenait. Et sous son pareo un moignon de jambe sanguinolent, effroyable...

Mais le pire c'était le monstre — le monstre, il n'y a pas d'autre mot. Il était en arrière, sous un papayer, énorme, gonflé comme une idole. Pareil justement aux tikkis sous le banian. Il n'a plus d'yeux, rien que deux taies blanches dans cette face lourde, une outre molle, de la couleur entre le jaune et le vert de la papaye qui pendait contre sa joue. Et ce rire figé, distendu, monstrueux.

Tous les autres venaient, s'approchaient du frère avec des gloussements, de petits rires du fond de la gorge, tendant leurs mains tournées écailleuses qu'ils semblaient vouloir porter sur lui comme pour le toucher, le caresser ; lui les regardait de son doux regard de charmeur de monstres. Ils s'arrêtaient sautillant, dodelinant de la tête. « Ils ne sont pas malheureux », m'a-t-il dit. Il contemplait leurs sourires. Pourquoi ai-je pleuré?

Je n'ai pas pu garder ces larmes. Il me semblait qu'elles me délivraient de cette lourdeur qui est en moi. Qui était-ce donc? La pitié de ces êtres? Le charme de cet homme? Ou quoi?

« C'est joli ici, n'est-ce pas? » disait-il. Il montrait tous ces arbres pleins de fruits, papayes, oranges, goyaves gorgeant les feuilles qui vont se perdre jusqu'au fond de la vallée, dans la brèche claire de la montagne, comme un grand verger, et ces aires bien balayées — par lui sans doute — entre les cases, ce chemin le long du torrent sous la feuille. C'est joli !... La lèpre a un joli jardin où l'eau coule...

A un moment — il traînait sous sa minable soutane un énorme chausson — je l'ai vu fléchir. J'ai cru qu'il allait tomber. Il était devenu pâle, mordant sa lèvre. « Vous souffrez? » lui ai-je demandé.

Il a rouvert ses bons yeux gais : « Ce n'est rien », puis tendant son féfé où quand il marche tout cet énorme bourrelet de chair se masse autour de la cheville comme un boulet : « C'est dans le pied. Il bourgeonne maintenant. » Il remarchait... « Le médecin voudrait absolument que je rentre en France. » Je lui ai dit sans réfléchir : « Qu'est-ce que vous attendez? » Il m'a montré les cases : « Et eux? Il n'y a personne. Qu'est-ce qu'ils deviendraient, ces pauvres-là? » Ce n'est pas un homme... Si ce n'est pas là ce que l'on appelle un saint...

Je n'osais plus lui parler. Je ne savais plus ce que j'avais à lui dire. Alors je lui ai raconté mon histoire de tache, ma peur. Il a ri. « Si vous étiez là comme moi depuis trente ans, vous ne craindriez plus pour si peu. » Pour si peu...

Comment suis-je venu au reste, à ce poids de chaque jour, à ces angoisses de la nuit. Je lui ai même dit pour qu'il me comprenne : « Mon frère, c'est pareil aux esprits d'ici, aux tupapaus, comme ils disent. Cela vient sur moi, la nuit, ça m'étrangle. » Il a ri encore de son vieux petit rire. « Votre démon, peut-être bien? » C'est un simple. Mais son regard semblait voir à travers tout cela. Et je lui ai avoué que j'avais prié, que je m'étais mis à genoux. C'était cela au fond que je voulais lui dire. Il m'a demandé. « Pourquoi ne priez-vous plus? » Je n'ai pas osé lui dire que je ne crois à rien, que je me suis agenouillé par peur, comme un animal traqué plie sur les jambes, cache la tête. Je n'ai pas osé lui dire cela, au pauvre vieux. Il m'a dit. « Priez, priez toujours. » C'est là qu'il ne comprend plus. Est-ce que je peux?

27 juillet, 3 heures (matin).

L'oppression est revenue. C'est terrible. Elle m'a encore réveillé. Mais non, c'est ce rêve derrière. J'ai dû l'avoir plusieurs fois. Il vaut encore mieux l'écrire que me recoucher là-dessus.

Plessis est couché. Il a sa jambe étendue sur la fenêtre, son pied nu sur le rebord. Il dort? Non... Il ouvre et il ferme les yeux. Il y en a un derrière lui. Le vieux tout blanc ou le monstre? Peut-être les deux. Le monstre est à côté en tout cas. Plessis parle. J'entends sa voix bien nette : « Je me fais lépreux. » Il l'a redit deux ou trois fois avec une espèce de sourire. « Je me fais lépreux. » Mais était-ce Plessis ou moi? Tantôt l'un, tantôt l'autre. Un instant c'est sa figure, un instant la mienne, il ferme, il ouvre les yeux. C'est toujours la même chose.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Il pleut dehors. Il pleuvait aussi très fort dans le rêve. Un orage

épouvantable. Non, c'est le ruissau... il ne pleut pas. Comme il fait lourd. Je vais allumer l'autre lanterne.

(Midi).

... C'est exactement comme la nuit de Maupitia, comme si j'avais été Plessis.

Dinah veut que je reste étendu sous le manguier. Elle prétend que je me suis retourné en dormant tout le reste de la nuit. Il vaudrait mieux aller travailler dans la plantation pour chasser toutes ces idées...

Je suis bien réveillé pourtant, avec ce soleil. Ce rêve me poursuit. On dirait qu'il veut absolument dire quelque chose. Il veut dire quelque chose. Par moments, c'est très clair.

Je n'y suis plus. Il disait : « Je me fais lépreux. » C'est là qu'est le sens. Il avait la jambe étendue comme le frère. Voilà ! Il ne veut pas dire qu'il attrape la lèpre exprès, je pense. Il veut dire qu'il entre à la léproserie. Quoi faire?... A la place du frère.

...Ça c'est clair. C'est une idée que j'ai eue hier. Elle m'a passé par la tête quand le frère a dit qu'il devrait rentrer en France. Je me rappelle très bien qu'une seconde j'ai pensé : « La place est à prendre, si tu la veux. » Extraordinaire que cela me soit revenu comme ça.

Pourquoi Plessis? C'est Plessis qui était couché, tantôt lui, tantôt moi. Mais ceci c'est comme à Maupitia.

Justement ! Plessis prendrait la place du frère... il irait à la léproserie. Et moi?

Moi? C'est de plus en plus clair. J'ai peur de le faire.

28 juillet, 10 heures (matin).

Dinah veut m'empêcher d'écrire. Elle dit que c'est ce qui me rend « maboul ». C'est tout le contraire.

Il faut absolument que je repense à tout cela froidement, logiquement. Je suis fatigué, anémié, mais j'ai toute ma lucidité, tout mon libre arbitre. J'ai mieux dormi cette nuit, lourdement, mais j'ai dormi.

Ce qui est bizarre, c'est que j'ai vraiment l'impression d'entendre deux voix qui me parlent. L'une dit : « Tu ne vas pas te fourrer cette idée-là dans la tête » ; l'autre dit : « Penses-y, il ne te reste pas autre chose à faire. »

Je ne suis pas fou, par conséquent. Il faut absolument que je repense à tout cela. Comment cette idée-là m'est-elle entrée dans la

tête? Si le rêve me l'y a remise, c'est qu'elle y était déjà. Il y a une raison — une raison valable, logique : penses-y.

Je la connais. La voici :

Je suis à bout de mon expérience, de cette solitude qui m'étouffe. Ma vie a été et reste nulle. Jouir, je ne sais pas : au bout de tout plaisir j'ai toujours trouvé un goût de cendre : l'amour — que ce soit Dinah ou les autres — ne me laisse que courbature et dégoût. Créer, il n'y a rien à créer, pour moi au moins. Rien à dire. J'ai fui les hommes qui m'ennuient, que je redoute ou que je hais. Les autres, je ne les connais pas. J'ai fui le pays par horreur du cadre étroit, de recommencer dans le même rond le même manège sempiternel, le père par terreur de la résignation, par terreur de ressembler à cet homme rangé qui a combiné petitement ses intérêts, son amour du prochain et sa foi. Qu'est-ce que je voulais trouver au bout du compte et au bout du monde? Moi, moi et moi. C'est-à-dire rien que moi! Un homme toujours inquiet, toujours assoiffé de tristesse et qui n'a pas le courage de sortir de soi. Je ne peux pas aller plus loin, je ne veux pas revenir en arrière. Là-bas ou ici ce sera toujours la même chose. Je n'ai pas de foi. Je ne peux pas, je ne sais pas, je ne veux pas mourir. Pourquoi? Je n'en sais rien. Alors?

Alors? il n'y a plus que cette place là-bas. Qu'y ferai-je? Ce que fait ce prêtre... un peu de bien. Lui, je le sauve? Ce n'est peut-être pas grand'chose? Qu'importe l'objet! Pas d'autre issue.

Rappelle-toi que tu as pleuré et cette douceur tout d'un coup...

Mais ce sont des monstres. Ils me font horreur.

C'est un acte inhumain... Surhumain... C'est peut-être là « le sublime »?

Je m'exalte. Je m'exalte. L'autre voix me dit : Tout cela n'est que goût de la pourriture, morbidesse et folie.

29 juillet, 5 heures.

Et si ce n'était au bout du compte que folie chrétienne?

Quelle misère! Ah! l'homme qui voulait se faire prêtre... Comme lui, alors?

Ce n'est pas possible, pas possible, ce n'est pas ça. Le voilà, le prétexte à dérobade que tu cherchais! Puisque je sais qu'il n'y a rien de chrétien en moi, ni foi ni pitié. Ce n'est pas la pitié, tu le sais bien et que rien ne t'intéresse que toi, toi seul, là dedans. Comment cela mène-t-il au même point alors, par le même chemin?

C'est autre chose, j'en suis sûr. Alors pourquoi ce noir tout d'un

coup? Cette victoire qui est au bout, tantôt je la vois, j'en sens la force, le pouvoir, et tantôt... Ah! comédie.

Iras-tu? n'iras-tu pas?

30 juillet, 8 heures (soir).

Il a fallu que j'y revienne. Pauvre tête, tu m'en fais faire du chemin. Justement, avant d'arriver, dans la descente, j'ai rencontré le médecin qui en remontait. En me croisant il m'a fait un signe. D'abord je n'ai pas compris : il se tapait le front avec la main. Puis il a arrêté son cheval contre l'accotement. « Eh bien, ça va mieux, cette tête? » Je dois avoir l'air tout à fait timbré. Il avait envie de causer, il est descendu. « Vous allez voir le frère. Lui aussi aurait besoin de rentrer en France. Ici je ne lui en donne plus pour six mois. » Il me regardait en tapant ses leggins avec sa canne. Il n'a tout de même pas deviné mon idée. Mais alors pourquoi a-t-il ajouté : « C'est embêtant qu'il n'y ait personne à mettre à sa place. » Il paraît qu'il y a justement un bateau venant de Tahiti qui va toucher Atuona et qui continue ensuite directement sur France. La goélette en rade a reçu un sans-fil lundi dernier. Il a singulièrement insisté sur toute cette histoire, je trouve. Drôle de type, avec son œil de coin.

Le frère, lui, ne m'en aurait sûrement pas soufflé mot. Il paraissait souffrir atrocement quand je suis entré. Il finissait de rebander sa jambe sur son lit et il a dû presque aussitôt s'allonger sur le dos, les yeux fermés. Il marmottait quelque chose entre ses dents, une prière sans doute. Il est resté comme cela un moment. Je lui ai pris la main. Alors il a rouvert les yeux et s'est redressé. C'est moi qui lui ai dit : « Il faut que vous rentriez en France, mon frère. Il le faut. » Il n'a pas pu s'empêcher de froncer les sourcils, les narines toutes pincées comme si j'avais appuyé sur son mal et il a dit — je crois vraiment malgré lui : « Qu'est-ce qui prendrait ma place, malheureux? »

Comment ai-je osé, sans savoir encore, comme cela, lui dire : « Moi »? Comment ai-je pu oser ce jeu terrible, puisque je ne sais pas? C'est criminel envers lui. Il a eu son merveilleux sourire comme s'il ne m'en voulait pas. Il m'a mis simplement sa main, sa pauvre main si lourde sur l'épaule. « Pauvre enfant, vous ne pourriez pas. »

Elle me pèse encore, sa main...

Et j'ai dit, j'ai eu l'audace de dire : « Pourquoi pas? »

Il m'a alors emmené avec lui donner à manger à ceux qui n'ont pas de mains ou qui ne peuvent plus se servir de leurs doigts. Il leur coupe leurs patates devant eux et leur met de sa main les morceaux dans la bouche. Quelles bouches !...

10 heures (soir).

Pourquoi m'a-t-il dit : « Vous ne pourriez pas »? Est-ce qu'il peut savoir si je suis lâche? Qu'est-ce qui me retient?

Est-ce que je vais pouvoir dormir?

31 juillet, 4 heures (matin).

Encore le rêve. Presque le même. Plessis était couché, le pied bandé. Il y avait la barrière blanche entre nous. Je voulais passer, aller vers lui, prendre sa place. Il y avait quelqu'un, tout noir, qui me retenait à l'épaule, aux manches. Je poussais cet homme noir. Il revenait. Je le repoussais. Il me reprenait. Alors je l'ai pris au cou, je serrais, je me croyais encore Plessis. Je serrais. Alors j'ai vu la figure que j'étranglais, avec sa barbe.

Oswald? Mais non, je revois ses yeux tristes. J'en suis sûr. C'était mon père, c'était bien lui. Qu'est-ce que c'est que cette horreur?

5 heures.

Jamais je ne redormirai, même avec deux lanternes allumées. Ça m'a trop bouleversé. Qu'est-ce qu'il vient faire, lui, là dedans?

C'est lui qui me retient... Il n'aurait pas osé, lui qui a toujours eu peur. Pourquoi est-ce qu'il s'acharne à me retenir? Je peux bien faire ce que je veux, à la fin. L'homme modéré, l'homme triste ! Pas de ça, hein ! Je suis moi et rien que moi. J'irai jusqu'au bout si je veux.

1er août, 9 heures (soir).

Je relis tout cela avec stupeur. C'est du délire, de la fièvre chaude. Suis-je fou ou en voie de l'être? Il n'y a dans tout cela qu'hallucination, déraison. Je ne sais plus ce que je suis ni qui je suis. Tantôt je vois que c'est une idée fixe, une obsession qui me mène, tantôt j'ai la certitude que je dois aller là-bas, qu'il y a un homme en moi qui n'est pas un fou, qui veut aller là-bas, mais que sa lâcheté empêche.

Tu m'as fait rire avec ton surhumain. Avoue donc aussi que tu pries, tantôt parce que tu as peur et tantôt pour savoir. Avoue aussi cette lâcheté. Mais quand je prie, je sais que je prie pour rien, comme on touche du bois, et que je ne crois pas. Si j'avais la foi, si j'avais une foi, j'aurais au moins une raison, je comprendrais quelque chose. Mais je n'ai pas cette foi. Alors, mon Dieu, pourquoi? Pourquoi?

Allons, va dormir, rien ne presse.

Même nuit, 1 heure (matin).

Je ne peux pas. Dès que je ferme les yeux, le poids revient, l'ombre est là, le monstre boursouflé qui rit sans voir. Il m'approche, il m'écrase.

C'est ce pays au fond qui me veut et qui me tient. C'est lui qui m'envoûte comme cela. C'est l'air d'ici. Tout y fermente. Tout y pourrit sous ces arbres. Il faut que j'aille pourrir aussi. Ce n'est pas possible, je ne peux pas.

Qu'est-ce que c'est que cette chose dehors, qui luit?... Je n'ose pas la regarder. C'est elle qui me regarde. La palme a bougé. L'autre fenêtre aussi me regarde. Si je ferme, on étouffe dans cette baraque. Elle va s'effondrer un jour ou l'autre. Voilà que ça remonte, que ça me remonte à la gorge. Je ne dors pas, pourtant, en ce moment. J'écris.

Va prier, va. Fais la bête. Tu ne penses pas au reste pendant ce temps.

2 août (midi).

Cette fois il faut choisir. C'est étrange comme, à mesure que je crois rêver, le destin s'en mêle : ce type à cheval que le médecin a envoyé exprès. Le bateau est arrivé ce matin et repart demain soir. Pourquoi est-ce qu'il me fait dire ça, le toubib? Il sait bien que je ne veux pas repartir. Je le lui ai dit. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire que je parte ou que je ne parte pas?

Ce n'est pas la question. Pas de détours. Maintenant il faut savoir si tu veux ce que tu veux, — si tu peux ce que tu veux, — qui tu es. Il n'y a plus que ça qui compte.

Tu n'oses pas. Tu as peur. Celui qui ose tout, qui n'a pas peur, celui qui fait le saut, qui est grand dans le désespoir, ce n'est pas toi, n'est-ce pas? Tu l'as vu à Maupitia. Tu sais où il est, celui-là. Tu sais ce qu'il ferait, lui au moins. Tu le sais bien, petit lâche! Tu sais à qui tu ressembles aussi. Celui-là tu ne le surmonteras pas.

A quoi bon tourner et retourner, puisqu'en fin de compte je sais que je n'irai pas?

Tahuka, 9 heures (soir).

Ça y est. J'y suis... Jamais, jusqu'au dernier moment, je n'avais cru que j'y viendrais.

... Il dort, le pauvre vieux. Il dort tranquille dans son petit lit de fer. Pourvu qu'il dorme. Il faudra qu'il parte demain à la première heure. Il a mon cheval.

Jamais je n'avais cru que ce serait possible. C'était si simple. Dire que ce n'était que cela ! Mais jusque devant la barrière, dans la cour même, devant lui, je ne savais pas. Je n'étais pas décidé. J'étais venu au fond parce que je voulais voir si j'irais jusqu'au bout. Quand je lui ai dit que le bateau partait, il est resté tout droit sans rien dire comme si je lui avais frappé un coup pour le plaisir. Il me regardait sévèrement. Mais quand je lui ai dit que je voulais prendre sa place, il a fait : « Non, mon enfant, non. Ce n'est pas votre rôle. Vous ne pouvez pas. Dieu veut que je reste ici jusque à la fin. » C'est alors seulement que je me suis décidé. J'en suis sûr : je n'étais pas décidé avant. Cela m'a jeté à genoux. Je lui ai dit tout, mon dégoût, mes terreurs et qu'il fallait que je vienne ici. Il m'a demandé si j'avais la foi. J'ai hésité, horriblement hésité. Il n'aurait pas voulu sans cela. Alors je lui ai dit oui. Il m'a regardé longtemps puis il a ouvert la porte de la case. Il m'a dit : « Alors, venez. »

J'ai retenu ce sanglot qui montait. Maintenant je peux, je peux. Comme cela me fait de bien ! Je l'ai aidé à faire son ballot. Il n'avait rien, le pauvre homme : deux chemises, une vieille soutane. Il a voulu que je garde son crucifix. Comme il dort bien, le pauvre vieux !

Il avertira Terii et Dinah demain au passage. Ils prendront la goélette. Il préviendra le médecin ; ça va faire son affaire, à celui-là. Le frère m'a dit qu'on me paierait deux cents francs par mois. C'est cela qu'on lui donnait.

Comment vais-je dormir dans ce hamac? Il me le laisse aussi. C'est lui qui a voulu l'amarrer lui-même entre la porte et il l'appui de la fenêtre. En laissant ouvert, il fait frais. Il m'a assuré qu'il n'y avait rien à craindre ; ils ne se promènent guère la nuit. Il va y avoir de la lune. Comme tout est blanc et propre là dedans ! Il va faire bon dormir chez le Saint...

M'y voici ! Jamais je n'avais connu ce calme ineffable. C'est la paix, Vasco, la vraie paix. Tu sais qui tu es maintenant. Un homme qui a été plus loin que les autres, qui t'es dépassé. Tu es sauvé ; tu t'es oublié. C'est une ivresse.

Je voudrais qu'il me renvoie mes livres, retrouver cette phrase de Zarathoustra : « Je me suis surmonté, moi qui souffrais ; j'ai porté ma propre cendre sur la montagne, j'ai inventé pour moi une flamme plus claire... » Qu'y avait-il après? Je ne peux plus me rappeler.

Si ! Après il y a : « ... Et voici, le fantôme s'est éloigné de moi. »

Pourtant je sens encore, qui me presse, ce besoin de prier. Qu'est-ce que cela fait? Qu'importe d'où cela vient ! Mon Dieu, mon Dieu, si c'était vous?

Prie, si tu en as besoin. Puis va dormir en paix, Vasco.

Même nuit, 3 heures.

Qu'est-ce qui m'a réveillé? Je l'ai senti venir en dormant. Le poids toujours le même, et encore les mains à la gorge tout d'un coup. Il n'y avait pas moyen de lever la tête. Je n'ai pas pu rester dans ce hamac. Il a fallu que je saute.

Qu'est-ce que c'était? J'ai senti comme si la corde du hamac avait bougé avant que je saute.

Cette fois c'est la folie. J'écrirai tout avant le naufrage. Je vois dans la fenêtre une chose ronde...

Une grosse boule toute grise de lune. Il y a comme de petites écailles dessus. La lanterne ne l'éclaire pas. On ne voit rien par en dedans.

Je n'ai pas déliré mais je crois que c'est pire. C'est lui, le monstre vivant. Je l'ai bien reconnu. Il n'y a pas de doute, ce sont ses grosses joues, ses taies sans regard. Je les vois à présent. C'est sa main qui est sur la corde. Qu'est-ce qu'il est venu faire? L'autre m'avait dit qu'ils ne sortaient pas la nuit. Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir? Il ne bouge pas. On dirait qu'il veut voir. Ce doit être la lanterne qui l'attire. Il ne bouge pas.

Il n'y aura pas moyen de rester là.

Qu'est-ce que je vais faire ici? Ce métier de prêtre? Je ne pourrais pas. Je ne pourrais jamais...

Il n'y a pas à traîner. Il était temps.

Il dort, le pauvre vieux. Je vais lui faire un mot, vite. Est-ce qu'il dort?

J'ai cru voir ses yeux ouverts. Non, il dort. Allez, vite.

Du bateau, 3 août, 6 heures (soir).

On ne s'entend pas. Ce bateau meugle. Ils n'en finiront pas de faire gueuler leur sirène.

Plus rien à faire. On s'en va !

Je suis un lâche, un misérable lâche. Rien de plus. Est-ce qu'il dormait seulement? Je crois qu'il m'a vu partir... On tangue, on roule. Tout ça est fini. Quel vent ! Voilà la Baie des Traîtres, la Terre déserte, Akéani. Là-bas Tahuka...

Il n'y a plus rien à craindre. Plus rien à aimer.

Fini. Tu vas rentrer dans la roue, parmi les petits hommes. Et

toi, tu n'est pas un petit homme? Tu vas pouvoir chercher à dormir maintenant.

Au moins, ce soir, je ne prierai pas.

II

Pauvre enfant ! Malheureux malade ! Une indicible pitié m'avait pris aux entrailles. Il s'y mêlait de la stupeur, je ne sais quel effroi. Je me demandais si jamais je t'avais vraiment connu, Vasco.

Ce n'est pas chez les lépreux que je revoyais brusquement, cette dernière page tournée. Ce n'était pas non plus dans ces maisons où jadis, chercheur d'oubli, tu courais déjà au désespoir, ni sur le pont du paquebot, ni même devant l'arbre italien qui s'était, le jour où finissait la guerre, illuminé pour toi de cette paix dont tu rêvais... Non, c'était — qui m'expliquera cette réminiscence, à cet instant? — beaucoup plus loin en arrière, à ce tournant de ton enfance où tu t'étais abattu un soir entre mes bras. Sous les pins, tu te souviens... Tu te souviens de ce jour où à coups de talon, dans une grande rage puérile, tu t'étais acharné sur le calvaire que ce pauvre oncle avait bâti. Comme je me souvenais, moi, de ta détresse de ce soir-là et comme tout d'un coup elle surgissait de ce temps disparu pour m'éclairer ta suprême folie de jeunesse ! Pauvre être divisé et perdu, pourquoi fallait-il qu'alors, ce trait de ton passé me revenant, j'eusse entrevu un instant, un seul instant, dans une lueur aussitôt évanouie que venue, pour aussitôt le perdre, le fil secret qui conduit ton destin?

A quelles contradictions se heurtait toute tentative d'explication de son cas. En vain essayais-je d'en mettre bout à bout les éléments. J'entr'apercevais bien sans doute l'origine de tout le mal : ce goût du malheur que son père lui avait transmis. A coup sûr ce n'était pas le contrepoids de prudence dont il accusait le vieil homme de l'avoir doté : plût au ciel qu'il en eût hérité davantage !.. Goût du malheur, volonté de sacrifice. Mais encore?

Je relisais son journal. J'interrogeais mes souvenirs et, dans le vide des journées, l'air même de la maison...

Sans doute, sans doute, du départ jusqu'au retour c'était l'inquiétude qui l'avait chassé dans sa fuite en avant. L'avais-je assez vu jouer dans son récit puis dans son journal, cet extraordinaire mécanisme de compression qui, à chaque nouvelle étape, chargeait sa vie de tristesses et de périls aux trois quarts imaginaires, le bloquait à

fond d'angoisse pour le projeter ensuite aveuglément dans l'inconnu. Aux Marquises, dans la solitude où il eût dû trouver la paix, le ressort se braquant à vide l'avait mis au seuil d'un passage à l'acte qui ressemblait fort à un passage à la folie. Du sublime à la folie, quelle distance sinon celle d'un faux pas? Là où, à son insu, son atavisme le poussait il avait cru, étrange aberration, suivre Plessis.

Inquiétude... Névrose? L'hypothèse était bien tentante ; au fait tout y était : ses tendances, le traumatisme qui, à Maupitia — je m'en souvenais à point — avait fixé dans son esprit troublé par les émotions et les fatigues l'image de son compagnon se substituant à lui, les phénomènes d'hallucination ressentis à Nouhiva, ses angoisses nocturnes, enfin — et surtout — la fabulation, « le mythe » comme disent les neurologues de ces inventions coutumières des névropathes, qui lui avait permis de revivre devant moi cette scène imaginaire du sacrifice de Plessis, le soulageait ainsi d'une hantise qui devait le poursuivre... tout y était. Tout ! Jusqu'à cette persécution imaginaire du père qui eût pu réjouir un psychanalyste. Ah ! le cas de Vasco était un cas connu, classique, un cas de névrose d'angoisse, un simple cas. Mais voilà qu'au moment où je m'applaudissais de ce diagnostic je m'apercevais avec consternation que, comme les neurologues, je m'étais borné à décrire et n'avais rien expliqué. N'étais-je pas comme eux victime de cette erreur qui consiste à chercher dans les faits et leur empirique enchaînement leur cause suffisante?

Leur cause? Mais à quoi bon ratiociner? Cependant je n'y résistais pas...

N'avait-il pas d'origine autre que pathologique, de répondant autre que médical, ce besoin d'organiser le malheur, de forger la tristesse jusqu'à cette explosion, cet échappement dans le départ, les fuites successives et ce vœu d'évasion définitive dans une surhumaine abnégation? N'y a-t-il pas à l'origine de tous les départs l'insatisfaction et l'inquiétude? Qu'est-ce à dire quand cette insatisfaction renaissant d'elle-même, s'acharnant sur sa proie, se fait tourment ou épouvante pour traquer plus avant l'homme qu'elle a choisi? Vasco avait beau nier, dans l'angoisse comme dans la paix n'avait-il pas cherché Dieu? D'où vient-elle cette voix qui lui ordonne le départ, le chasse d'escale en escale au bout du monde, le presse au seuil d'un séjour de démence et — prisonnier du cercle fermé comme un ballon d'enfant lâché contre une voûte — le chasse encore et le ramène à son point de départ — pour le buter, qui sait? peut-être encore, au pied du calvaire que son père a planté?

... Serait-ce cela? Ne serait-ce que cela? Je me le demandais avec

lui. Et moi aussi j'entendais la voix répondre : « Pauvre âme, c'est cela ». Moi aussi un instant je croyais voir et comprendre. Émotion vaine. Inutile tressaillement. Aussitôt entrevue la clarté se referme. Vasco est sûr, puisqu'il le dit, qu'il ne croit pas, qu'il ne peut pas croire. Une autre voix le lui défend. Et c'est le drame de sa vie. Mais alors, mon Dieu, pourquoi?

« Venez », avait dit le frère.

Il était parti. Au moment où il passait le seuil il avait flanché. Il était rentré dans le siècle, dans le cercle où tournent les vivants. Le dernier câble de raison l'avait retenu. Une force héréditaire plus vieille que l'autre, ancestrale, l'avait de tout son poids à la terre, ramené au monde qu'il avait voulu lâcher. Dans ce duel hamlétique entre l'homme qu'il aurait voulu être et l'homme qu'il était, dans ce débat qui n'avait pas été sans grandeur mais où sa pauvre raison humaine avait failli sombrer, l'esprit d'évasion avait été vaincu.

Un homme comme les autres. Sa fausse histoire, son « mythe », n'avaient été qu'une manière d'achever sa confidence sans se trahir, de me faire arbitre de son débat. Et cet air de dérision quand au lieu de lui répondre je lui avais retourné son éternel « pourquoi?... »

Comme les autres? Était-ce possible?

... Il était revenu. Qu'allait-il faire? Cela seul pouvait me donner le mot. En tout cas j'avais mon but : le garder, essayer de le soigner, de le guérir, de le garder. J'ai toujours eu devant les départs et les voyages l'anxiété du déséquilibre qui est au bout. Avais-je assez raison moi, l'homme terre-à-terre, le « cul-de-plomb » comme il disait? Tendre nos énergies sur la tâche familière, dans l'orbe coutumier, en dépit des rêves, aimer sa vie telle qu'elle est et si humble soit-elle, voilà la raison et la loi. Si je m'y suis résigné, pourquoi pas lui?

* * *

Resterait-il?

Je me le demandais, partagé d'espoirs et de doutes, le soir où il rentra.

Un mot laconique m'avait annoncé son retour. Je l'attendais, les pieds sur les chenets, dans le hall campagnard mi-vestibule, mi-salle à manger où nous passions les journées autrefois. Qu'elle était lourde d'ombres et de souvenirs, cette salle au cailloutis froid ! Un battant d'horloge y mesurait, en un aller-retour impitoyable, les minutes quotidiennes, ces heures fatidiques qui nous éloignent et nous ramènent chaque jour au juste moment. Au mur, de vieilles choses semblaient, avarement, les regarder tomber : un tableau à

musique, une glace ancienne, la pèlerine du père au portemanteau. Je comprenais ce que Vasco avait appelé l'envoûtement. Ce devait être cela, ce regard sévère, inexorable des choses à qui nous appartenons.

Il entra par la cuisine, à l'opposé du perron d'entrée. « Par où viens-tu? » demandai-je. Il s'appuyait sur un pieu, quelque échalas ramassé dans les vignes. « Par les pins. » A part moi je pensais : « Par le calvaire. » C'était le même chemin. Il ouvrit son manteau, se tint un moment debout près du montant de cheminée : l'image de son père vingt ans plus tôt ressuscita.

Il frotta son soulier contre le landier, d'une jambe lourde. « Beaucoup de boue? dis-je. Alors comment ça va? » Il négligea de répondre. « Tu as reçu une lettre — une lettre de Tahiti », osais-je au bout d'un moment.

— « Donne. » C'était la lettre d'Oswald. Je l'avais soigneusement recachetée. Il la lut, un pli au front, puis sans un mot la replia et l'empocha. Une simple contraction de gorge, comme s'il eût trouvé le poison trop amer, puis : « Tout a bien marché ici? »

— « On a rentré la vendange », dis-je. « J'ai pris des journaliers. Jean ne pouvait pas faire seul. » — « Bien, dit-il, et pour l'étable, as-tu songé à faire recrêpir? » Je respirai mieux, je ne sais pourquoi.

Nous dînâmes en parlant de la campagne, des travaux à faire. Enfin : « Et Paris? demandai-je, la serviette repliée, tout à fait rassuré. Je vois que ce petit voyage t'a fait du bien. N'est-ce pas? »

Puissé-je ne jamais réentendre ce rire.

— « Je les ai tous revus, tous dans un petit bar... une boîte où l'on danse, rue Boissy-d'Anglas. Ils dansaient à soixante dans leur étouffoir. Ils y étaient tous. Harland, Francis, Marcel, les autres et leurs poules. Ils y viennent tous les soirs ou presque, paraît-il. Et leur amie, cette bonne Raya qui y était aussi. Elle a vieilli, la pauvre fille, elle est blafarde et peinte, plus qu'avant. Mais elle est devenue riche... elle a son auto devant la porte. Elle m'a reconnu pardessus l'épaule de son type. Ils dansaient ; ils se regardaient dans leurs verres, dans les glaces, dans les lampes électriques. Qu'est-ce qu'ils cherchent? Toujours rien... Ils tournent, ils tournent... Tout ce petit monde tourne en rond comme autrefois... Dis-moi, quels sont les plus à plaindre? »

— « Ils ne sont guère à plaindre, » avançai-je assez piteusement. Il y eut dans son coup d'œil un jugement implacable et j'en dus subir tout le mépris :

— « En effet, ni eux ni toi ! »

Il reprit : « Quand je suis sorti elle m'attendait devant la porte tournante. Quand j'ai passé elle m'accrocha... » « Tu restes, cette fois, tu restes. Dis-moi où je te trouverai demain. Tu ne vas plus partir, hein? Tu veux partir encore? Attends, attends, si tu pars, écoute, je peux partir avec toi. J'ai ce qu'il faut. Je te suivrai. Tu m'entends, je te suivrai où tu voudras. » Je n'eus que le temps de m'engouffrer dans la porte. Elle m'a fait trop rire. Elle doit m'entendre rire encore... »

— « Tu es fou, Vasco. Écoute, mon petit... »

— « Dernières nouvelles aux Agences ; on m'offre un poste au Congo... Ou encore bateau le onze pour Tahiti, qui touchera directement à Nouhiva... »

— « Écoute, Vasco... Tout ça n'est pas possible. Tu ne peux pas repartir, n'est-ce pas? Tu sais ce qui t'attend, n'est-ce pas? Tu vas rester. Écoute, tu vas rester. Ce pays est simple. La vie t'y est facile. Écoute, Philippe, pourquoi ne pas reprendre cette maison? »

Elle sentait le renfermé, l'odeur du père, la pèlerine. Il se leva. Rester? Partir? L'éternel dilemme le faisait aller et venir. Il tournait en rond. Puis : « Un peu d'air, veux-tu. Sortons. »

Il prit au porte-manteau la pèlerine. La glace était devant. Il se regarda.

— « Tu ne trouves pas que je lui ressemble? C'est assez lui, dis-moi. »

Il faisait face à l'ennemi, son reflet. Rien ne pourrait jamais conjurer l'ombre. Je sentis qu'il fuirait encore. Sa voix était vaincue, souffrante. Elle ajouta :

— « Bateau le 11 pour Nouhiva »

Je m'accrochai à son épaule. « Pas là-bas ! Tu ne peux pas repartir là-bas, Philippe. »

Imperceptiblement sa lèvre se plissa. Il y avait de tout dans ce sourire : orgueil, ironie, détresse, même une sorte de courage.

— « Là-bas... là-bas ou ailleurs. Au choix ! Ce n'est plus ça qui compte... »

Voilà des mois qu'il est parti, laissant épars sur un coin de table, lettres, papiers, dépouille morte de sa mue. Où est-il? Je ne sais ; il n'a jamais écrit. Sans doute ne le reverrai-je jamais. Et déjà pour le faire vivre en ma mémoire je n'ai plus que ce sourire, ce dernier sourire du pauvre Vasco.

Marc Chadourne.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DEUX ÉTAPES

L'Allemagne vient d'accomplir deux nouvelles étapes importantes dans la voie de son redressement. L'accord commercial signé le 17 août avec la France et la réduction des effectifs d'occupation en Rhénanie sont deux épisodes de la politique progressive et patiente adoptée par M. Stresemann. L'un et l'autre apportent des satisfactions immédiates, mais sont beaucoup plus riches encore en promesses d'avenir.

C'est le cas tout particulièrement de l'accord commercial. La réalisation du régime de la nation la plus favorisée, qui est l'objectif principal, au moins apparent, de la manœuvre économique, n'est prévue qu'à la fin de 1928, et encore à condition que la France n'utilise pas certaines possibilités de dénonciation. Les combinaisons de cartels, qui sont peut-être plus importantes encore, se tiennent dans une discrète pénombre. La libération des servitudes du traité de Versailles n'est pas complète, puisque le Maroc reste théoriquement fermé aux résidents et aux capitaux allemands. Pourtant les jalons essentiels sont posés et les hypothèques prises sur le futur sont si précises que le résultat final n'est plus douteux.

Nulle part peut-être n'a été plus manifeste que sur le terrain commercial l'extraordinaire renversement des rôles qui s'est produit depuis dix ans. En effet, ce sont les hommes d'affaires qui ont eu le sens le plus aigu de la victoire. Avant même que le sort des armes fût définitivement réglé, ils avaient conçu le plan de faire de la France

triomphante le pivot des nouvelles combinaisons économiques. L'ambition ne manquait pas de fondements. La France enlevait à l'Allemagne la combinaison de l'industrie lourde : fer et charbon. La guerre avait permis de rattraper le retard des industries chimiques et électriques. Elle avait obligé à créer des fabrications comme la bonneterie dont la Saxe avait le quasi monopole. Par ailleurs, le vaincu devait logiquement payer des réparations, donc plier sous les charges, tandis que celles du vainqueur diminueraient. Les voies de l'avenir s'ouvraient toutes grandes.

Je n'affirmerai pas que nous ayons pris le meilleur chemin pour nous y engager, la manœuvre qui, sans même savoir où on allait, a fait table rase de nos accords pour écarter le système de la nation la plus favorisée, aurait-elle eu plus d'avantages que d'inconvénients, si nous avions pu l'appliquer pratiquement? Nul ne peut le dire, puisque la tentative a tourné court. Ce qui est certain, c'est que l'opération a mécontenté tous nos voisins bien inutilement, puisque nous sommes obligés de revenir au statut de la nation la plus favorisée, et de proclamer qu'avec le compartimentage intensif des tarifs douaniers il est possible d'en limiter les risques.

Ce qui a été beaucoup plus grave que cette tentative malheureuse, c'est la faillite totale de la liquidation financière de la guerre. Au lieu de porter tout le fardeau des réparations, l'Allemagne en a laissé 120 milliards à la France. Au lieu de voir ses charges s'accroître, l'Allemagne a passé sur son passif intérieur l'éponge de la banqueroute. On est ainsi arrivé à ce paradoxe que le vainqueur a une dette de 450 milliards, des obligations qui l'engagent pendant soixante-deux ans et une monnaie dépréciée, tandis que le vaincu en est quitte avec les charges du plan Dawes dont les garanties sont limitées à une trentaine d'années et une monnaie assainie. Certes, il était difficile d'imaginer un tel revirement comme conclusion de la double victoire de 1918 et de la Ruhr. Ceux qui ont cru avoir de l'avenir dans l'esprit peuvent invoquer comme excuse que l'ajustement des rapports économiques se présente dans des conditions exactement contraires de celles qu'on devait prévoir. Au lieu de mener l'offensive la France a été réduite à se défendre et, qui plus est, avec des armes désuètes et sans position d'appui.

Il ne faut pas oublier, en effet, que toute la bataille engagée depuis deux ans pour le règlement des rapports commerciaux franco-allemands s'est livrée dans le vide. Pas de tarif douanier moderne. On ne manque pas d'invoquer la débâcle monétaire qui interdisait toutes prévisions à longue échéance. L'argument est faible. On pouvait toujours, en attendant, adapter l'ancien tarif aux variations monétaires. C'est

d'ailleurs dans ces conditions qu'ont été réglés les arrangements provisoires qui se sont succédé depuis le 10 janvier 1925, date d'expiration du régime transitoire de faveur du traité de Versailles, jusqu'au 30 juin dernier. Pourtant le franc est stabilisé en fait depuis dix mois. Le projet des tarifs douaniers a vu le jour au début du printemps, juste assez pour conduire à un avortement éclatant. Les préparateurs avaient trouvé très simple de noter les revendications des principales industries, de les doubler ou tripler pour se ménager de la marge de négociation. Par contre, on mesurait les concessions aux agriculteurs, pour se réserver de leur faire accepter l'augmentation du prix de la vie par quelques petits avantages de la dernière heure. Ces brillantes manœuvres ont eu de beaux résultats. Exaspération des campagnes contre les villes. Protestation des consommateurs. Confusion de nos délégués appelés à soutenir les théories les plus libérales à la Commission de Genève au moment même où ils proposaient d'entourer la France d'une muraille de Chine. Enterrement du projet de tarif.

Les Allemands n'auraient pas été les Allemands s'ils n'avaient pas tiré profit de cette situation. Sans hésitation ils ont jeté par terre tous les engagements provisoires pour nous proposer de déterminer enfin les bases d'un avenir durable. Puisque la révision générale du tarif était renvoyée aux calendes grecques, la seule chose à faire était de définir pratiquement les éléments des échanges entre la France et l'Allemagne. L'occasion était bonne d'échapper à l'impuissance parlementaire. Une loi du 13 juillet a autorisé le gouvernement à modifier les taxes par décret. Il n'est plus resté qu'à batailler pendant six semaines, jour et nuit, pour établir les éléments du tarif provisoire du commerce franco-allemand.

Les connaisseurs assurent que nos intérêts ont été bien défendus, que le résultat est meilleur qu'on ne pouvait le redouter. Certains vont jusqu'à soupçonner les Allemands de nous avoir préparé une balance commerciale très avantageuse pour nous entraîner dans des combinaisons d'affaires étroites qui engageraient la politique et même, peut-être, pour justifier par le déficit des ventes allemandes la révision désirée du plan Dawes. Aucune de ces arrière-pensées ne saurait être écartée. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les Allemands ont tenu à assurer l'avenir du régime le plus favorisé. Les conditions de dénonciation sont arrangées de telle manière que la France devrait prendre l'initiative d'un conflit et sacrifier ses intérêts commerciaux pour rompre. C'est tout à fait invraisemblable. Pratiquement on a écrit le chapitre franco-allemand du futur tarif douanier et préparé une coopération durable. Le système est d'ail-

leurs appelé à se développer. L'accord du 17 août qui règle les rapports de l'Allemagne avec la France et toutes les colonies ou dépendances, réserve la situation particulière de l'Indo-Chine. Notre grande possession asiatique est, elle aussi, en gésine d'un tarif douanier calculé en vue d'ajuster les rapports commerciaux avec le Japon. L'Allemagne trouvera là encore les avantages de la clause de la nation la plus favorisée.

L'Allemagne a semé pour récolter plus tard. Cette préoccupation est particulièrement caractéristique dans les clauses politiques. Les désirs ne se sont pas dissimulés. Ils ont lutté avec acharnement jusqu'à la dernière minute pour assurer des satisfactions aussi promptes que possible. Partout où on ne les a pas obtenues, on est certain d'aboutir.

Les consulats en Alsace-Lorraine sont dès maintenant autorisés en droit. L'article 46 pose en principe que le Reich peut avoir des agences consulaires partout où les autres pays en ont. Un gouvernement peut sans doute toujours écarter un consul en refusant l'*exequatur*. Mais les incidents de ce genre font de l'éclat. Nous en sommes réduits à compter sur l'engagement tacite pris par le gouvernement de Berlin de ne pas soulever la question pour le moment. On attendra une occasion favorable et ce sera le prétexte de nouveaux marchandages.

Pour le Maroc, les résultats sont plus tangibles. Le traité de Versailles avait créé, au préjudice de l'Allemagne, un véritable régime d'exception. Les Allemands étaient exclus de tous les avantages de ce statut d'Algésiras qu'ils nous avaient imposé au prix de tant d'efforts. Le retour du boomerang. Le pays fermé à leurs résidents et leurs capitaux, les ports mêmes interdits à leurs navires et une taxe de 12 pour 100 imposée à leurs marchandises. L'accord du 17 août ouvre une large brèche dans ce cordon défensif. L'Allemagne retrouve l'égalité pour ses produits et ses navires. Elle peut même établir des agences de navigation sous la seule condition que le directeur apparent ne soit pas Allemand. Pour les résidents et les propriétés, la situation reste en suspens. La décision dépend du sultan du Maroc, donc des Affaires étrangères. Mais les négociateurs du traité de commerce ne s'en sont avisés qu'à la dernière minute, alors qu'il fallait se dérober à une insistance que l'on avait discutée pendant des journées entières. C'est assez pour que l'on soit certain de voir l'affaire reparaître sur le plan diplomatique.

On peut, sans erreur, classer parmi les avantages que l'Allemagne retire de l'accord du 17 août la réduction des effectifs d'occupation en Rhénanie. Il est bien certain, en effet, que le règlement économique

a grandement facilité l'oubli des avertissements du rapport Guillaumat et des provocations nationalistes. Plus encore, devant l'affirmation d'une entente franco-allemande, les Anglais se sont piqués au jeu. Les plus ardents locarniens ont découvert le risque d'un accord trop étroit entre Paris et Berlin. Le risque est particulièrement sensible sur le terrain commercial. Les Anglais hésitent à s'engager dans le cartel du fer. Ils redoutent de voir se former des combinaisons plus dangereuses encore. Pourtant leur traditionnelle indépendance d'action laisse passer les offres de concours qu'on est bien obligé de leur faire. Ils n'ont encore trouvé rien de mieux que d'accorder une satisfaction à l'Allemagne chaque fois que la France lui en procure une. Heureux Allemands, dont on se dispute les faveurs ! Peut-être aussi, dans l'occasion actuelle, M. Chamberlain n'a-t-il pas été fâché, en faisant un cadeau à nos frais, d'écarter la question brûlante du partage des colonies. Au mois de juin, quand la maladie opportune de M. Briand a arrêté net le débat sur la Rhénanie à Genève, le chef du Foreign Office n'a pu sortir du tête-à-tête avec M. Stresemann qu'en lui promettant un siège à la Commission des Mandats. Le doigt dans l'engrenage, comment en sortir? Il est plus facile d'enlever quelques soldats du Rhin.

Évidemment, à condition que l'on fasse abstraction de la notion de sécurité. C'est à ce point de vue surtout que l'épisode actuel constitue pour l'Allemagne une avance considérable. Pour arriver à Locarno, il a fallu introduire l'Angleterre dans la combinaison rhénane. C'est admettre la théorie selon laquelle le Rhin est frontière de la Grande-Bretagne. Théorie qui n'est pas nouvelle : n'est-ce pas elle qui a déclanché la guerre dès que le glacis des Pays-Bas a été violé? Les Allemands ont retenu la leçon de 1914. Mais ils n'ont pas oublié aussi que l'Angleterre s'endort volontiers pour ne se réveiller qu'en face du péril. L'occupation du Rhin prouve que la prudence veille, du moins aussi longtemps que l'occupation a une efficacité défensive. Du jour où l'on constate que la question de sécurité ne se pose plus, on est bien près de s'abandonner.

Or, c'est précisément ce résultat que M. Stresemann vient d'obtenir. Et ce qui est vraiment une gageure, il l'a obtenu au moment même où la divulgation du rapport Guillaumat a signalé que les Allemands n'attendent même pas le départ des troupes alliées pour organiser la préparation militaire.

La question de principe est beaucoup plus importante que celle du maintien de quelques milliers d'hommes de plus ou de moins. La polémique qui s'est poursuivie pendant plusieurs semaines entre l'Angleterre et la France a démontré que le gouvernement britan-

nique considère la question de sécurité comme réglée par les accords de Locarno et, ce qui est beaucoup plus grave, que ces accords empêchent le gouvernement français d'invoquer officiellement l'argument défensif.

Les optimistes ne manquent pas d'alléguer que nous sommes très habiles en plaçant l'occupation sur le terrain de la garantie générale du traité. L'argument ne tient pas. Les incertitudes d'exécution ne visent plus que les clauses militaires et financières puisqu'on a passé l'éponge sur le reste. Les clauses militaires vont être escamotées. Pour garantir le plan Dawes, il n'y a pas besoin de 60 000 baïonnettes qui coûtent chaque année des centaines de millions enlevés des réparations. On nous démontrera que nous allons à l'encontre de nos intérêts en maintenant des effectifs trop nombreux pour une affirmation de principe et sans objet puisque, théoriquement, le risque de guerre est écarté. Le seul moyen que l'on découvre de retenir l'entraînement de la logique pacifiste est de se cramponner au texte du traité de Versailles que le pacte de Locarno a maintenu pour la forme. Conserver la garantie de fait, sans exciper du droit. Encore faudrait-il, pour cela, maintenir les effectifs à des proportions d'une réelle efficacité. En les diminuant, nous allons au-devant de nouvelles revendications qui déjà n'hésitent pas à s'affirmer. La délégation allemande à la Conférence interparlementaire a posé ouvertement la question de l'évacuation totale. M. Stresemann l'avait déjà demandée non moins explicitement dans son discours de Stockholm. Il n'est pas jusqu'à l'éclat de la démission de lord Robert Cecil qui ne souligne les progrès des théories de dénationalisation et leurs enchaînements rigoureux. La diplomatie nouvelle ne peut pas se permettre d'accepter l'engagement solennel de paix d'une nation en prenant contre elle des précautions défensives. Cela est réservé à l'ancienne méthode, celle de l'école bismarckienne, dont les imitateurs ne se gênent pas pour opposer à Locarno le pacte de contre-assurance avec les Soviets. Pourquoi s'embarrasseraient-ils puisqu'on n'a même pas songé à protester contre l'équivoque?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

UNE VIE DE STENDHAL

Ce n'est pas une « vie romancée » de Stendhal que M. Paul Hazard vient d'écrire (1). Tout y est rigoureusement exact ; pas un détail ajouté pour animer la scène, et cependant l'intérêt ne languit jamais. C'est que, patiemment et page à page, l'auteur fixe la physionomie complexe, mobile, souvent déconcertante de ce Stendhal qui, en dehors même de sa valeur d'écrivain, reste le plus curieux et le plus attachant des hommes. Le livre de M. Hazard justifie l'attrait croissant que la personne de Beyle ne cesse d'exciter. Quand on songe à la littérature énorme que le sujet nous a déjà value, et que toute cette masse est là, dans ces deux cent cinquante pages, finement criblée et blutée, cette psychologie du « roi des psychologues » n'est pas loin d'apparaître comme un chef-d'œuvre.

L'ouvrage ne comportant ni révélations, ni recherches inédites, M. Hazard a simplement mis à profit les travaux les plus récents, qu'on a plaisir à saluer au passage. Il ne s'attarde ni aux origines, ni au milieu d'où le célèbre homme de lettres est sorti, le sujet étant la « vie » et celle-ci ne commençant, à ses yeux, que hors des langes et des lisières familiales et scolaires. Comme celle de n'importe quel homme, à plus forte raison celle d'un grand écrivain, cette vie intéresse l'histoire. Stendhal n'apportait pas seulement au monde une organisation curieuse et une vive originalité, il naissait à l'aube

(1) *Nouvelle Revue Française.* Librairie Gallimard.

du grand drame dont les secousses devaient ébranler tout le siècle. Quand la Révolution éclata, il avait six ans, et sa province fut de celles que les circonstances poussèrent à l'avant-garde. Ses impressions d'enfance tiennent en un livre que beaucoup regardent comme son meilleur, la *Vie de Henri Brulard.* Après M. Arbelet, M. Paul Hazard en a bien vu le défaut, qui est d'avoir été écrit la cinquantaine passée, en animant et en colorant faussement l'enfance de toutes les passions de l'âge mûr. Malgré son esprit de contradiction, le jeune Beyle ne fut certainement ni l'anticlérical, ni le jacobin précoce qu'il se vante d'avoir été pour déplaire aux siens. Son émotion en servant la messe, son dégoût à la vue d'une séance des Jacobins, et enfin le coup de pistolet à l'arbre de la Liberté, en seraient, s'il le fallait, des preuves suffisantes. Sa peinture de Grenoble sous la Terreur n'en conserve pas moins une haute valeur de témoignage presque toujours véridique. Il est sûr que, par l'adresse de ses administrateurs, le chef-lieu du ci-devant Dauphiné échappa aux orages et aux massacres qui désolèrent tant d'autres villes. Si l'un de ses édiles, manquant pour une fois de prudence, ne s'était vanté trop tôt d'avoir « les mains encore vierges de sang », Thermidor eût sans doute échu sans qu'on y eût étrenné la guillotine. Séquestres, proscriptions, arrestations s'y passèrent en famille : rien de plus exact. Chérubin-Joseph Beyle, père de l'écrivain, était sur la liste des « notoirement suspects » et, à ce titre, il aurait dû gémir sur la paille humide de Sainte-Marie-d'en-Haut, cet ancien couvent si pittoresquement perché au-dessus du vieux Grenoble, le *Cularo* des Allobroges, qui était, comme on sait, le quartier de la rive droite de l'Isère, le faubourg Saint-Laurent. Mais les détenus passaient la plupart de leur temps chez eux, se bornant à ne pas trop se montrer. C'était ce que l'on appelait « se cacher ». Stendhal le dit, et c'est la vérité même. Quand un agent du pouvoir central, inspecteur ou conventionnel en mission, approchait, vite un mot invitait les pseudo-prisonniers à occuper un instant leur geôle. Voici un de ces billets circulaires, signé d'Abel Fornand, procureur général-syndic du département : « Citoyenne, je n'ai aucune nouvelle de la rentrée de ton mari à son poste ; je te prie de m'en instruire sous vingt-quatre heures et évite-moi le désagrément d'y envoyer de la gendarmerie » (Archives de l'Isère, L, 110). Cet avis débonnaire est adressé aux « citoyennes Bernard, Montclar, d'Aillières et *à la citoyenne Gagnon pour le citoyen Beyle* », ce qui semble confirmer les projets de mariage entre Chérubin-Joseph et sa belle-sœur, la terrible « tante Séraphie ».

Le jeune bourgeois issu de cette famille bien pensante sert le

Consulat et l'Empire, d'abord comme soldat, puis comme fonctionnaire. Quelques mois de service suffisent à le dégoûter de ces « beaux régiments de dragons » qu'il avait d'abord vus défiler avec tant d'enthousiasme. Ce n'est que longtemps après ces jours de « servitude militaire » que M. de Stendhal en tirera quelque orgueil et signera « ancien officier de cavalerie ». De même les gloires de l'Empire, qu'il a vues de près : qui les a plus sévèrement jugées? Il ne les prônera et n'affectera de les regretter que sous la Restauration. Consul sous Louis-Philippe, Beyle s'ennuiera à mort (ou, comme il dit, à crever) dans son poste et ne cessera de dénigrer le gouvernement qui le paie. *Lucien Leuwen* reste le témoignage peu ambigu de ses sentiments pour la royauté de Juillet.

En définitive, Stendhal n'aura vécu que pour la pensée et pour les lettres. Tout le reste est secondaire à ses yeux. Ce prétendu amateur, ce hussard ou ce cosaque de la littérature qui va battant les buissons et jetant çà et là son coup de lance, est, en réalité, le plus précoce, le plus constant, le plus laborieux des professionnels. C'est un observateur-né et presque un maniaque de l'observation. Derrière l'homme qui agit, militaire, fonctionnaire, négociant, voyageur ou même amant, il y en a un autre qui le regarde agir. Rien de sérieux, donc, pour lui, que l'étude de l'homme, et voilà ce qui fait tout l'intérêt et toute l'unité de sa vie. Cet esprit original et brillant, qui aurait si bien pu, semble-t-il, se contenter de son propre fonds, ne songeait, au contraire, qu'à l'accroître. Nul n'a, non seulement observé, mais lu davantage, et avec une telle fringale.

Au point de vue pratique, le résultat de cet immense labeur est piètre : ni succès d'argent, ni même succès d'estime. Les causes n'en sont pas mystérieuses. Stendhal s'est plu à choquer son temps et il y a dans son cas quelque chose de voulu. Mais il y a aussi quelque chose d'involontaire et peut-être a-t-il choqué plus encore sans dessein que de propos arrêté. Se disant et se croyant peut-être romantique, il part en guerre contre l'éloquence et surtout contre le verbiage que, trop souvent, on confondait avec elle. Ses flèches retombent donc sur son propre camp. En ce temps de verbalisme universel, où Chateaubriand est Dieu et Hugo son prophète, il ose prétendre que la véritable originalité est dans la pensée, non dans la forme. Pour lui encore, ce sont les faits qui peignent et il renouvelle ainsi, peut-être sans le savoir, le précepte de La Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent... » Notre temps lui a donné raison et l' « objectivisme » est devenu à la mode. On verra sans doute une réaction en faveur de l'abondance et du souffle, de ce que Sainte-Beuve appelait le « jet ».

Seul un des poètes contemporains trouve grâce à ses yeux et c'est le moins romantique de tous, l'auteur d'*Une Soirée perdue*. Sympathie partagée, du reste, qui vaudra à la mémoire de Beyle la jolie strophe :

Tu l'as vu, cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure...

Romantique, Stendhal ne le sera qu'en un sens : comme tous les membres du cénacle, il divinisera l'amour. Dans leur scepticisme, les Français du dix-huitième siècle n'honoraient nullement cette divinité inférieure. Ils croyaient au plaisir, non à l'amour. Beyle, qui se flatte pourtant de voir clair dans son âme et dans celle d'autrui, se séparera d'eux sur ce point et, avec tout son siècle, suivra le grand rêveur, le grand monomane, l'éloquent, le verbeux, le délirant Jean-Jacques. Malgré tout ce que son expérience personnelle lui fournira de duperies et de pitoyables pauvretés, il se battra les flancs pour éprouver cette « passion sublime ».

Mais qu'il s'accorde avec son temps ou qu'il le gourme, c'est tout un : il ne plaît pas. Les mieux disposés ne voient en lui qu'un « homme d'esprit ». Bien rares sont ceux qui ajoutent, comme Musset, un « esprit charmant » : Beyle, comme la plupart de ses pairs, a trop souvent de l'esprit aux dépens des autres, et ce sont là choses qu'on ne pardonne guère. Même lorsque ses avis sont impersonnels et que tout le monde les reconnaît justes, on les suit, mais sans le nommer : « On en profitait, dit Sainte-Beuve, plus qu'on ne lui en savait gré. » N'est-ce pas très humain? Horriblement indépendant et piquant à la façon d'un buisson d'épines, un tel homme n'avait rien à attendre de la presse. Et, en fait, il n'en attendait rien, car il ne s'abusait pas. C'est elle pourtant la dispensatrice de la gloire. Aussi Stendhal demeura-t-il à peu près inconnu jusqu'à sa mort. Il avait cinquante-six ans lorsqu'il publia *la Chartreuse de Parme*. Dix mois s'écoulèrent sans qu'un seul journal en eût parlé. C'est alors qu'un homme de génie se leva pour flétrir cette indifférence... On ne vit généralement dans l'article de Balzac qu'un paradoxe, et Sainte-Beuve insinua même que le paradoxe était intéressé... Beyle mourra, laissant inédites des œuvres comme *la Vie de Henri Brulard* et *Lucien Leuwen*...

Si les avis sur le romancier diffèrent encore, nul ne nie plus aujourd'hui la valeur de l'observateur et du peintre. Avec Taine et Paul Bourget, on reconnaît en Stendhal l'historien, le critique, le révélateur de l'Italie. Nul n'a mieux vu ni mieux compris ce pays difficile. Tout ce qui est dans le champ de vision de Beyle est admirablement

saisi et rendu. Mais il y a des lacunes, car l'homme a des œillères. Ce qui est sentiment religieux lui échappe. C'est l'Italie, oui, mais sans l'Ombrie, sans Sienne et sans Assise, sans Giotto et sans Fra Angelico, sans le charme des vierges de Donatello et de Giovanni Bellini. Les figures du Pérugin, dans leur suavité candide, n'inspirent à Beyle qu'aversion : cette peinture, dit-il, a « l'air dévot, hypocrite et triste... »

Stendhal est-il vraiment un grand esprit? Où est l'originalité vraie de sa pensée? Osons l'avouer : cet homme qui prétendait devancer son temps n'est trop souvent qu'un retardataire. Sa philosophie est celle du dix-huitième siècle. De son grand compatriote Condillac, à travers Cabanis et Destutt de Tracy, et d'un esprit infiniment moins élevé, Helvétius, il tient une conception simpliste du monde : il est sensualiste, matérialiste et athée. La philosophie, pour lui, n'est qu'une irréligion ou une anti-religion. La foi qu'il refuse à l'Église, il l'accorde au dogme évolutionniste, qu'il pressent déjà dans ce désir d' « écraser l'infâme » qui animera plus tard David Strauss et lui fera saluer en Darwin « l'homme qui a tué le miracle ». Stendhal semble avoir ignoré Ampère ; il n'a pas fait grand cas de Lamarck et encore moins de Cuvier, qu'il appelait Mammouth, mais il a cru trouver son Darwin dans un nommé Lancelin qui, dit-il, « vient de faire une découverte sublime... *elle explique par l'attraction seule une grande partie de la création...* » Vive Lancelin ! Dès lors, la religion n'est plus qu'une vieille absurdité !... Beyle ne s'arrêtera pas à mi-chemin, il ira jusqu'au bout de ses négations, et ce sera l'immoralisme, ou plutôt l'amoralisme complet. De ses livres on n'aura aucun mal à extraire le culte du moi, la religion de l'égotisme, l'anarchie intellectuelle.

Développement dont M. Hazard a bien saisi la rigueur :

Le ciel est vide ; aucun mystère ne nous entoure de son ombre ; la raison dissipe les fantômes inventés par la peur. Toute la scène est sur la terre. Après, on retourne au néant. Les hommes ne connaissent d'autre loi que leur intérêt ; ils appellent vertu l'habitude des actions qui leur sont utiles, et vice l'habitude des actions qui leur sont nuisibles... Il (Stendhal) disait : « Je ne suis pas de ceux qui, en voyant venir une pluie d'orage par un jour d'été pensent aux moissons ravagées, aux paysans ruinés et se désolent. Je suis de ceux qui pensent : tant mieux, le temps sera rafraîchi et il fera bon respirer ; j'aime l'air balayé par la pluie. Je ne compte que sur mon plaisir ; j'accepte mon être, je suis l'Égoïste, je suis *Moi...* »

Dans la grande nuit qui nous entoure, dans l'éternelle ignorance où demeure plongée notre fourmilière, rien ne vaut, ni la recherche des effets et des causes, ni les essais d'adaptation à l'ordre universel. Notre vie

éphémère n'a qu'un bien qui soit sûr, la vie elle-même. Les pâles existences qui se traînent sans élan et sans force sont voisines du non-être. Au contraire, celles qu'anime une énergie farouche contiennent la somme de ce que l'être peut offrir. L'homme qui sait, l'homme qui se voit entouré du néant et qui ne possède d'autre bien que les instants, les heures et les jours, se hâte de déployer cette énergie qui le consume en l'enivrant de la volupté de vivre. Plus il rencontre d'obstacles et plus il s'affirme ; les conventions sociales, les préceptes moraux et les lois ne sont que des moyens inventés par les faibles pour paralyser les forts. Il n'y a pas de crimes, il n'y a que des actes intenses...

On ne saurait nier que telle soit la philosophie de Stendhal et ceux qui y voient son plus grand titre de gloire, les rationalistes et les scientistes pour qui

La raison tonne en son cratère

doivent aller, comme lui, jusqu'au bout de ses négations, et ne pas s'en tenir à l'anticléricalisme. Stendhal a préconisé non seulement la séparation des Églises et de l'État, mais la lutte de classes, l'internationalisme *(Io sono di Cosmopoli)* et même l'anarchie intégrale, l'Individu seul maître et seul dieu... A ce point de vue, c'est un précurseur et un novateur, mais est-ce à ce point de vue que nous pouvons l'admirer?

Il y avait en lui un autre homme et peut-être un autre penseur. De même que, sous l'apologiste de la Terreur, vivait un champion de la vieille France et de cette société d'élite qu'avait brusquement rompue « un effroyable changement »; sous le cosmopolite, un patriote déterminé ; sous l'immoraliste et l'apôtre du crime un parfait honnête homme, bourgeois tranquille et même timoré, désolé de devoir quelques centaines de francs à son tailleur, ami obligeant, loyal et sûr (croyons-en Sainte-Beuve) ; de même sous le philosophe voltairien et cynique, fanfaron d'impiété, surgit parfois un esprit singulièrement plus rassis qui relève tranquillement ce que l'autre avait rasé. Contradiction intime et peut-être inconsciente, mais certaine. Beyle se croit sensualiste et matérialiste et quand il parle de l'amour, quand il veut rendre les sublimités de la nature ou celles de l'art, c'est l'âme que, spontanément, il invoque. L'âme est déjà pour lui cet achèvement parfait d'un corps parfait que Taine empruntera au vieux maître de Stagire. Il affecte de dire qu'après cette vie il n'y a rien : « Je viens de me colleter avec le Néant », s'écrie-t-il à la suite d'une de ces attaques terribles qui finiront par l'emporter. Est-ce qu'on se collette avec ce qui n'existe pas? Quoi qu'il en ait, il croit à une survie, car il ne travaille que pour la postérité. Il donne

rendez-vous aux gens en 1880. Agit-on de la sorte quand on est sûr de n'être plus là, de rentrer dans la nuit complète, d'être entièrement insensible à ce qu'on dira et pensera de vous? De toutes façons, le souci de la postérité atteste une foi d'autant plus vive qu'elle est inconsciente en une vie prolongée de l'esprit. Beyle a horreur de l'hypocrisie, et c'est le fait d'une âme droite. Il abomine surtout dans la religion ce qu'elle n'est pas : toutes les déformations et tous les outrages que notre faiblesse ou notre infidélité lui infligent. Car c'est une chose vraiment remarquable que le zèle des impies pour l'observation des commandements qu'ils rejettent. N'est-ce pas un hommage éclatant à la sainteté de l'Église que d'exiger qu'elle soit telle qu'elle doit l'être et telle que n'ont cessé de l'incarner tant de bienheureux? Un roman aussi détestable que *le Rouge et le Noir* contient plus d'un hommage de ce genre. On ne sait pourquoi, l'auteur voit dans les jansénistes des chrétiens plus purs et plus austères que les autres et, à ce titre, il les honore grandement. Julien Sorel s'étonne à une réunion de prêtres chez l'abbé Pirard : « L'idée de la religion était invinciblement liée dans son esprit à celle d'hypocrisie et d'espoir de gagner de l'argent. *Il admira ces hommes pieux et sévères...* »

Il y eut certainement en Beyle ce que l'on pourrait appeler le culte intérieur d'une âme sincère. D'où sa sérénité relative à l'heure de la mort : « J'ai assez bien caché mon mal, écrivait-il un an avant de tomber sur le trottoir de la rue des Capucins. Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès. » *Alas, poor Harry!...*

PAUL BALLAGUY.

Les Chroniques de Psellos.

Une discussion s'est élevée, l'autre jour, sur les lectures de vacances. Lit-on ou ne lit-on pas en villégiature? C'est M. Fernand Vandérem qui a posé la question. Et son avis est qu'on n'y lit guère. M. Clément Vautel, lui, croit que les dames — par snobisme, n'en doutons pas — lisent Bergson dans le train bleu. Quant à M. Paul Souday, il pense que les voyageurs ne lisent que des romans légers, et n'emportent dans leurs bagages ni Bergson, ni Paul Valéry, ni les volumes de la collection Budé.

Avouerons-nous que précisément un volume de la collection Budé a fait nos délices au bord de la mer? Et non l'œuvre d'un Athénien ou d'un Latin connu et aimé, mais la chronique, assez ignorée, d'un historien de Byzance. Il est vrai que c'est notre métier de lire des livres

de toutes sortes, fussent-ils ennuyeux. Celui-là ne nous a pas lassé un seul instant. Et nous espérons bien n'avoir pas à attendre jusqu'à l'été prochain le second volume de la chronique de Michel Psellos.

L'histoire de l'empire byzantin est peu familière au public, même cultivé, en dehors des spécialistes qui y ont consacré leurs études. Il n'est pas un honnête homme qui ne sache ce qu'il faut savoir de l'histoire ancienne jusqu'à la chute de l'empire romain, puis de l'histoire de l'Occident pendant tout le Moyen Age, enfin de l'histoire de l'Europe entière durant les temps modernes. Mais une vaste lacune correspond aux dix siècles et demi durant lesquels les empereurs grecs ont régné à Constantinople. L'histoire de cet empire a pourtant son importance, puisque la date fameuse de 1453 qui marque sa fin, avec la prise de Constantinople par les Turcs, a été choisie pour clore le Moyen Age. A cette date de 1453, s'éteint définitivement une civilisation qui, depuis la fin du quatrième siècle, avait jeté plus d'un éclat. Faut-il rappeler qu'au temps où régnaient chez nous les fils et les petits-fils de Clovis, c'est-à-dire à une époque où les barbares qui nous avaient envahis étaient encore bien peu dégrossis, l'empereur Justinien dictait, à Byzance, des lois que l'on étudie encore dans nos écoles de droit? Le Moyen Age est la période durant laquelle l'Europe occidentale dégage sa forme moderne des décombres de l'empire romain, tandis qu'à l'Orient s'éteint le reflet, de plus en plus pâle, de la civilisation héritée à la fois de Rome et de la Grèce. Qui nous donnera, en regard des nombreux ouvrages sur le Moyen Age occidental, un livre où le public trouverait l'essentiel des travaux que les Rambaud, les Schlumberger, les Charles Diehl ont consacrés à l'empire grec?

En attendant, la collection Budé nous révèle des textes byzantins. Elle a commencé par l'historien Michel Psellos, qui n'avait jamais été traduit en français jusqu'à ce jour. Il ne l'était même pas en latin. Et le grec qu'il écrit est une langue de décadence, fort difficile, accessible seulement aux très bons hellénistes. M. Émile Renauld, un érudit à qui Psellos est familier depuis de longues années, en fait, par la traduction qu'il nous donne, une nouveauté pour nos bibliothèques.

La vie de Psellos s'inscrit entre les dates 1018 et 1078. Sa *Chronographie*, c'est le titre qu'il donne à son œuvre historique, va de 976 à 1077. Elle embrasse donc cent ans. C'est un siècle, qui, du côté de l'Occident, est jalonné par plusieurs dates importantes. Le couronnement d'Othon le Grand à Rome, qui marque la fondation du Saint-Empire romain germanique, est de 962. En 987, Hugues Capet monte sur le trône de France. En 1066, Guillaume de Normandie conquiert l'Angleterre. L'Europe occidentale commence à s'élaborer. Cependant, l'empire d'Orient va se détacher d'elle, et rompre avec la chrétienté. C'est en 1045 que les Grecs rejettent l'autorité du pape et que le schisme est consommé. Pour l'historien qui serait tenté de

dresser un tableau des grands événements de l'humanité, ce siècle fournit une admirable matière.

Il est à peine besoin de dire que Psellos ne s'en est pas douté. L'anarchie où était plongé le monde occidental ne devait pas l'intéresser, à supposer qu'il fût renseigné sur ce qui se passait chez nous environ l'an mil. L'empire byzantin, tout comme l'empire romain dont il est l'héritier, est entouré de barbares. On distingue seulement les barbares d'Orient et les barbares d'Occident. Les uns sont les Sarrasins. Les autres, c'est nous-mêmes, sans nulle vanité, nous et nos voisins d'Italie et d'Allemagne. Les barbares d'Orient sont du reste ceux qui inquiètent le plus l'empire grec. Mais ce qui intéresse surtout Psellos, c'est l'histoire intérieure, les innombrables révolutions de palais dont elle est tissée, la personne et le caractère des empereurs successifs, sans compter les impératrices.

Psellos a tout ce qu'il faut pour être un bon chroniqueur. Il a joué, dans les affaires de son temps, le rôle d'un personnage important. Il a été ministre. Il a approché les souverains dont il parle. Il les connaît d'autant mieux qu'il a eu souvent à se méfier d'eux, car ce souple courtisan a su servir avec une égale complaisance plusieurs maîtres successifs. Et puis, Psellos a non seulement pris au sérieux tous les faits qu'il rapporte, mais il est pénétré de leur importance. Il y a des gens qui traversent les guerres et les révolutions sans en recevoir d'impressions remarquables. Il y en a d'autres pour qui chaque événement nouveau est la chose la plus étonnante qu'ils aient jamais vue. Ceux-ci fournissent les bons chroniqueurs. Témoin Froissart, qui n'a cessé de s'émerveiller de vivre à une époque aussi mouvementée que le quatorzième siècle. Psellos s'est intéressé, avec autant de curiosité, à son pays et à son temps. Il est vrai que Byzance, au dixième siècle, était digne de cet intérêt. Et Psellos nous apporte un reflet très vivant de cette civilisation plus riche de souvenirs que de ressources propres, et qui mourra faute d'avoir ranimé les traditions sur le trésor desquelles elle s'est endormie.

Le mélange de ces traditions est des plus curieux. Il y a d'abord l'inoubliable empreinte de l'empire romain, dont les Byzantins se croient, de très bonne foi, les successeurs. Leurs empereurs ne s'appellent pas tous Basile, Michel, ou Constantin. Plusieurs d'entre eux ne craignent pas de porter le nom de Romanos. Et « les Romains », sous la plume d'un Byzantin, désignent tout naturellement le gouvernement ou l'armée de Constantinople. La culture grecque n'est pas un moindre titre de gloire pour Byzance. Homère demeure « le poète » par excellence. Un historien comme Psellos se rattache sans vergogne à Thucydide. La rhétorique et la langue corrompue du onzième siècle byzantin ne se croient pas indignes de l'art littéraire des grandes époques. Enfin, à ce double héritage de l'antiquité, se mêle une tradition chrétienne déjà vieille de plusieurs siècles, mais qui commence à incliner vers un culte des images trop voisin

de l'idolâtrie, et qui se ressent aussi des influences orientales.

Cette civilisation complexe est celle d'une société en pleine décadence, sans réaction contre la barbarie qui l'envahit peu à peu. Mais dans ces milieux dégénérés, les passions prennent une violence et une vivacité particulières, à la cour notamment. Il y a là de curieux échantillons d'humanité à observer, pour un psychologue. C'est surtout ce qui a tenté Psellos. C'est par là que sa chronique nous retient et nous captive. On l'a comparé à Saint-Simon. Un Saint-Simon moins acariâtre, sans méchanceté, mais dont la sinueuse intelligence ne va pas moins loin dans la connaissance du cœur humain. Psellos a aussi fait évoquer Tacite. Ce serait plutôt l'objet de leur œuvre qui rapprocherait l'historien de Néron et celui de Michel V. Le ton des tableaux peints par Psellos est plus accentué en barbarie. Quoique les Turcs ne soient pas encore là, il y a presque, entre Tacite et Psellos, la différence de *Britannicus* à *Bajazet*.

C'est bien à Racine que font penser certains morceaux. N'en citons qu'un, en empruntant à Psellos les morceaux les plus colorés du récit. C'est l'histoire de l'empereur Romain III, de l'impératrice Zoé et du jeune Michel.

Un eunuque — il y a toujours un eunuque à l'arrière-plan, sur la scène byzantine — amène un jour son jeune frère Michel au service de l'empereur. Au moment de la présentation, l'impératrice était assise à côté de Romain III. Alors, « comme brûlée dans ses yeux d'un feu proportionné à la beauté du jeune homme, elle fut éprise de lui sur-le-champ. » Psellos nous conte comment elle manœuvre pour attirer Michel auprès d'elle :

Comme l'impératrice ne pouvait ni se conduire en philosophe ni ménager son désir, elle qui, jadis, souvent se détournait de l'eunuque, souvent maintenant elle s'approchait de lui, et, engageant la conversation sur un autre sujet, comme par une digression elle en venait à lui parler de son frère, l'invitant à s'enhardir et à s'approcher d'elle quand il le voudrait.

C'est le dialogue de Phèdre et d'Œnone. Du reste, si Michel est un jeune homme, Zoé est une femme de cinquante ans. Tout le début de l'histoire correspond à l'aventure de Phèdre.

Mais l'Hippolyte byzantin ne repousse pas la vieille impératrice. Et Zoé se livre à des scènes dont il faut au moins citer la plus étonnante.

Le parer comme une statue, écrit Psellos, le couvrir d'or et le rendre tout resplendissant de l'éclat des bagues et des vêtements tissés d'or, je ne regarde pas cela comme une chose surprenante ; une impératrice qui aime, que ne ferait-elle pas à son amant? Mais elle, elle allait quelquefois, à l'insu du monde, jusqu'à le faire asseoir alternativement avec elle sur le trône impérial et lui mettre un sceptre en la main ; un jour même elle le jugea digne du diadème, et alors, s'accolant à lui derechef, elle l'ap-

pelait son idole, et la grâce de ses yeux, et sa fleur de beauté, et le soulagement de son âme.

Cette audace forcenée n'a d'égale que la lâcheté de l'empereur trompé. Et l'on ne sait, quand on a lu le récit de Psellos, lequel des deux caractères est peint avec le plus de vie et de vérité. Comme il convient, toute la cour a su l'infortune de Romain III avant qu'il s'en aperçût. Cependant le scandale finit par être si éclatant qu'il force son attention. Mais « il fermait les yeux comme à dessein et il se bouchait les trous des oreilles ». Bien plus, pour assurer sa tranquillité, il va jusqu'à favoriser les rencontres de sa femme et de Michel. Ne sait-il donc pas, comme tout le monde, que le dessein des deux amants est de le faire disparaître pour installer Michel sur le trône? Si, il le sait. Mais écoutons Psellos :

Quand sa sœur Pulchérie et certains de ses valets de chambre lui découvrirent de façon péremptoire la mort préparée contre lui et l'exhortèrent à se tenir sur ses gardes,... il n'apporta pas de remède à la chose ; seulement il manda une fois l'amant — ou l'aimé — et le questionna sur cet amour ; comme celui-ci feignait de ne rien savoir, il exige de lui sa parole et des serments sur les reliques ; et quand l'autre eut fait ce parjure, l'empereur continua à regarder les paroles d'autrui comme des calomnies, et il n'avait d'attention que pour lui, et il l'appelait son serviteur très fidèle.

C'est la scène finale de *Boubouroche*, transposée sur le plan de la tragédie par la solennité du serment sur les reliques et la menace de mort qui se dessine derrière le triste héros. Menace bientôt suivie d'effet, comme on s'en doute : un jour que Romain III nageait dans sa piscine, un esclave lui tint la tête sous l'eau assez longtemps pour permettre l'avènement de Michel IV.

Ce sont des récits comme celui-là qui rendent la chronique de Psellos si curieuse. Ils sont narrés avec un art consommé, et les caractères y sont analysés par le plus perspicace des psychologues. L'amour, l'ambition, la crainte, la haine, la jalousie, l'ingratitude animent des personnages orgueilleux, violents, rusés, menteurs, cruels, et précipitent leurs destinées du trône au couvent qui sert de prison, ou à l'île des Princes qui joue le rôle de bagne. L'Orient ajoute sa couleur à ces portraits et à ces aventures. C'est par là, indépendamment de son intérêt historique, que le chroniqueur byzantin aura accès auprès des lettrés. Puisqu'on l'a rapproché déjà de plusieurs écrivains de diverses époques, osons une comparaison de plus à son sujet : les amateurs de Stendhal aimeront à le suivre comme guide pour connaître les âmes passionnées de la cour de Byzance.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LA ROSE DU DAUPHIN CHARLES

Le roi Louis XI avait trop le sentiment de l'héritage pour ne pas aimer l'héritier. Contrairement à tout ce que l'on a écrit, il a été un bon père. Et le roi a donné à son fils le plus dévoué de ses serviteurs, son compère Bourré, pour veiller sur lui.

Jamais enfant n'avait été plus désiré que Charles. Pour sa naissance, Louis avait beaucoup prié ; il avait fait maintes offrandes aux pauvres et accompli des pèlerinages. Quand l'enfant naquit, le 3 juin 1470, le roi eut un bonheur profond. Mais Louis ne veut pas de feux de joie, « ni autres joyeusetez ». Il demande des prières pour lui, pour la reine, pour le dauphin « et leur noble lignée ». Louis songe qu'il a un héritier, et que son frère, Charles de France, son rival, ne pourra plus se dire son successeur.

Jean Bourré est un brave homme et sûr. C'est un autre lui-même. Louis lui confie l'héritier, ainsi qu'à Mme de Tournelles, fille du seigneur de Crussol, le fidèle gouverneur du Poitou. Le petit Charles demeurera à Amboise.

Le château, qui domine la Loire, est alors une puissante forteresse. Il n'y a que quelques maisons au pied des murailles à pic. L'endroit paraît moins exposé que le Plessis, qui est dans la banlieue de Tours, une grosse ville plus difficile à surveiller, où les épidémies sont assez fréquentes. Car le dauphin Charles était délicat et malingre. Bourré renseignait Louis sur sa santé. Il faut bien rassurer

le roi, et M. du Plessis donne régulièrement de ses nouvelles : « Sire, Monseigneur le dauphin est, Dieu mercy et Nostre Dame, en très bon point, et fait très bonne et joyeuse chère. » Si l'enfant tousse, le père est anxieux. Il faut savoir où il a pu prendre froid, aux champs, sans doute. Et Bourré écrit : « Il dort bien, il mange bien, il repose sous ses couvertures de gris ; il s'occupe de ses oiseaux, mais sans s'échauffer. » Maître Adam Fumée, le médecin du roi, le visite. Quand l'enfant est bien portant, on le conduit lancer des petits oiseaux à ses faucons ; et, s'ils sont à la mue, Charles les regarde manger. Ainsi Bourré demeure toujours près de l'enfant, veille sur sa santé. Louis veut qu'il se fortifie, et surtout qu'il ne subisse pas de mauvaises influences, ce qui lui est arrivé à lui, qui a été un si mauvais fils. Il l'avait laissé entendre à Commynes, évoquant ses seize ans d'enfant révolté, sous les seigneurs du royaume, pendant la Praguerie. Louis ne laisse pas voir son fils sans une permission spéciale. Et les habitants de Saint-Florentin d'Amboise ne sont pas autorisés à entendre la messe dans la chapelle du château. On leur fera construire une église paroissiale.

Quand un visiteur vient, Bourré descend dans la ville pour le recevoir ; après dîner, on monte un instant voir le dauphin. La ville d'Amboise est interdite aux étrangers. Il ne faut pas y laisser entrer la peste. Il n'y a aucun logis pour eux, pas même pour le beau-frère de Bourré ! Louis sait la brutalité et la ruse de son temps. Il n'a pas confiance. Des hommes veillent, jour et nuit, sur les courtines du château. On voit les lueurs des fagots où ils se chauffent. Bourré ne quitte jamais le dauphin, même pour rendre un hommage. Ainsi il a laissé en Anjou ses beaux châteaux où vivent sa femme et ses enfants, la terre où est son cœur. Ce n'est pas sans mélancolie. Bourré construit des châteaux où il n'habitera jamais. Il demande parfois des congés. Mais le roi est dur à lui-même et aux autres : « Monsieur du Plessis, j'ai veu ce que m'avez écript. Vous ne vous en irez point en votre maison. » Pendant cinq ans, Bourré songe à sa vie active d'autrefois, quand il courait après l'argent dans les provinces, quand il recevait le grand aventurier Warwick, quand il faisait des mariages princiers ! Louis lui demande parfois encore des conseils. Il reçoit un parent du roi, sa nièce, la sénéchale d'Anjou, qui est grosse : « Qu'on la traite bien, qu'on la loge près de la reine, » écrit le roi. Car nul n'est introduit sans un ordre exprès et des instructions. Le roi Louis savait qu'on voulait lui enlever son fils.

Près du vieux serviteur, le petit Charles a grandi. Charlotte de Savoie, sa mère, a veillé sur lui. On ne sait qui lui a enseigné le rudi-

ment; pour le droit, il a écouté Guillaume Cousinot et Guy Pot.

Mais c'est le roi qui veut lui faire enseigner l'histoire de France, et qui a fait recueillir par Pierre Choisnet, son médecin et astrologien, les meilleures maximes qui doivent guider un prince dans la paix et dans la guerre. Louis veut que Charles puisse profiter de son expérience. Ce beau livre, et si bien écrit, c'est le *Rozier des guerres*, qui est surtout un livre de paix.

Pierre Choisnet, le médecin, l'astrologue, est un Normand qui a fait divers voyages pour le roi. Il connaît sa pensée. C'est un lettré, qui rime très faiblement, mais un moraliste qui sait écrire avec fermeté en prose. Il n'est ni humaniste, ni rhétoriqueur. Il est pieux. C'est un homme de son temps, qui excelle dans les formules brèves. Il aime son maître, pour lequel il prie; et il a formé le recueil de ses prières particulières. Pierre Choisnet a reçu, sans doute du roi, l'ordre de composer un traité destiné à l'éducation du dauphin. Choisnet a relu, à son intention, les livres classiques sur la matière : Végèce qui contient l'art de la guerre, les allégories du *Jeu des échecs* de Cessoles, Gilles de Rome et son *Gouvernement des rois et des princes*, et surtout Aristote, traduit par Nicole Oresme, qui, au temps de Charles V, a résumé toute la matière politique. Choisnet a écouté parler le roi; il l'a vu vivre, recueillant son exemple et ses maximes.

Alors Pierre Choisnet peut tracer d'après ces sources le portrait idéal du prince pour le dauphin Charles. Il dira que le roi est un homme comme un autre, qui doit faire ici-bas son salut, qui attend, comme un autre, la mort et le jugement. Un prince n'existe que pour le bien commun, la chose publique, la république. La justice est l'origine de la servitude volontaire des hommes. En faisant régner la bonne loi, le roi obtient l'obéissance de ses sujets : la servitude est fondée aussi sur l'amour. Ni iniquité, ni violence. Le roi est le bon jardinier du jardin de son peuple. Garder les lois, agrandir son domaine, peupler les terres désertes, tel est l'office du souverain. Il doit gouverner par lui-même et tout connaître : il n'y a pas de petites et de grandes besognes. Punir les mauvais, récompenser les bons, craindre les flatteurs, telle devra être la règle de sa conduite. Les trois piliers du gouvernement sont la justice, le respect du peuple, un mutuel amour entre le roi et ses sujets.

La guerre (la chevalerie) est une science qu'il doit connaître. Mais son principal devoir consiste d'abord à conserver son royaume en paix. La guerre ne peut être faite qu'avec l'assentiment de la nation. Mais jamais la guerre n'a rapporté un denier à personne. La préparer, si elle est inévitable, et relever, dans ce cas, le moral de chacun. Le roi ne doit pas combattre lui-même. C'est un chef qui apaise les

rivalités de ses chefs, qui doit penser à tout, à ravitailler ses hommes, à les appuyer de son artillerie, à faire régner la discipline. Il n'abandonne rien à l'aventure. La bataille n'a pour but que la paix, qui lui méritera la paix de Dieu. Il faut porter la guerre chez l'ennemi. Mais la bataille sera toujours la chose du monde la plus périlleuse. Se défier du nombre ; préférer la subtilité à la force.

Et Pierre Choisnet revient aux devoirs du roi. La piété est pour lui une obligation spéciale puisque Dieu est le gardien de la cité. Le roi doit honorer les pasteurs et l'Église. Ses ressources se limiteront à son domaine, aux subsides accoutumés. La défense du commun, la justice seront sa loi. Il aura de bons administrateurs, de bons juges, ses seconds. Il veillera à l'entretien du royaume par les travaux publics. Justice impitoyable pour les malfaiteurs, surtout à titre d'exemple. Que le roi demeure pondéré et calme, sans laisser deviner rien de ses sentiments. Le prince est le miroir de son peuple et pour lui un vivant exemple.

Et Pierre Choisnet a compilé, sur l'ordre du roi, une chronique abrégée de l'histoire de France à l'usage du dauphin.

Louis aime l'histoire de France, comme il aime la France, son domaine. Nous savons qu'il a fait appointer frère Jean Castel « chroniqueur de France ». Dans le petit nombre de livres que le roi a lus, et qui le suivaient dans ses voyages enfermés dans un coffre de bois, il y a des livres de droit, de médecine, les *Chroniques de Saint-Denis* et un Froissart.

Louis a possédé une très jolie petite chronique de France, enluminée, en français. Et nous avons tout lieu de croire qu'il a lu le travail historique de Pierre Choisnet et qu'il l'a même annoté. Le compilateur semble bien avoir en vue son maître. « Les nobles roys de France ont toujours entendu et travaillé à dilater et eslargir leur royaume, » dira-t-il. C'est ce que Louis a promis de faire au serment du sacre. Louis a souligné toutes les divisions fatales du royaume, noté tout ce qui était relatif aux ducs de Guyenne, salué le premier Charlemagne, remarqué les conspirations des enfants contre leur père, les troubles du royaume, les trahisons des frères du roi, les dissimulations, l'histoire de Charles le Simple, prisonnier à Péronne, les affaires de Flandre et de Bourgogne, les rapports de la France et de l'Angleterre, tout ce qui a rempli sa vie.

Alors le roi Louis est satisfait. Et il envoie le livre à son cher fils, qu'il ne voit presque jamais, avec son salut : « Pour ce que, comme les bons odeurs confortent les eperiz, pareillement font les bonnes et vertueuses auctorités des saiges, et que desirons que quant, par la

grâce de Dieu, tu viendras régner et gouverner ce noble royaume de France, remply de bonnes meurs et vertus, tu saiches et ayes prest entre les mains et dedans ton cueur ce que convient et est très nécessaire au bon gouvernement d'icelluy, je t'envoye ce présent *Rosier* touchant la garde et déffence de la chose publique. Duquel *Rosier*, quand tu seras venu en l'aage de flourissant jennesse, tu odoureras chacun jour une rose, et tu y trouveras plus de délectation et de confort qu'en toutes les roses du monde... et congnoistras de tes prédécesseurs lesquelx auront mieulx fais... »

C'est la rose du roi Louis à son enfant, c'est le *Rozier des guerres.*

Mais si le roi Louis s'est montré bon père en le faisant instruire, il a agi avec prudence en faisant garder strictement son fils dans le grand château d'Amboise.

Louis a frappé à la tête un traître comme le connétable, un autre traître comme Nemours, mais il n'a jamais détruit entièrement l'esprit de révolte chez les féodaux. Ceux-ci voyaient maintenant le roi Louis diminué par les attaques de la maladie. Le dauphin était un enfant dont ils pensaient s'emparer. On ne parlait que de la mort prochaine du roi ; mais il leur faisait la surprise de guérir et montrait « aussi bonne chère que devant ». Le duc de Bretagne reprenait cependant courage. Il pensait avoir les Anglais derrière lui. On reverrait la belle vie d'autrefois, le temps où régnaient les capitaines. Un de ces mécontents était un écervelé, nourri dans la maison du roi, René, comte du Perche, le fils du duc d'Alençon, deux fois condamné comme traître. Fils d'un fou, dangereux tout de même, il allait répétant « que le malheur ne serait pas toujours en ung lieu ». A l'aide des Bretons, René espérait recouvrer sa terre. La guerre est un hasard. On peut toujours réussir. René pensait mettre avec lui les Suisses, les gentilshommes d'Anjou, du Maine et de la Normandie. Il avait un projet pour transformer le parc d'artillerie de son père et il avait inventé un projectile nouveau, un boulet de canon avec des barres de fer. Ces projets transpirèrent au temps où le roi Louis avait été visiter son camp au Pont de l'Arche. Du Lude fait une enquête à la Flèche. René s'affole et pense passer en Bretagne. Louis fait arrêter le conspirateur et Pierre Doriole l'interroge à Chinon, le 21 août 1481. René donne des réponses vagues, embarrassées ; il voulait fuir, prendre la mer, gagner Rhodes « pour mettre sa personne à seurté », disait-il. Son abri sera provisoirement la tour du château de Chinon, la cage de fer d'un pas et demi de long dans laquelle il resta douze semaines, puis le donjon de Vincennes. La sentence contre Charles d'Armagnac est rendue

le 21 août. Il est condamné à l'amende et à la prison perpétuelle.

Ainsi Louis se défend et défend son enfant.

Le 21 septembre 1482, Jean Bourré regarde son roi. Le vieux serviteur n'a que soixante-huit ans. Il est comme nous le voyons sur son portrait : figure grave et fine, avec son bonnet noir sur ses mèches grises, grand et courbé, la main sur la poitrine. Si Louis revient amélioré du voyage de Saint-Claude, il est encore bien malade. Il y a dans la salle du château d'Amboise M. de Beaujeu, le comte de Marle, maréchal de France, l'archevêque de Narbonne, MM. du Bouchage, de Précigny, de Solliers, Jean de Doyat, le gouverneur d'Auvergne, Olivier Guérin, le maître de l'hôtel. Louis fait lire à son fils les instructions qu'il lui laisse sur l'administration du royaume.

L'enfant, qui a douze ans, écoute ce père qu'il n'a presque jamais vu. Louis considère le terme des choses, les jours si brefs qui nous sont donnés. Mais Dieu lui a fait une grande grâce : il l'a fait chef, gouverneur et prince de la plus notable région et nation qui soit sur la terre. C'est le royaume de France où plusieurs de ses prédécesseurs ont acquis le nom de rois très chrétiens en combattant les infidèles, en extirpant l'hérésie, en entretenant les libertés de l'Église et du Saint-Siège. Et plusieurs sont aujourd'hui des saints tenant très glorieuse compagnie à Dieu dans son Paradis. Ce royaume, par l'intercession de la très glorieuse Vierge Marie, Louis l'avait accru de toutes parts, à force de sollicitude et de diligence, à l'aide de vrais et loyaux officiers, serviteurs et sujets, en dépit des princes, des seigneurs du sang, des grands qui avaient conspiré contre lui et la chose publique, trahi, conduit des guerres, d'où une merveilleuse effusion de sang humain, la désolation du peuple ; car ils avaient mené querelles et divisions qui durent encore, et peuvent durer après lui, si on n'y met bonne provision.

Le roi a pensé à ces choses, à son âge, à son mal, tandis qu'il visitait le corps saint et ami de Mgr saint Claude. Il se trouve quelque peu soulagé à son retour. Il a voulu voir son très cher et très aimé fils Charles, dauphin du Viennois, « et lui remontrer plusieurs belles et notables choses à l'édifiement de sa vie, en bonnes mœurs et conduite de la couronne de France, s'il plaît à Dieu qu'elle lui advienne après nous ».

Alors le roi parle à l'enfant. Il dit son désir de le voir, après lui, parvenir à la couronne de France, « son vray héritaige », souhaitant qu'il puisse l'entretenir si bien que ce soit à sa louange, au profit de ses sujets et de la chose publique !

Comme un père peut le faire à son fils, le roi lui commande de

prendre conseil et avis de ceux de son rang, des seigneurs et capitaines sages et expérimentés, de ceux-là principalement qui ont été de bons sujets et serviteurs de son grand-père et de son père.

Et quand il parviendrait à la couronne, Louis ordonnait expressément à son fils de maintenir en fonction tous ceux qui avaient une charge, un emploi, de quelque condition qu'ils soient.

Pour qu'il comprît mieux le sens de son ordonnance, le père se confessait à son fils. Il lui disait les dommages irréparables arrivés, peu après son avènement à la couronne, pour n'avoir pas conservé dans leur charge les officiers de son père, la destruction de plusieurs pays et sujets, « et qui encore dure sans y avoir fin de paix. »

Mais, grâce à Dieu, Louis n'avait rien perdu de la couronne ; il l'avait augmentée de grandes terres et seigneuries, et il espérait bientôt y mettre tranquillité et union. Mais si son fils faisait ce qu'il avait fait lui-même, pis encore pourrait arriver !

Alors Louis l'interroge : « Que vous en semble? N'estes vous pas bien content, délibéré, et en bon propos, vouloir et intention de faire, entretenir et accomplir les choses dessus dictes, mêmement touchant les dites charges et offices? »

L'enfant fait une douce réponse : il dit qu'il obéirait, remplirait les commandements et ordonnances de son père, ce dont il le remerciait très humblement. Cela ne suffit pas à Louis. Il demande au petit Charles d'aller trouver plusieurs officiers qui se tenaient là, de parler avec eux des ordonnances qu'il vient de lui donner, et qu'il pense sérieusement à remplir toutes ses promesses. Il répond : « Monsieur, à l'aide de Dieu, et quand son bon plaisir sera que ces choses adviennent, je obéiray à vos commandemans et plaisirs, et feray, entretiendray et accompliray ce que m'avez enjoinct, commandé et enchargé. »

Alors le roi reprend : « Louis, puisque par amour de nous, le voulez, levez la main ! »

Puisque l'enfant a juré, Louis peut lui nommer les seigneurs, ses adversaires et ceux du royaume, causes de tous nos maux ; et il lui désigne les bons serviteurs.

Louis demande à Parent, le notaire, de dresser l'acte.

Pierre Champion.

LES SCIENCES

PEUT-ON « FAIRE DE L'OR »?

Si jamais question fut actuelle, c'est bien celle-là.

Faire de l'or ! Quel rêve passionnant ! Quelle espérance ! Les anciens alchimistes s'étaient attaqués à ce problème, et recherchaient avec acharnement cette fameuse « pierre philosophale » qui devait transformer le plomb vil en or pur. Aujourd'hui, nous savons que la solution du problème n'est pas scientifiquement impossible. Les nouvelles conquêtes de la physique nous ont conduits à concevoir l'unité de la matière, celle-ci étant formée de particules infiniment petites et toutes identiques, les électrons, qui gravitent autour de noyaux comme les planètes autour du soleil. Un de ces petits systèmes planétaires constitue un atome, et l'atome d'hydrogène se différencie de l'atome d'or par le nombre et l'arrangement de ces électrons qui tourbillonnent autour de leur astre central avec des vitesses qui défient l'imagination.

Si, donc, les atomes des divers « éléments » se composent des mêmes particules, il n'est pas interdit d'espérer que l'on pourra, un jour, par l'intervention d'une force extérieure, soit « démolir » un atome déjà existant, soit « construire » un atome à l'aide de ses matériaux préalablement isolés. Certes, la chose sera difficile, longue, pénible : mais n'oublions pas que les découvertes, en ce moment, paraissent marcher en progression géométrique à mesure que le temps croît en progression arithmétique.

Parmi les éléments qui constituent les « corps simples » de la chimie, il en est qui se décomposent, ou plutôt qui se « désagrègent »

spontanément : ce sont les corps radioactifs, dont l'uranium fut le prototype. L'illustre Henri Becquerel en découvrit, en 1896, les étonnantes propriétés, devenant ainsi le Christophe Colomb de ce nouveau monde de la radioactivité dont, deux ans plus tard, Curie, tel Fernand Cortez, découvrit la plus riche province en isolant le radium.

Nous savons que le radium se désintègre spontanément, autrement dit que son atome se brise en donnant des atomes plus légers : ceci constitue notre bagage acquis en cette matière. Mais quelle est l'origine de cette désagrégation mystérieuse autant que spontanée? Nous ne le savons pas. Les uns, parmi les physiciens de la nouvelle école, la voient dans le radium lui-même ; les autres croient que cette désagrégation atomique est due à l'action de radiations extraordinairement pénétrantes, émanées, soit des parties centrales du globe terrestre, soit de l'espace, après avoir traversé la haute atmosphère. En somme, c'est un des plus gros problèmes qui se posent au cerveau humain, et le jour où il sera complètement résolu, le jour où nous connaîtrons la nature et la manière d'agir des forces qui provoquent cette dislocation de l'atome, nous saurons les « causes » ; nous pourrons dire, comme le poète latin :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Connaissant la nature de ces forces jusque-là mystérieuses, nous serons très près de les asservir à nos recherches ; au lieu d'observer, nous pourrons expérimenter ; nous pourrons scruter les profondeurs de l'atome, en traversant le chapelet d'électrons qui en forme la gaine extérieure : alors, nous arriverons à ce noyau, à ce donjon central où se tient, à l'abri des investigations possibles, la « personnalité » propre de l'atome. Et de quelle complication, inextricable à nos premiers regards, ne recouvrira-t-elle pas la réelle et nécessaire simplicité?

Une fois connue la structure interne du noyau atomique, une fois que les assaillants seront aux pieds des murs de la citadelle centrale, l'attaque commencera, terrible, acharnée : on cherchera à briser l'atome. On mettra en jeu toute l'artillerie atomique dont nous disposons : rayons cathodiques, rayons de différentes catégories du radium, etc... Quel sera le résultat de ce tir intensif et prolongé? L'expérience seule pourra nous le dire.

Si l'on se propose l'obtention de l'atome d'or, il faudra disloquer ainsi des atomes plus lourds, comme celui du plomb, qui a pour poids atomique 207, ou du mercure, qui pèse 200 : ces atomes, de structure plus complexe que les atomes légers, sont aussi les moins

difficiles à détruire, et c'est en s'attaquant à leur architecture complexe que l'on peut espérer quelques chances, bien précaires d'ailleurs, de réussite.

Mais il n'y a pas que les procédés de démolition d'atomes qui puissent nous conduire à l'atome d'or : le but suprême, l'ambition éternelle des chimistes et des alchimistes a été la « synthèse » de l'or, qui doit être le couronnement si ardemment ambitionné de leurs recherches, comme la synthèse des corps organiques a été le couronnement de la chimie après un siècle de découvertes glorieuses.

Seulement, dans cette course à la synthèse de l'or, il ne s'agit plus de désagréger un atome complexe pour obtenir un atome plus simple, ce qui serait déjà difficile : il s'agit de réaliser une « intégration » atomique à partir d'atomes primordiaux, comme ceux d'hélium ou d'hydrogène.

Le problème est-il insoluble? Non.

Que voyons-nous, en effet, dans les profondeurs infinies du ciel que scrutent nos puissants télescopes, et dont les astres lointains nous livrent, grâce au spectroscope, le secret de leur composition? Nous voyons des nébuleuses, amas sans formes précises, aux contours indécis, qui se détachent en taches laiteuses et pâles sur la voûte sombre du firmament. Quand on étudie le spectre de leur lumière décomposée par un prisme, on y constate la présence des raies caractéristiques de l'hydrogène, de l'hélium, et d'un corps encore inconnu sur la terre et à laquelle les astrophysiciens ont donné le nom de nébulium qui caractérise son origine.

On peut suivre l'évolution de ces nébuleuses, non pas sur une seule d'entre elles, ce qui serait impossible car la vie d'une nébuleuse est faite de milliards de siècles, mais sur plusieurs de ces objets célestes arrivés à des stades différents. Or, à mesure que la nébuleuse vieillit, à mesure qu'elle se rapproche, en agglomérant les éléments de sa masse, de la forme stellaire qui est le terminus de sa lente évolution, on voit apparaître, dans le spectroscope braqué sur elle, les raies caractéristiques des différents corps simples, métalloïdes et métaux, qu'étudie la chimie, et en nombre d'autant plus grand que l'étoile est à un stade plus avancé de sa vie sidérale. Dans notre soleil, en particulier, qui est une modeste étoile de la voie lactée, étoile, d'ailleurs, d'âge mûr et, par suite, sur son déclin, nous trouvons les raies spectrales de tous les corps comme sur la terre : c'est même dans le spectre solaire que l'on a, pour la première fois, reconnu l'existence d'un corps à individualité propre, l'hélium, dont le nom rappelait ainsi l'origine, et qui n'a été extrait de l'écorce terrestre que vingt ans plus tard.

Donc, dans la longue transformation d'une nébuleuse en étoile,

un grand travail se fait, travail d'intégration de la matière, qui réalise ainsi la fabrication des atomes les plus complexes à partir des atomes élémentaires et simples d'hydrogène et d'hélium. Les étoiles sont alors les creusets formidables où le grand Alchimiste qui préside sans cesse à la formation des mondes fait chauffer, à des températures insoupçonnables en même temps que sous des pressions effrayantes pour l'esprit, les atomes qui doivent s'unir entre eux pour former les atomes des autres corps, des plus légers aux plus lourds, des gaz les plus simples aux métaux les plus complexes.

Mais comment se forment, se mélangent, se chauffent, ces étonnantes mixtures? C'est là que gît le mystère, le grand mystère au sein duquel, impuissants jusqu'ici, nous nous débattons sans trêve. Et, cependant, ces réactions, inconnues pour nous, qui se font dans les profondeurs de l'espace, se sont faites également sous nos pieds, dans l'intérieur de notre minuscule globe terrestre qui, morceau détaché de la nébuleuse initiale qui devait donner naissance au système solaire, a passé par tous les stades successifs de la vie stellaire. Peut-être même, dans les profondeurs extrêmes de notre planète, près du centre où des pressions énormes ajoutent leur effet à des températures prodigieusement hautes, ces réactions se continuent-elles en permanence aujourd'hui, brassant des quantités effrayantes d'énergie pendant que, insouciants et légers, nous vivons, sur la croûte extérieure qui la recouvre, nos fragiles et brèves existences.

Ainsi nous savons, par l'étude du ciel, que ce travail de synthèse atomique existe, puisqu'il se fait dans la masse des étoiles ; nous sommes certains que l'intégration de la matière est réalisable, puisque l'astrophysique nous la montre constamment réalisée ; mais nous ne soupçonnons pas encore, même de la manière la plus lointaine, le mode opératoire qu'il faut employer pour cela. Est-ce la chaleur? Est-ce la pression? Est-ce l'électricité? Est-ce une combinaison de ces trois formes de l'énergie, auxquelles s'ajoute peut-être l'action des forces inconnues qui circulent dans l'univers et dont nous ne soupçonnons encore ni le mécanisme, ni même l'existence? Sans doute, l'action simultanée de ces facteurs puissants se fait-elle avec une simplicité qui nous déconcerterait, dans sa grandeur, si nous la connaissions ; mais la connaîtrons-nous jamais?

Quoi qu'il en soit, si, quelque jour, dans l'avenir, nous devenons possesseurs du secret et que nous sachions faire agir ces forces mystérieuses, il est probable que la pratique des intégrations atomiques, comme toutes les sciences, s'établira du simple au composé : c'est

ainsi, ne l'oublions pas, que les chimistes du dix-neuvième siècle ont dû réaliser la synthèse des carbures d'hydrogène avant d'aborder celle, beaucoup plus complexe, des matières colorantes et des alcaloïdes. Ce qu'on obtiendra par l'union des éléments simples, ce sera d'abord des gaz : oxygène, azote, chlore..., des métalloïdes comme le soufre ou le carbone, des métaux légers tels que le sodium, le lithium, l'aluminium. Puis viendront les métaux plus lourds... et, enfin, l'or, qui sera l'un des derniers, à cause de la complexité de sa structure atonique.

Mais, alors, dans de nombreux siècles, on peut se demander ce que vaudra la découverte si longuement cherchée. L'or aura-t-il conservé la valeur qu'il a aujourd'hui? Ou, au contraire, si l'on est arrivé à l'extraire des eaux de la mer qui en constitue une réserve imposante, n'aura-t-il plus d'autre intérêt que celui d'être un métal inoxydable, mais de vil prix?

Et puis, il faut envisager ce que coûterait cette « synthèse » de l'or. Nous savons que les réactions chimiques dégagent ou absorbent de la chaleur, c'est-à-dire, en somme, de l'énergie : de même les intégrations et les désintégrations atomiques mettent en jeu des quantités d'énergie bien autrement grandes que celles qui se montrent dans les réactions les plus violentes. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelons que l'énergie atomique libérée par la désintégration d'*un gramme* d'uranium est égale à celle qui se dégage dans la combustion de 400 *kilogrammes de charbon!* Il est donc vraisemblable de penser que celui qui réussira à « faire de l'or », récupérera, s'il est parti d'atomes plus lourds comme ceux du plomb, une quantité d'énergie qui sera un sous-produit précieux ; mais, inversement, celui qui réaliserait la synthèse du précieux métal à parties d'atomes plus légers, devra disposer, pour réaliser son opération, d'une quantité d'énergie effrayante.

Mais il est vrai qu'à cette époque l'homme aura fait, dans cette voie, d'autres conquêtes ; il aura, sans doute, réussi à dompter des forces insoupçonnées de la nature ; il aura, peut-être, réussi à capter des énergies extra-terrestres qui lui permettront de transmettre à d'autres mondes les découvertes de son génie qui aura lentement, au cours des siècles, déchiffré l'une après l'autre les obscures énigmes de l'univers. Et, alors, la mise en jeu de ces énergies lui permettra des choses qu'il tenterait vainement aujourd'hui, avec les moyens encore si minces dont il dispose, et qui le laissent pourtant bien faible, bien qu'il soit déjà si puissant.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BOUVERI

La mort de M. Bouveri avait ouvert une vacance dans le collège électoral de Saône-et-Loire. Nous ne saurons jamais ce qui fût advenu de l'élection puisque la Chambre, d'une part, est revenue au scrutin d'arrondissement, et, d'autre part, que les élections partielles sont supprimées pour la seconde législature. Ce souci de la majorité de ne point faire d'élections partielles trahit assez son embarras et sa défiance, en ce qui concerne le Cartel, des résultats du scrutin. Pour Saône-et-Loire, cette défiance est singulièrement justifiée. Ce département, en dépit de la rigidité doctrinaire apparente de ses pontifes, en dépit de sa fidélité non moins apparente aux principes — le Cartel ne s'y est pas fait en 1924 — est un de ceux où se machinent dans les coulisses la cuisine la plus étrange. C'était pourtant la patrie des vieilles barbes, et celle des incorruptibles. Bouveri représentait les premiers. Paul Faure incarne les seconds. Nous verrons ce qu'il en faut penser.

Le père Bouveri a été défini une vieille barbe, encore qu'il n'eût qu'une moustache gauloise tombant en longues mèches recourbées des deux côtés de sa bouche, et un petit bouc blanchi. C'était un vieux militant du prolétariat. Un chef décoratif qui n'avait pas voix au chapitre, et qui était bien forcé d'en passer par où on lui disait de passer. Ce qu'il pensait réellement importait donc assez peu. Et nous n'étudions ce pittoresque et assez sympathique bonhomme que pour voir comment

est organisé et manœuvre le grand parti socialiste unifié depuis que, devenu électoral, il donne tous ses soins à la tactique et néglige un peu les plans et les devis de la cité future.

L'excellent papa Bouveri était venu à la vie publique en 1901, comme député de la 1re circonscription de Chalon-sur-Saône, circonscription qui comprenait les importants districts miniers de Montceau-les-Mines et de Mont-Saint-Vincent, et qui était représentée jusque-là par le vénéré Boysset. Le vénéré Boysset, doyen de la Chambre, ancien député à la Législative de 49, était d'assez bonne nuance démocratique pour que le prolétariat ouvrier lui fît confiance. Il était né en 1817 : il mourut député en 1901, à quatre-vingt-quatre ans. Il avait congrûment maintenu Chalon, Givry, Mont-Saint-Vincent et Montceau-les-Mines dans la foi laïque, républicaine et démocratique. A sa mort, le camarade Bouveri le remplaça. Il n'avait alors que trente-six ans, mais c'était déjà un personnage considérable. Il était maire de Montceau-les-Mines depuis 1900, de ce Montceau-les-Mines qui devait entrer dans l'histoire par un fait d'armes héroïque : la prise d'assaut d'une chapelle de pèlerinage par quelques bandes avinées, encore que conscientes et organisées. Ainsi se traduisait clairement l'essentiel des revendications du prolétariat minier. Bouveri, maire à trente-cinq ans, était déjà un vieux militant. Je veux dire une manière de professionnel de la politique de gauche et c'est bien ainsi que les « tacticiens » entendent le marxisme en Saône-et-Loire. Il avait fondé le syndicat des mineurs, dont il était devenu le secrétaire, à la manière de Basly. Mais Basly est un autre homme. Dans le Pas-de-Calais, on fait vraiment du syndicalisme professionnel. On se soucie, malgré tout, de la situation des mineurs et même, par surcroît, de l'évangile socialiste. Basly ne se pique pas d'être guesdiste, mais, n'étant pas un pontife, il a tout de même le droit d'avoir une opinion. En Saône-et-Loire on fait, à la manière de Léon Blum, de la politique, de la tactique et de la cuisine. Les prolétaires votaient avant 1901 pour le vénéré Boysset. Les électeurs francs-maçons et bourgeois du vénéré Boysset votèrent, par manière de reconnaissance, en 1901 et en 1902 pour le camarade Bouveri qui triompha, par 14 000 voix, d'un courageux nationaliste et d'un présomptueux libéral qui, à eux deux, n'en réunirent pas 8 000. Bouveri, Boysset? Deux aspects d'un même état d'âme. En Saône-et-Loire, on n'aime pas le neuf et on ne risque pas la méningite. L'excellent Bouveri, investi de la confiance des loges et du prolétariat, continua, dans l'enthousiasme de majorités imposantes, — et c'était bien là l'essentiel — de superposer l'écharpe parlementaire à l'écharpe municipale. Il avait été un des premiers députés ouvriers. On n'en avait pas compté beaucoup plus d'une demi-douzaine avant lui. Thivrier, Baudin, Basly et Camélinat

avaient été les plus représentatifs. Bouveri, à la différence de ces figurants sibyllins, parlait. Il parlait volontiers, simplement, en brave homme qui ne doute de rien. Son éloquence avait ceci de particulier qu'il ouvrait des parenthèses qu'il oubliait de fermer, et qu'il annonçait des développements et des conclusions qu'il perdait de vue aussitôt que conçus. C'était une éloquence à courants d'air. Elle plaisait. On était fatigué de Ribot, de Piou, de M. de Mun. La mode n'était pas encore aux techniciens. On se contentait du brave ouvrier-député. Plus tard, une équipe considérable de camarades fit concurrence et lui enleva le brevet qu'il détenait jalousement. Ce ne fut plus une originalité que de monter à la tribune sans avoir rien à dire et sans savoir s'exprimer en français. Bouveri, imperturbablement, donnait son avis ou plutôt annonçait qu'il allait le donner, car, je l'ai dit, dans ses discours la conclusion restait en route.

En 1919, il lui survint une mésaventure. Les radicaux de Saône-et-Loire, menés durement par M. Simyan et M. Faisant, qui étaient clemencistes, décidèrent de faire avec les modérés une liste d'union nationale. Il faut dire qu'il y a, en Saône-et-Loire, en dépit des apparences, beaucoup de modérés et même beaucoup de conservateurs. La liste patronnée par M. Simyan passa tout entière, à la majorité absolue, et le pauvre Bouveri disparut dans la bagarre. On ne saurait penser à tout. J'ai entendu — de mes oreilles — un ministre libéral regretter, déplorer, la disparition politique de ce brave homme. Ce ministre était de l'espèce des jobards.

L'éclipse de Bouveri fut de courte durée. Les vrais républicains laïques reconnurent leur erreur et, deux mois après, l'envoyèrent au Sénat. Bouveri, docile, siégea dans le groupe de M. Doumer, de M. de Monzie et de M. Pichery. C'était un fauve apprivoisé. En dépit de sa moustache martiale, le secrétaire fondateur des syndicats miniers de Montceau se radicalisait docilement, au mot d'ordre. Il jouait son rôle de son mieux, et il quitta le Sénat lorsqu'on lui dit qu'il fallait le quitter. Paul Faure, qui tentait la fortune en Saône-et-Loire, avait besoin d'une tête de liste représentative, en 1924, sur la liste socialiste, purement socialiste. Puisqu'on ne faisait pas de cartel, il avait besoin tout de même des voix radicales du district de Montceau. On prend, comme dit l'autre, son bien où on le trouve. Elles ne manquèrent pas à Bouveri, à telle enseigne que le vieux Gaulois, avec ses 69 507 voix, frisa la majorité absolue, qui était de 70 000. Tout de même, les socialistes n'eurent que cinq élus — ce qui est déjà quelque chose — les radicaux un, et le bloc national, décimé, deux. La liste bicéphale avait brillamment

opéré. Bouveri représentait la vieille tradition boyssiste et ralliait des voix radicales, Paul Faure, par son intransigeance doctrinaire et hautaine, réduisait les communistes au chiffre dérisoire de 6 000 *voix. Cette intransigeance allait fléchir. Il fallait rattraper le siège sénatorial de Bouveri. Eh quoi! au moment où le groupe autonome socialiste allait pouvoir se fonder au Sénat, Saône-et-Loire, une citadelle de la révolution, n'y avait point de représentant! Mais enfin, Bouveri était passé en* 1920 *grâce aux radicaux, et les radicaux, maîtres de cinq sièges, ne voulaient plus rien savoir. Théo Bretin ne pouvait passer que grâce aux modérés. On combina donc avec les modérés. La tactique le voulait ainsi. La foi marxiste n'est plus comme la femme de César : elle aime les concubinages fructueux. Donc, on décida de faire leur part aux radicaux, mais d'élire un socialiste — ou deux — et un modéré. Le modéré était, bien entendu, Morain, préfet de police, qui, n'ayant pas trouvé place sur la liste radicale, faisait sa partie sur une liste d'union nationale où il voisinait avec Condelle. Il faut croire même que Morain ne figurait sur cette liste que pour y représenter le modéré à élire avec un socialiste. Pour faire voter les modérés en faveur de Théo Bretin, on leur avait dit : « Vous avez votre part, puisque vous avez Morain, oui, Morain, arrivé en tête de l'Union nationale. » C'est la fonction des modérés de servir à ces tours de passe-passe. Mais voilà! Morain n'arriva pas en tête de l'Union nationale. Il fut distancé par Condelle, ce qui, après tout, était à prévoir. La « tactique » inspira alors aux S. F. I. O. une résolution funeste. Ils furent mauvais joueurs et prétendirent imposer aux modérés le choix de leur candidat : Morain. Tout craqua. Et les cuisiniers de la « tactique » furent les mauvais marchands de l'affaire. Pris la main dans le sac, on le désavoua,*

... car, pour être approuvés
De semblables desseins veulent être achevés.

La femme de César le prit de haut. Mais l'intransigeance de Paul Faure avait vécu et Bouveri, lui aussi, avait trop vécu d'un jour. Pure figure de rhétorique. Nous voudrions que ce bonhomme fût encore vivant. Il avait de la prétention, de la candeur, de la rouerie et tout de même de la sincérité.

Pauvre Bouveri! Et sa mort n'ouvre même pas de succession, fût-ce sous bénéfice d'inventaire! Je veux dire de succession de principes. Car demain, dans la circonscription de Montceau. pour ce qui est de la cuisine et de la tactique, je m'en rapporte...

***

Le Théâtre : *La Comédie italienne.*

Qu'est-ce au juste que cette comédie italienne dont on a tant parlé ces temps-ci à tort et à travers, et dont on a voulu nous faire le parangon du théâtre pur? Nous avons, en plus du répertoire courant sur l'histoire littéraire dont relève cette forme de l'art dramatique, deux ouvrages spéciaux sur la matière, publiés, le premier par M. P.-L. Duchartre à la Librairie de France, sous le titre *la Comédie italienne*, le second par un Russe exilé, M. Constant Mic, aux Éditions de la Pléiade, sous le titre *la Comedia dell' Arte.*

Ni l'un ni l'autre ne s'astreignent à placer la comédie de l'art dans le fil de l'histoire. On est bien obligé de dire que ni l'un ni l'autre ne sont très clairs. Ils abondent en renseignements, mais plutôt à l'usage des spécialistes que du lecteur qui cherche une information aisément assimilable sous une lecture courante. Aussi bien, l'un et l'autre sont chers, ornés d'illustrations nombreuses. Celles du livre de M. Duchartre sont soignées et fort belles. M. Mic a plus de soin des documents historiques que de l'agrément gratuit, et il se flatte d'ailleurs de rectifier M. Duchartre sur plusieurs points. En somme les deux ouvrages se complètent, et leurs six cents pages grand format, bourrées de faits et de textes, permettent de prendre une vue déjà approfondie de cette fameuse comédie improvisée qu'on nous présente comme le modèle et comme le salut.

M. Mic rectifie l'histoire sur un point important : d'après lui, il est impossible de dire avec exactitude si la comédie de l'art dérive sans interruption des Atellanes romaines. Pour l'affirmer, dit-il, il faudrait connaître l'histoire du théâtre au Moyen Age, en particulier du théâtre profane, qui nous est inconnu. Nous constatons seulement que la comédie de l'art est formée en Italie au moment où la Renaissance tente de ressusciter un théâtre littéraire. Les aristocrates protecteurs de l'humanisme, en particulier les prélats, s'attachent ces troupes toutes formées, ce qui fit que jamais les comédiens ne furent inquiétés par l'Église en Italie comme ils le furent parfois en France, où le clergé ne leur pardonnait pas d'avoir contribué à la séparation du théâtre et de la religion dont l'union intime avait été de règle au Moyen Age. Les troupes d'Italie continuèrent à jouer la comédie improvisée, et elles ajoutèrent à leur répertoire la comédie soutenue, dont le texte était fixe et l'œuvre d'un écrivain : l'Arioste, Bibiena, Machiavel, l'Arétin. Ainsi, quand la première d'entre elles vint en France en 1576, appelée par Henri III et Catherine de Médicis, elle révéla au public français les deux formes du théâtre tel que venait de le modeler l'Italie de la Renaissance. C'est pourquoi l'influence de ces compagnies fut considérable etc onstante sur le développement du théâtre en France.

La monarchie appelait les novateurs, le Parlement leur opposa cette hostilité dont il ne s'est jamais une seule fois départi à l'égard de toute réforme utile. Brimés par lui, puis chassés une première fois par la Ligue, les Italiens revinrent en 1600 avec la paix et Marie de Médicis. Les troupes fameuses de Scala, d'Andreini, de Fiurelli, se succédèrent presque sans interruption jusqu'à ce que Molière prenne possession de la scène française. Il devait d'ailleurs beaucoup aux Italiens. Il les avait imités dans ses premiers ouvrages, et quand il débuta devant Louis XIV, en 1658, ce fut avec une comédie de sa façon, aujourd'hui perdue, *le Docteur amoureux*, qui n'était qu'un canevas à l'italienne. Acteur, son jeu avait été influencé par celui de Fiurelli, célèbre sous le nom de Scaramouche. Devenu lui-même le maître de la comédie française, il continua d'emprunter aux Italiens soit des sujets comme *Don Juan* et *Tartufe*, soit des inventions comiques comme le latin du *Malade imaginaire* ou le turc du *Bourgeois gentilhomme*, soit des farces comme les *Fourberies de Scapin*, soit des caractères comme les pédants de son théâtre librement imités du Docteur de la *Comédie de l'Art* et recréés par son génie. Sans parler des noms passe-partout, qui sont ceux du répertoire italien, Scapin, Covielle, Horace, Valère, Isabelle ; et de l'accent, d'un tour de liberté et d'un mouvement comique qui chez lui procèdent incontestablement de l'influence italienne.

Quand son règne fut établi, Scaramouche lui céda le pas. Les Italiens revinrent quand il fut mort, en 1680, avec Biancoletti et Ghérardi.

Mais il y a maintenant une comédie française et une troupe régulière de comédiens du roi. Les Italiens se francisent, demandent des pièces à Palaprat, Regnard, Fatouville, Dufrény. Ils sont expulsés en 1696, pour avoir déplu à Mme de Maintenon en jouant *la Fausse prude*. Comme le public avait pris goût à eux, le théâtre de la Foire fit l'intérim en leur absence. Ils revinrent à la mort de Louis XIV, avec Riccoboni.

Ils furent accueillis avec enthousiasme, mais leur caractère se perdait de plus en plus, s'effaçant devant les influences françaises : c'est pour eux que Marivaux écrit ses chefs-d'œuvre ; on est loin de la comédie improvisée. Ce genre devenait un hybride, il ne pouvait plus vivre : en 1760, la dernière troupe italienne se fond avec celle des Favart pour former le théâtre des Italiens, origine de notre Opéra-Comique.

En Italie, Gozzi tente de prolonger la résistance ; mais c'est l'influence française qui triomphe avec Gordoni. Ainsi l'art français s'est d'abord nourri de la comédie italienne. Puis il l'a absorbée, assimilée, métamorphosée. Puis il s'est substitué à elle.

Aujourd'hui, l'art français semble fatigué, on nous propose de recourir de nouveau à la source italienne. La première objection saute

aux yeux : quand la troupe des Gélosi vint en France et s'y imposa, l'art italien était vivant, et au zénith. Aujourd'hui, il est mort depuis cent soixante-dix ans. Peut-on faire rejaillir un art vivant d'un art mort? Il semble que ce soit bien difficile, que cet effort soit une fantaisie littéraire tout artificielle. Cependant, avant de juger, on peut toujours, après avoir vu naître, vivre et mourir dans le temps la comédie italienne, regarder en quoi elle consiste ; cette connaissance serait déjà intéressante en soi, sans autre considération ; mais aujourd'hui, nous pouvons bien marquer quelque curiosité au remède qu'on prétend nous faire prendre.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'AFFAIRE SACCO-VANZETTI. — *Le* 16 *août, des attentats terroristes se produisent dans l'Illinois. Une bombe est découverte au domicile d'un juré à la cour du Massachusetts.*

Ces tentatives d'intimidation ne servent en rien la cause des deux condamnés. Au contraire. Le 19 *août, la cour suprême du Massachusetts rejette leur pourvoi. et, le* 21, *le juge Brandeis refuse de leur accorder un droit à l'*habeas corpus *et d'admettre une requête en vue d'un nouveau sursis à l'exécution.*

Le 22, *il y a encore des manifestations à Genève (un homme tué), à Pittsburg (un policier tué). Le gouverneur Fuller sollicité d'accorder un dernier sursis, refuse à son tour.*

Dans la nuit du 22 *au* 23 *août, Sacco et Vanzetti, ainsi qu'un troisième anarchiste, Madeiros, sont électrocutés dans la prison de Charlestown, à Boston.*

L'annonce de l'exécution provoque une agitation révolutionnaire dans le monde entier, sauf en Espagne et en Italie. A Genève, la police doit charger pour dégager le consulat des États-Unis. A Paris, émeute sur les grands boulevards et boulevard Sébastopol. Les manifestants se répandent ensuite aux Champs-Elysées et souillent la tombe du soldat inconnu (23 *août*). *Bilan de la journée :* 200 *arrestations,* 120 *agents blessés.*

FRANCE. — *Signature de l'accord commercial franco-allemand* (17 *août*).

— *A la conférence interparlementaire qui se tient à Paris, le socialiste Lœbe, président du Reichstag, réclame l'évacuation de la Rhénanie* (25 *août*).

— *Le Quai d'Orsay reçoit une note anglaise relative à la réduction des effectifs alliés en Rhénanie* (26 *août*).

— *En réponse à cette note, le gouvernement français accepte la proposition anglaise de réduire les effectifs à* 60 000 *hommes en opérant un retrait proportionnel* (27 *août*).

— *M. Roger Grand, républicain indépendant, est élu sénateur du Morbihan* (28 *août*).

Empire britannique. — *Le cabinet irlandais Cosgrave n'obtient, au Dail Eireann, qu'une voix de majorité* (16 *août*).

Le Dail Eireann est dissous (25 *août*).

— *Lord Robert Cecil quitte le ministère et la délégation britannique à la S. D. N., trouvant que la Ligue n'est pas assez fidèle à l'idéal du pacte primitif* (26 *août*).

Allemagne. — *Lancement du croiseur* Carlsruhe, *le troisième depuis la fin de la guerre* (20 *août*).

Hongrie. — *On annonce la fin du contrôle militaire interallié* (22 *août*).

Grèce. — *Constitution du cabinet Zaïmis* (17 *août*). *M. Politis est nommé ministre en France* (18 *août*).

Russie. — *Compromis entre Staline et Trotsky assurant l'avantage à ce dernier* (16 *août*).

— *Exécutions des anciens généraux Annenkov et Denissov* (25 *août*).

Égypte. — *Mort de Zagloul-pacha, président de la Chambre, chef du parti nationaliste* (23 *août*).

Chine. — *Prise de Nankin par les Nordistes* (28 *août*).

Japon. — *Le Japon va construire* 300 *aéroplanes nouveaux* (20 *août*).

États-Unis. — *On annonce la construction de nouveaux croiseurs* 20 *août*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXX — Juillet-Septembre 1927

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LES SCIENCES

LES BEAUX-ARTS

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35443.






THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 061 694

